

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



Notre feuilleton :

DE L'AMOUR AU CRIME

par JACQUES BRIENNE



Chronique scientifique :

**LE CENTRE DE
LA TERRE**

Par FERNAND DE VERNEUIL



NOUVELLE :

LA BONBONNIERE

Par PIERRE MILLE



**L'ART DE TIRER
LES CARTES**

Par J. MERY



UN JEUNE « HABITANT » FIDÈLE AU PASSE, A MURRAY BAY

Trois Modèles d'un Chic Suprême!

CREATIONS DE NOTRE DESSINATEUR DIPLOME DE NEW-YORK



AVEC OU SANS CEINTURE.
TRES LEGER SUPPLEMENT
POUR LA CEINTURE DE
SUEDE NOIRE



LEGER SUPPLEMENT
POUR LE MANCHON
SI DESIRE.

FACILITES DE
PAIEMENT
ACCORDÉES
SUR BONNES
RÉFÉRENCES



AVEC OU SANS CRA-
VATE. TRES LEGER
SUPPLEMENT POUR LA
CRAVATE DE MEME
FOURRURE

Venez nous donner vos mesures ou envoyez-les nous par la poste, avec un dépôt de 25% du prix du manteau. - Nous vous GARANTISSONS un ajustement absolument parfait, sans que vous ayez besoin de venir pour l'essai. - Livraison assurée promptement.

VOTRE MANTEAU FAIT SPECIALEMENT POUR VOUS
AU MEME PRIX QU'UN MANTEAU TOUT FAIT!

Seal Français | Seal Hudson

DE TRÈS BELLE QUALITÉ DESJARDINS

\$ 72⁵⁰

Une Valeur Très Spéciale!

MAISON CANADIENNE-FRANÇAISE
DEPUIS UN DEMI-SIÈCLE

Le plus grand magasin de fourrures
au Canada

Le seal français de cette qualité très recommandable vous donnera entière satisfaction pour son prix, car dans cette catégorie aucune autre valeur de fourrure ne lui est comparable. Nous ferons votre manteau dans tout autre modèle désiré au même prix spécial, à moins que ce modèle n'exige plusieurs peaux de plus que nous vous chargerons dans ce cas au plus bas prix possible. (Léger supplément pour grandeurs au-dessus de 42).

Un manteau de seal Hudson de cette qualité est l'achat le plus avantageux que vous puissiez faire. C'est la fourrure la plus en vogue à cause de sa luxueuse apparence, de son utilité pratique et de sa durée supérieure. Si vous préférez un autre modèle, nous ferons votre manteau tel que vous le désirez au même prix, si le modèle de votre choix ne comporte pas plusieurs peaux additionnelles pour lesquelles nous devrions ajouter quelques dollars. (Léger supplément pour grandeurs au-dessus de 42).

\$ 172⁵⁰

Prix Tout-à-Fait Spécial!

DESJARDINS
Char. Desjardins & Cie, Limitée
1170, rue SAINT-DENIS

FRS. DESJARDINS - - - Président
J. D. ADAM - - - Sec.-Trésorier

Les plus grandes valeurs de fourrures
au Canada

Editorial

46e année, No 28

Le Samedi

Montréal, 8 décembre 1934

L'homme libre

COMBIEN y a-t-il d'hommes libres sur la planète dont nous sommes les locataires très passagers? Probablement autant qu'il y a d'hommes heureux, et si vous pouvez me donner le total de ceux-ci, je vous donnerai le nombre des autres. Encore, le bonheur et l'esclavage vont quelquefois ensemble; à preuve les privilégiés qui sont esclaves d'un grand amour...

En ce qui concerne la liberté humaine, je me figure son champ d'action divisé par une grande muraille qui n'a qu'une seule porte. D'un côté de la muraille, une multitude de constructions bizarres au milieu desquelles grouille une population fort affairée; elle est à peu près de deux milliards d'individus, soit le total approximatif des gens qui peuplent la boule terrestre. De l'autre côté, c'est une campagne verdoyante, un espace immense où quelques maisons simples baignent dans une lumière vivifiante sous la caresse d'une brise douce et parfumée. En regardant bien, on finit par y découvrir une ou deux douzaines au plus de gens qui se promènent dans ce merveilleux paysage avec l'air d'être très satisfaits de leur sort.

Les premiers sont les hommes ordinaires; les deuxièmes sont les hommes libres. J'ai dit que, de ces derniers, il y avait une ou deux douzaines; j'ai peut-être exagéré. Nous allons compter.

Il y a, en chiffres ronds, deux milliards d'individus qui vivent ou vivotent sur la terre, y compris ceux qui réalisent ce prodige à répétition de crever de faim tous les jours. Ce sont deux milliards de candidats possibles à la liberté, mais...

Mais en admettant un pourcentage d'un pour mille de cette population qui vit dans les prisons — et ce n'est vraiment pas surestimé — cela fait déjà deux bons millions d'individus pour qui le mot liberté a sans doute un sens mais pas d'effet.

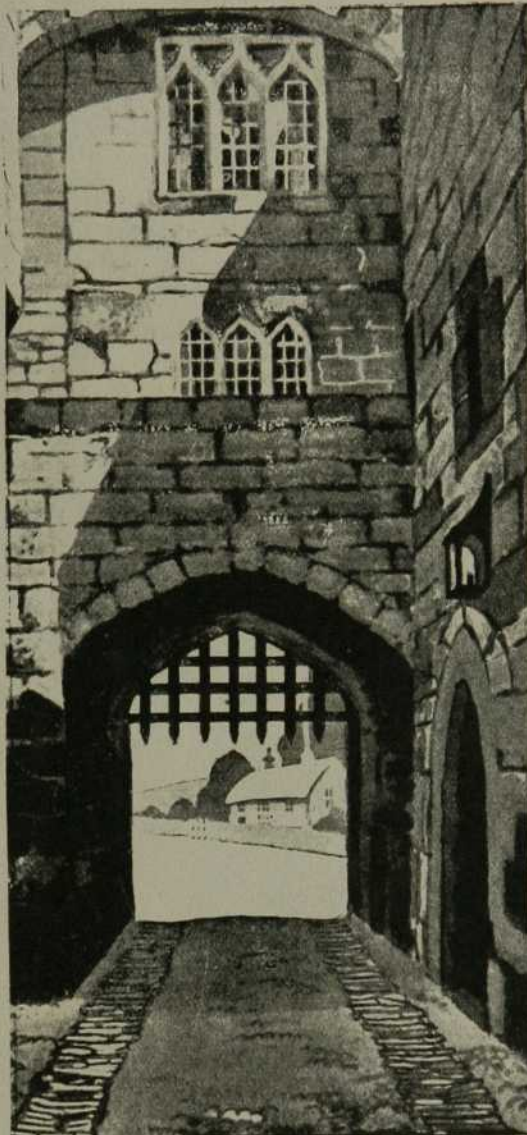
Il est impossible d'avoir, pour le globe entier, les statistiques bien exactes donnant le total des infirmes, incurables, hospitalisés ou non mais, de toute façon, privés de leur liberté d'action. Mettons cent millions et nous serons certainement au-dessous de la vérité.

Il y a bien — en temps de paix seulement — une dizaine de millions d'hommes dans les armées de terre et de mer des divers pays; on admettra sans difficulté, qu'en fait de liberté, ils ont tout juste celle d'obéir.

Les deux milliards d'individus comprennent, bien entendu, les enfants et les vieillards. Il y a bien, sur la boule terrestre, un demi-milliard d'enfants de toutes les couleurs et de toutes les races; on ne pourrait, raisonnablement, compter ces emmaillottés au nombre des êtres libres. Quant aux vieillards, même les très bien portants, ils sont les premiers à reconnaître que la liberté n'est plus qu'un vain mot pour eux. La liberté signifie l'usage à volonté de toutes les facultés humaines ainsi que l'accomplissement de tous les désirs qu'on peut avoir; or ils sont devenus bien trop fragiles pour cela et ce n'est plus qu'en rêve qu'ils peuvent roucouler la romance de Roméo à Juliette. C'est de la liberté tellement restreinte qu'elle ne compte plus. Chiffrons à deux cents millions ces vénérables humains asservis par l'âge. Voilà déjà un total de huit cent douze millions de personnes petites ou grandes, grasses ou maigres, intelligentes ou non, qui subissent un esclavage plus ou moins rigoureux.

Restent donc onze cent quatre-vingt-huit millions de gens libres sur la terre? Non, ce serait bien trop beau...

Je suis très optimiste et j'admets qu'il y a trois cents millions de travailleurs occupés, plus ou moins longtemps chaque jour, à courir à la poursuite de la pitance personnelle et familiale. Ces gens-là ont un maître exigeant qui s'appelle le travail, et les prive de la plus belle partie de leur existence; il ne leur reste bien à eux que le temps suffisant pour manger, dormir, s'embêter et payer des taxes. Vous ne me direz tout de même pas que ce sont des hommes libres!...



Il y a encore bien trois cents millions d'autres bipèdes humains de tous les sexes qui font semblant de travailler; ils ont une étiquette professionnelle convenable leur permettant de faire illusion; les uns sont inspecteurs de racines de poteaux télégraphiques, les autres font acte de présence dans diverses administrations; quelques-uns sont chargés de fonctions délicates comme celle de surveiller des travaux à l'état de projet; ce sont généralement les plus grasement payés. Ceux-ci sont libres, au moins?

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction: JEAN CHAUVIN
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél.: LANcaster 5819—6002

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Canada		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.

Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours. L'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.

Mais non. Leurs sinécures sont les pires tyrans. On les a casés là par favoritisme et aux frais, naturellement, du populo mais on leur a enlevé du coup la liberté d'avoir une opinion et surtout de la manifester. Ce sont des oiseaux sur la branche et qui s'envolent au premier coup de vent politique contraire; ce sont des danseurs de corde qui ne savent jamais si c'est à droite ou bien à gauche qu'ils vont tomber. Il faut vraiment de la résistance et du cran pour ne pas devenir trop vite complètement gâteux à cette vie-là.

Voilà donc encore, travailleurs et imitations, six cents millions d'êtres quelquefois martyrs et toujours esclaves. Restent cinq cent quatre-vingt-huit millions d'hommes vraiment libres, et c'est tout de même davantage que deux ou trois douzaines... Je m'étais donc trompé?

Oui et non. Je dois faire entrer en ligne de compte cinq cent-quatre-vingt-huit millions et neuf cent-quatre-vingt-huit chômeurs, mais je me demande dans quelle section il faut les classer. Un chômeur, autrefois, était un homme jouissant de toutes les libertés car il avait jusqu'à celle de crever de faim, ce qui lui arrivait quelquefois. Aujourd'hui c'est un citoyen dûment inscrit sur des catalogues spéciaux, ce qui lui donne de nombreux privilèges: il touche un salaire et ne paie ni loyer ni taxes. Selon les pays, ce sont les Etats ou des corps constitués de diverses dénominations mais relevant toujours des gouvernements qui assurent l'existence aux chômeurs; ce sont donc des fonctionnaires et même de la classe la plus recherchée puisqu'ils ne travaillent pas. Mais s'ils sont fonctionnaires ils ne sont pas chômeurs!... Et s'ils ne sont pas chômeurs, ils ne sont pas libres.

En additionnant tous les chiffres ci-dessus, il y a un reste: douze. Voilà donc une douzaine enfin de gens libres sur la terre; quels sont-ils? Nous allons le voir.

Le chiffre est vraiment peu élevé, mais il n'a plus de quoi surprendre quand on sait les conditions essentielles qu'il faut remplir pour avoir droit au titre d'homme libre.

Le monsieur libre se fiche de la politique et même s'assoit dessus; d'abord, pour lui, ça n'existe pas; il ne se fait donc jamais de bile ni de mauvais sang. Il prend la vie pour ce qu'elle est et ses contemporains pour ce qu'ils pourraient être, c'est-à-dire qu'il ne se fait aucune illusion mais que, par tempérament, il est plutôt porté à l'optimisme. Il ne porte envie à personne de peur de se tromper car il sait que la misère est parfois dorée. Enfin et surtout, il a conscience d'avoir une caboche renfermant le plus précieux des biens, celui de penser, par conséquent de s'évader à volonté des contingences, c'est-à-dire de toutes les platitudes avec lesquelles on transforme les hommes en esclaves et en crétiens.

Il pense tout juste ce qu'il faut au petit tas de poussière perdu dans l'Infini et sur lequel il vit un moment, et part à la remorque de sa pensée dans des sphères lumineuses incomparablement plus belles; il ne tient aux misères terrestres si courtes que par un fil à la patte; si petit qu'il ne le voit même plus; il plane dans un domaine sans bornes dont l'horizon s'appelle Eternité. Voilà ce qu'est un homme vraiment libre.

Croyez-vous maintenant qu'il y en ait beaucoup plus qu'une douzaine?

J. de Verneuil

Si j'avais imaginé le récit qu'on va lire, j'y aurais pu mettre plus d'art, et surtout plus de clarté. Mais justement, comme je ne veux en rien altérer la vérité, je suis obligé d'exposer les faits tels qu'ils sont. Ils gardent pour moi-même une physionomie quelque peu troublante et mystérieuse. J'ai vu. Je jure que j'ai vu! Mais il m'est impossible de m'expliquer complètement et d'expliquer aux autres comment j'ai pu voir.

Il y a trente-cinq ans — c'était par conséquent en 1899 — j'arrivai de France à Londres et pris logement au Midland Hôtel. C'était un grand caravansérail dont l'architecture affecte ce style néo-gothique pour lequel les Anglais montrent un goût excessif et regrettable. Il est rarement fréquenté par les voyageurs venant du continent, mais le *manager*, dont j'avais fait la connaissance à Nice, m'avait promis, si je voulais bien honorer son établissement de ma clientèle, un traitement de choix. Malgré les nervures ogivales des plafonds, qui font ressembler ses longs couloirs aux bas-côtés d'une cathédrale, le Midland ne se distingue guère du Continental, du Charing-Cross ou du Métropole. Il flotte dans ces immenses auberges modernes une sorte d'énorme ennui. Tout y est neutre, correct, dépourvu d'originalité, depuis la livrée des valets jusqu'à la cuisine, jusqu'aux nuances des tentures et des tapis. Un grand hôtel contemporain est certes l'endroit du monde le moins propice à faire naître une hallucination.

Une hallucination pure et simple, évidemment, du genre le plus vulgaire! J'étais rentré assez tard, ayant passé la soirée dans un théâtre qui était, si ma mémoire me sert bien, le *Criterion*. Je pris ma clef des mains du *hall porter*, montai trois étages, l'ascenseur ne fonctionnait plus à cette heure tardive, et parcourus le corridor sur lequel ouvrait ma porte, d'un pas assez lent, car je ne connaissais pas encore suffisamment la topographie des lieux. Je dis tout cela pour bien prouver que j'avais encore à ce moment les nerfs parfaitement calmes. D'ailleurs, rien d'anormal dans cette pièce, meublée d'un lit de cuivre, d'une armoire à glace modern-style, de quelques sièges confortables et d'une table-bureau recouverte d'une épaisse plaque de verre. Je me déshabillai rapidement et me mis au lit, après avoir éteint l'électricité.

J'avais tourné la tête du côté de la muraille et cherchai le sommeil. Il ne vint pas. J'éprouvais d'insupportables battements de cœur. La cause de cette angoisse se précisa d'abord dans mon esprit, dans mon esprit seulement: "Il y a quelque chose d'insolite ici, tout près de moi". Puis ce sentiment prit la forme d'une conviction: "Ce n'est pas quelque chose, c'est quelqu'un. Et si je me retourne, je le verrai!" Enfin: "je le verrai, mais il vaut mieux en finir!"

Je me retournai donc et je vis: une silhouette longue et maigre, à demi assise sur la table-bureau, un pied portant sur le tapis, l'autre suspendu en l'air. On se demandera comment je la pouvais distinguer dans l'obscurité profonde: c'est qu'elle était elle-même la source d'une très pâle lueur violette, qui en montrait les principaux linéaments: deux yeux creux sous des sourcils noirs, une bouche aux lèvres minces et où manquait l'une des inci-

Illustration de PIERRE



LA BON

Une nouvelle par

sives supérieures, l'ensemble de la figure d'un ovale allongé. Le torse était couvert d'un veston d'intérieur en étoffe souple: les boutons d'os y faisaient de petites taches sombres.

J'ai lu, depuis ce temps-là, beaucoup de récits d'apparitions: la plupart attribuent aux fantômes une physionomie particulièrement inquiète et désolée. Les traits de l'image faiblement lumineuse que j'avais devant moi me semblèrent, au contraire, avoir quelque chose de froid et d'impersonnel

SAINT-LOUP



Je me retournai donc
et je vis une silhouette
longue et maigre...

BONNIERE

PIERRE MILLE

comme une photographie. Je n'éprouvai pas non plus cette impossibilité de me servir de mes membres, décrite par certains observateurs qui pourtant sans doute étaient sincères. Et j'avais moins peur qu'au moment où je n'avais pas encore regardé. Les battements de mon cœur se calmaient. Je pensai :

"Il faut que je me lève et que je marche droit vers cette chose. Si elle se dissipe quand j'irai vers elle, ce n'est qu'une hallucination de la vue, du

genre le plus ordinaire, venant de la fatigue causée par mon voyage. Je le sais, parce que tous les ouvrages sur les maladies nerveuses le disent. Si elle ne se dissipe pas... alors, c'est plus grave: c'est que je deviens fou."

Je me levai, je fis un pas, et le fantôme disparut! Je me souviendrai toujours de cette minute victorieuse.

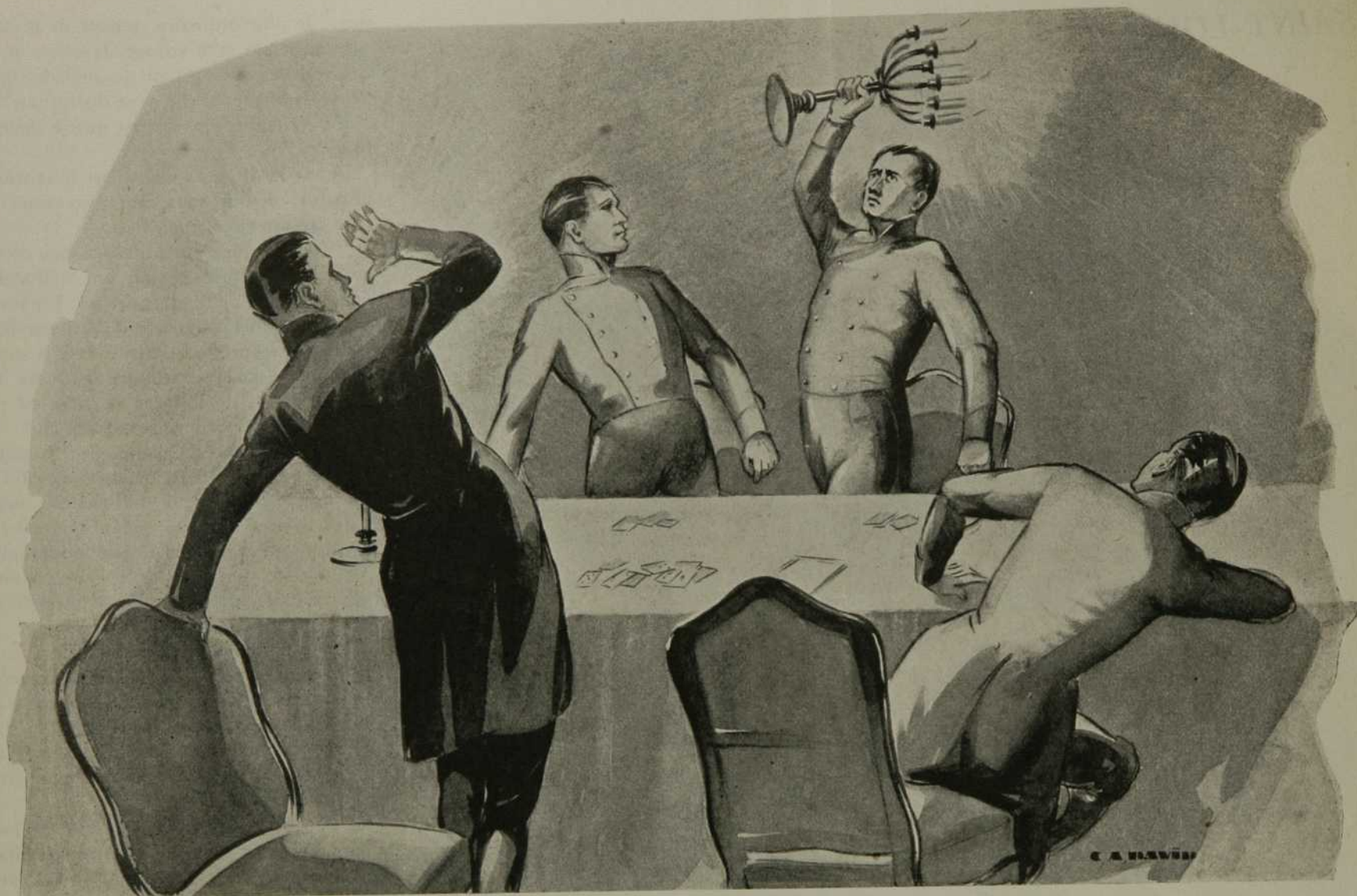
"Voilà ce que c'est, pensai-je, que de savoir et d'être prêt. C'était une hallucination. Rien qu'une hallucination. Eh bien, je ne suis pas fâché d'avoir passé par là."

Je me recouchai, la tête contre le mur. Au bout de quelques minutes, une voix intérieure me dit: "Tu sais, la chose est revenue!" et elle était revenue, en effet. Je tournai le bouton de l'ampoule électrique et tâchai de lire. Mais, malgré mes efforts pour m'absorber dans ma lecture, j'eus l'impression si vive que le fantôme n'était invisible que parce qu'il était pour ainsi dire noyé dans la lumière, et cette conviction avait quelque chose de si horrible et harassant, que j'éteignis de nouveau: il était bien là, dans la même pose, avec son air de portrait. Je remarquai alors qu'il m'apparaissait à de certains instants avec plus de netteté, tandis qu'à d'autres sa silhouette s'affaiblissait. Vers deux heures et demie du matin, elle s'évanouit complètement et je pus m'endormir.

J'avais passé la nuit précédente en chemin de fer et en paquebot et ne me réveillai que très tard le lendemain. J'allai à des rendez-vous d'affaires, je partageai le repas de vieux amis, heureux de me revoir. Ils m'emmenèrent encore au théâtre. Je tendais toutes les forces de ma volonté, non pas pour oublier les événements de la nuit, mais pour fixer mon attention sur les objets qui se présentaient à moi: j'y réussis avec une facilité qui m'étonna. A la fin même, plein de confiance, j'essayai de me rappeler la vision que j'avais eue. Je n'y parvins qu'avec peine, exactement comme si j'avais essayé de me souvenir d'un rêve. Mais vers onze heures du soir, comme j'écoutais le troisième acte de la *Gaiety Girl*, je ressentis la même angoisse et les mêmes palpitations, j'eus la même conviction que la veille: "Il y a quelqu'un dans ma chambre!" Et en même temps, j'étais dévoré par la curiosité affreuse de savoir si l'ombre y était vraiment, si je la reverrais. Je prétextai une grande fatigue, sautai dans un *hansom*, rentrai au Midland Hôtel. Il était moins tard que la veille et l'ascenseur fonctionnait encore. Tandis qu'il glissait sur sa tige d'acier, je sentais ma certitude grandir:

"Il y est!" Et l'ombre, l'hallucination, l'apparition, qu'on lui donne le nom qu'on voudra, était là, en effet. Je ne m'étais pas trompé. Cette fois, le fantôme était assis dans un fauteuil et en costume de nuit. Il s'évanouit quand je marchai vers lui, se reforma aussitôt que je fus au lit, et disparut, comme la veille, au bout de quelques heures.

J'étais bien décidé à changer d'hôtel et je descendis le matin dans la salle à manger avec l'intention de demander ma note. Mais, comme je finissais une tasse de thé, je dirigeai instinctivement mes yeux vers une personne qui poussait à ce moment une chaise vers une table voisine de la mienne. Je faillis crier. L'ombre, l'ombre qui m'avait hanté deux nuits durant, était devant moi, mais sous la forme évidente d'un vivant! Je reconnus son costume, sa haute taille, ses yeux creux, ses sourcils noirs, ses lèvres minces, le petit trou sombre que laissait à sa mâchoire... (Suite à la page 39)



Dans un mouvement de colère, l'officier saisit un candélabre et le jeta à la tête de Sylvio.

Un Coup de Feu

Par Alexandre DUMAS

Illustrations de C. A. DAVID

NOTRE vie dans le petit bourg de Russie où notre régiment d'infanterie tenait garnison n'était pas bien gaie. Notre seule distraction était de nous réunir les uns chez les autres, ne voyant guère que nos camarades.

Un seul individu non militaire appartenait à notre société. C'était un homme de trente-cinq ans à peu près; c'est pourquoi nous le tenions pour un vétéran. Son expérience lui donnait parmi nous une certaine autorité. Personne n'a jamais connu la cause qui lui avait fait quitter le service et s'installer dans un misérable bourg où il menait une vie à la fois triste et coûteuse. Il tenait table ouverte pour tous les officiers du régiment.

Nul ne connaissait ses ressources, et personne n'osait l'interroger là-dessus. Sa principale occupation était le tir au pistolet; les murs de ses chambres, criblés de balles, étaient piqués de trous de ruches d'abeilles. La perfection avec laquelle il maniait le pistolet était telle que, s'il eût proposé à un des officiers de notre régiment d'abattre une poire posée sur sa casquette, celui-ci eût accepté sans hésitation.

Souvent dans nos causeries nous parlions duel; Sylvio, c'est ainsi que je le nommerai, ne prenait jamais part à ces sortes de conversations. Si par hasard on lui demandait: "Vous êtes-vous jamais battu?" il vous répondait avec aigreur un oui bien sec, sans en dire davantage. Nous étions

persuadés que sa conscience lui reprochait une victime de l'art fatal dans lequel il eût pu être professeur. Au reste, il ne nous était jamais venu en tête de le soupçonner de poltronnerie. Une aventure survint, qui nous étonna tous.

Une fois, dix de nos camarades dinaient chez Sylvio; on buvait, comme à l'ordinaire, énormément. Après dîner, nous nous mîmes à jouer. Il y avait parmi nous un nouvel officier qui n'était pas au courant des habitudes de Sylvio, qui, toujours silencieux, n'intervenait jamais dans nos querelles de jeu. Une discussion sans importance s'éleva; l'officier excité par le vin et le bruit prit à témoin le maître de la maison et, n'en obtenant pas de réponse, se crut grièvement offensé. Dans un mouvement de colère, il prit un candélabre et le jeta à la tête de Sylvio, qui, par bonheur, évita le coup. Sylvio se leva, pâle de colère et les yeux flamboyants.

"Monsieur, sortez, je vous prie, lui dit-il, et remerciez Dieu que cela soit arrivé dans ma maison."

Nous ne nous trompâmes pas sur les suites de cette agression, et nous regardâmes d'avance notre ami comme tué.

Le lendemain, en nous revoyant au manège, nous nous demandâmes si le pauvre lieutenant était encore de ce monde. En ce moment même il arriva, et nous dit que jusqu'à cette heure il n'avait pas entendu parler de Sylvio.

Trois jours se passèrent, le lieutenant était toujours vivant.

Sylvio ne se battit point. Il se contenta d'une légère explication et fit la paix. Cela lui nuisit fort dans l'esprit des jeunes gens.

Cependant tout s'oublia peu à peu et Sylvio reprit son influence sur nous.

Moi seul ne pouvais prendre sur moi de me rapprocher de lui, et, malgré l'affection que j'avais eue pour lui, depuis ce temps je ne le revis qu'en présence de nos camarades et nos conversations intimes cessèrent. Une fois que nous étions réunis, on remit à Sylvio un paquet dont il arracha le cachet avec les marques d'une vive impatience.

En parcourant la lettre, ses yeux lançaient des éclairs.

"Messieurs, dit Sylvio, la situation de mes affaires demande que je parte immédiatement. Je me mettrai en route la nuit prochaine, et j'espère que vous ne me refuserez pas de dîner avec moi pour la dernière fois. Je vous attends, vous aussi, et vous attendez absolument," dit-il en s'adressant à moi.

En disant ces mots, il sortit précipitamment.

J'arrivai chez Sylvio à l'heure indiquée, et j'y trouvais presque tout le régiment: ses effets et même ses meubles étaient déjà emballés, et il ne restait que les murs criblés de balles. Nous nous mîmes à table. Le maître de la maison était de joyeuse humeur, et bientôt sa gaieté nous gagna tous.

Il était tard lorsque nous sortîmes de table; et, comme j'allais, ainsi que les autres, prendre congé de Sylvio, il me dit:

"J'ai besoin de vous parler."

Je restai.

Nous demeurâmes en tête-à-tête, et au milieu du plus profond silence, nous commençâmes à tirer force fumée de nos chibouques.

Plusieurs minutes s'écoulèrent: Sylvio rompit le silence.

"Sans doute ne nous reverrons-nous jamais, me dit-il. Peut-être avez-vous remarqué que je m'occupe fort peu de l'opinion que les autres peuvent avoir de moi; mais vous, je vous aime, et je sens qu'il me serait pénible de vous laisser dans l'esprit une mauvaise opinion de moi.

"Cela vous a paru étrange, n'est-ce pas, continua-t-il, que je ne demandasse point réparation à ce stupide ivrogne qui m'avait jeté un candélabre à la tête? Vous comprenez bien qu'ayant le choix des armes et le droit de tirer le premier, j'avais sa vie entre mes mains, tandis que la mienne ne courait pas grand danger. Je pourrais mettre ma modération sur le compte de ma grandeur d'âme; mais je ne veux pas mentir: si j'eusse pu le punir sans risquer ma vie, je ne lui eusse point pardonné."

Je regardai Sylvio avec stupéfaction: un tel aveu me cassait les bras. Sylvio continua:

"Oui, c'est vrai, je n'ai pas le droit de risquer ma vie. Il y a six ans que j'ai reçu un soufflet, et celui qui me l'a donné est encore vivant."

Ma curiosité était excitée au plus haut degré.

"Ne vous êtes-vous donc point battu?" lui demandai-je.

— Je me suis battu, répondit Sylvio, et voici la preuve de notre duel.

Il se leva, et tira d'un carton à chapeau un bonnet de police; il le mit sur sa tête: il était troué d'une balle à un pouce du front.

"Vous savez, dit Sylvio, que j'ai servi dans le régiment des hussards de X... Dans ma première jeunesse, ce fut pour moi un irrésistible besoin que d'être le premier partout: de mon temps, il était de mode d'être tapageur, j'étais le premier tapageur de toute l'armée.

"Je me reposais sur mes lauriers, lorsqu'un jeune homme, riche et d'une illustre famille — permettez-moi de taire son nom — entra dans notre régiment.

"De ma vie, je ne vis homme plus séduisant. Ma royauté chancelait. Je le pris en haine. Son succès au régiment me mettait au désespoir.

"Je commençai à lui chercher querelle; mais à mes épigrammes il répondait par des épigrammes plus spirituelles et plus piquantes que les miennes. J'étais forcé de me l'avouer, et ma rage en augmentait.

"Enfin, dans un bal chez un seigneur polonais, le voyant l'objet de l'attention de toutes les femmes, je lui dis à l'oreille une injure grossière.

"Il s'emporta cette fois et me donna un soufflet. Nous nous jetâmes sur nos sabres; les dames s'évanouirent; on nous sépara et, la même nuit, nous partîmes pour nous battre.

"Le jour se levait: j'étais à la place indiquée avec mes trois témoins; avec une impatience fébrile, j'attendais mon ennemi, dont j'eusse voulu hâter l'arrivée. Je le vis venir de loin et accompagné d'un seul témoin.

"Il s'approcha de nous, tenant à la main sa casquette pleine de merises.

"Les témoins nous mesurèrent douze pas. J'avais le droit de tirer le premier; mais l'agitation de mon poulx était telle, que je n'étais plus sûr de ma balle et que j'insistai pour que ce fût lui qui fit feu l'abord.

"Il refusa. Nous décidâmes que l'on s'en rapporterait au sort.

"La chance fut pour ce favori du bonheur. Il visa et perça ma casquette.

"C'était à moi de tirer. Enfin, je tenais sa vie entre mes mains. Je le regardai avec avidité, tâchant de saisir en lui au moins l'ombre d'un frémissement. Il attendait mon coup de feu en mangeant ses merises, qu'il tirait de sa casquette.

"Son sang-froid m'enragea.

"Quelle nécessité, me demandai-je, d'ôter la vie à un homme auquel la vie paraît si indifférente?

"Une mauvaise idée me traversa le cerveau: j'abaissai mon pistolet.

"— Je crois, lui dis-je, que vous n'êtes pas préparé à la mort, déjeunant aussi agréablement

que vous le faites. Permettez-moi donc de vous laisser achever votre repas.

"— Vous ne me dérangez nullement, monsieur; mais faites comme vous voudrez. Vous avez un coup à tirer sur moi; que vous le tiriez maintenant ou plus tard, je serai toujours à votre disposition.

"Je me retournai vers mes témoins en leur disant:

"— Je ne tirerai pas aujourd'hui.

"Et le duel fut fini.

"Je pris mon congé, et je me retirai dans ce bourg, où pas un jour ne se passa depuis ce temps sans que je pensasse à la vengeance.

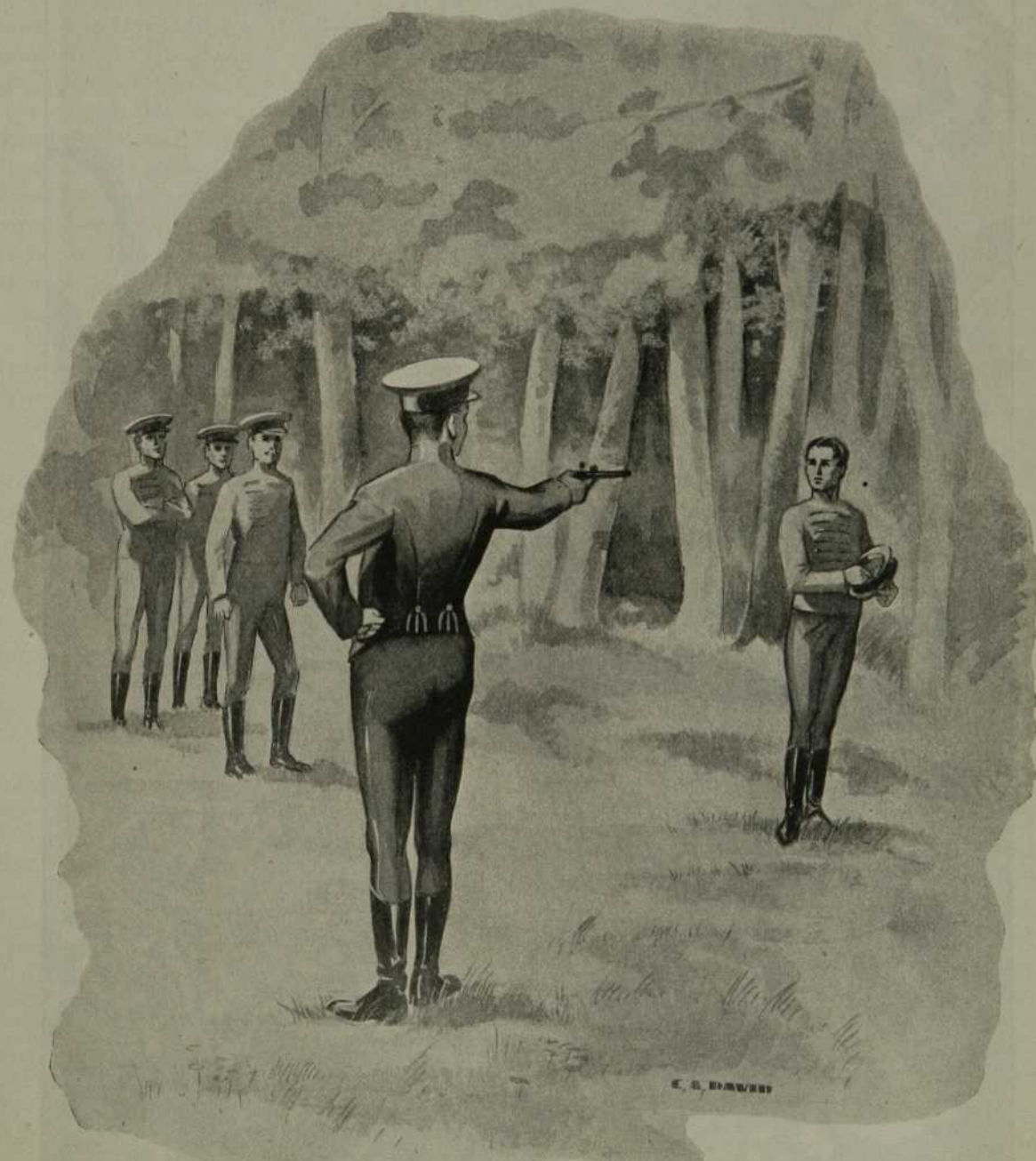
"Maintenant l'heure est arrivée."

Sylvio tira de sa poche la lettre qu'il avait reçue le matin, et me la donna à lire.

Quelqu'un lui écrivait que la personne en question se préparait à se marier avec une charmante jeune fille.

"Vous devinez, continua Sylvio, quelle est la personne en question. Eh bien, je pars pour Moscou, et nous verrons s'il verra la mort avec autant de sang-froid demain ou après-demain que le jour où il mangeait des merises."

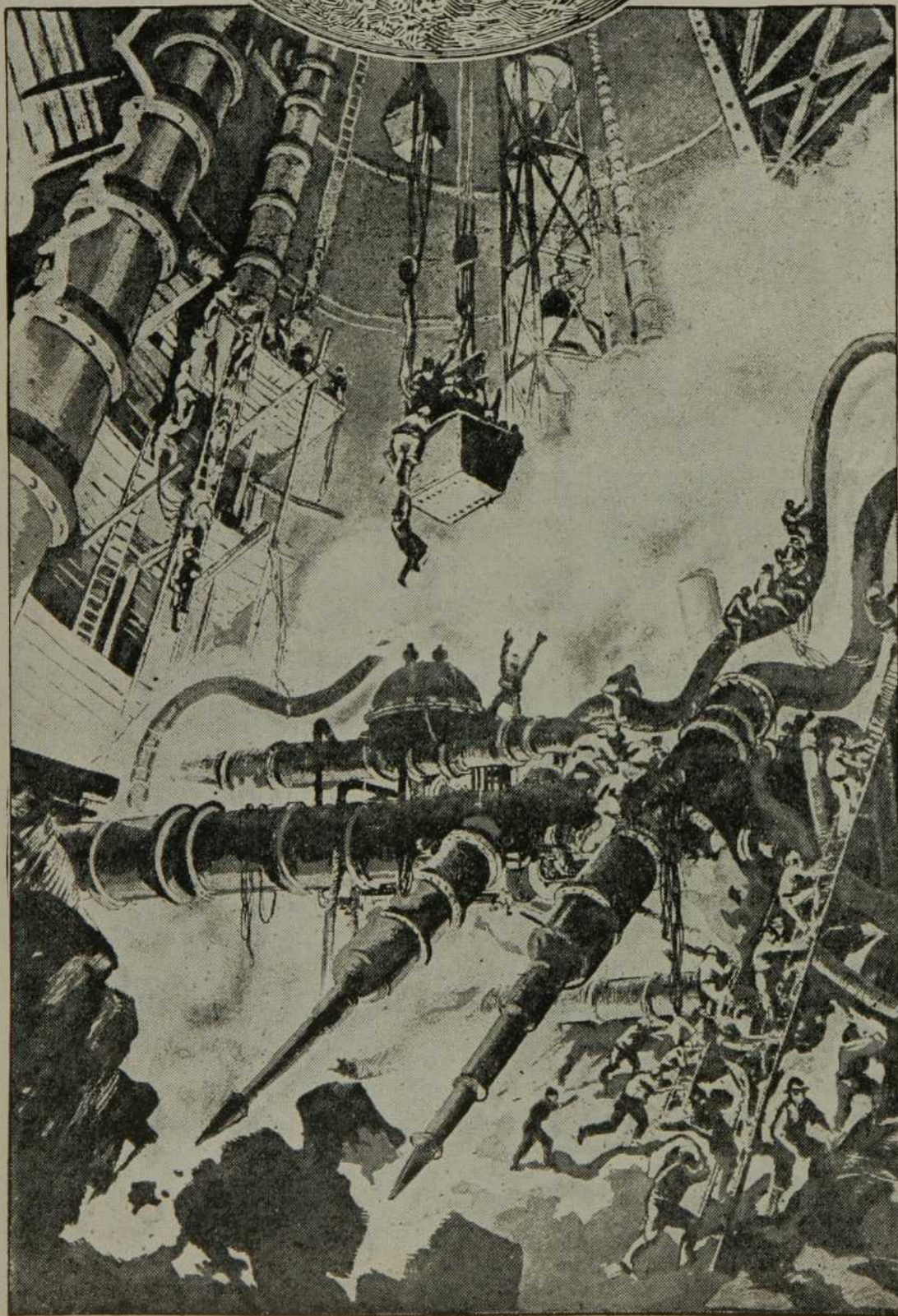
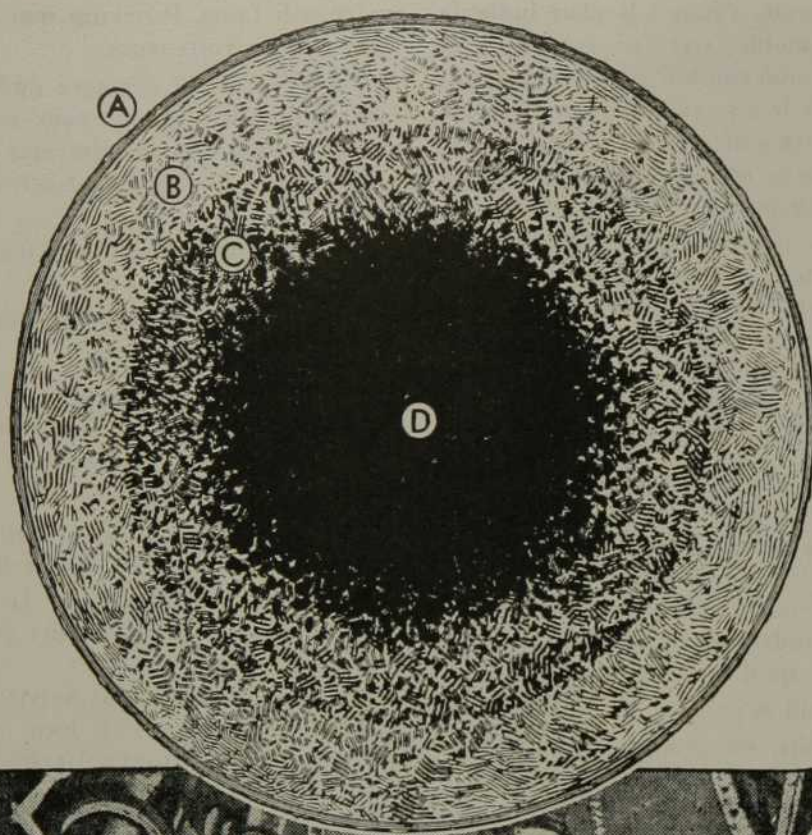
Le domestique entra en disant que les chevaux étaient prêts. Sylvio me serra la main; il s'assit dans un petit chariot où étaient chargées seulement deux choses: (Suite à la page 40)



Mon adversaire attendait en mangeant des merises, qu'il tirait de sa casquette.

Le Centre de la Terre

Chronique scientifique, par F. de V.



APRÈS avoir parcouru sa planète un peu dans tous les sens, descendu dans les profondeurs des océans et, comme il le dit un peu vaniteusement, conquis le royaume de l'air, il manque à l'homme encore une satisfaction: celle d'avoir pu faire, à sa boule terrestre, un trou lui permettant d'aller jusqu'au centre et de savoir exactement de quoi elle est faite.

C'est un travail ardu, dangereux, coûteux et qui sera probablement toujours au-dessus de ses forces présentes et futures.

Toutefois, comme en matière de mécanique alimentée par la science on ne peut jurer de rien, ce qui semble folie aujourd'hui peut fort bien devenir une réalité demain: nos machines modernes les plus puissantes ne seront plus que de la pauvre ferraille à rendement ridicule, comparées à celles du siècle prochain et surtout des suivants mais — heureusement sans doute — nous n'en sommes pas encore là. En ce qui concerne donc la composition du globe terrestre jusqu'au centre, nous en sommes encore actuellement aux hypothèses, c'est-à-dire peut-être très loin de la vérité.

Beaucoup de personnes ont lu ce fameux livre: *Voyage au centre de la terre*, de Jules Verne, mais elles auraient eu tort d'y voir autre chose qu'une fantaisie d'ailleurs fort intéressante; c'est aussi, je crois, le jugement qu'on peut porter sur bien des théories sérieusement avancées par des gens à qui, d'autre part, on ne conteste pas le titre de savants.

Un de ceux-ci, le Dr Carl Ewald Grunsky, aujourd'hui décédé, considérait la terre comme une boule creuse, ayant une épaisseur de "croûte" variant de 100 à 200 milles, et pleine de gaz métalliques à une température et une pression inimaginables. Il en concluait que, si l'on venait un jour à bout de percer cette croûte terrestre, notre globe se dégonflerait comme un ballon et s'aplatirait sur lui-même, formant ainsi un disque gigantesque.

Je ne suis pas de cet avis. Supposons, comme lui, que l'on puisse ainsi "dégonfler" la terre, il se produira ceci: la croûte manquant d'appui intérieur se brisera en fragments plus ou moins gros, lesquels, OBLIGATOIREMENT, se grouperont autour du centre théorique et formeront une

En haut, une coupe de la terre, comme l'envisagent certains géologues. En (A), la croûte solide sur laquelle nous vivons; en (B) un fond de roches solides; au-dessous encore, en (C), un mélange de roches et de métaux; enfin, dans la partie centrale, une masse à l'état de fusion et de volatilisation. Les épaisseurs diverses sont considérablement exagérées pour mieux les montrer. — Au-dessous, un tableau fantaisiste montrant ce qui, dans l'idée de quelques-uns, arriverait quand les équipes creusant la terre pour atteindre le centre, arriveraient à la partie où tous les métaux sont en fusion et en vapeur. Ce serait une panique indescriptible.

nouvelle planète, beaucoup plus petite que l'ancienne, mais de forme sphérique également. Mathématiquement, d'après les lois de l'équilibre universel, il ne pourrait en être autrement.

Maintenant, est-ce bien sûr, que la planète se "dégonflerait"? C'est très discutable.

En chiffres ronds, de la surface de la terre au centre, il y a une distance de quatre mille milles; c'est donc un trou de cette profondeur qu'il s'agirait de faire. Voyons ce que l'on a fait de mieux sous ce rapport jusqu'ici.

Le puits de mine le plus profond qui ait encore été creusé par les hommes se trouve dans l'exploitation pétrolifère de South Belridge, en Californie; il a exactement 11.377 pieds, soit pas tout-à-fait deux milles; c'est bien peu de chose. Si on représentait en effet la terre par une boule de 333 pieds de diamètre, ce trou n'y figurerait que pour un pouce seulement de profondeur et si petit lui-même comme diamètre que celui-ci serait microscopique. Le puits de South Belridge n'a en effet que cinq pouces de diamètre au fond; il a fallu nécessairement diminuer ce diamètre au fur et à mesure de la profondeur atteinte afin de pouvoir donner du jeu aux outils de perforation.

On comprend tout de suite, d'après cela, l'immense largeur de début qu'il faudrait donner à un puits destiné à atteindre une profondeur de quatre mille milles!

Théoriquement, ce ne serait pas impossible, mais il faudrait mobiliser la plus formidable des machineries qui ait jamais été rassemblée en vue d'un même travail ainsi que des centaines de mille de travailleurs divisés en équipes nombreuses. Ce serait évidemment la fin de la crise du travail et ne vaudrait-il pas mieux faire un seul trou à la terre que tant d'autres dans des budgets qui finiront par en crever de cette anémie qui s'appelle la faillite?

Maintenant, serait-il possible d'atteindre le centre de la terre? Deux théories sont défendables: ou bien la croûte de notre planète repose sur une masse de métaux gazeux et en fusion et alors l'impossibilité se démontre d'elle-même; ou bien notre globe est complètement solide mais cette fois on se trouve en face de difficultés singulièrement augmentées.

Dans cette dernière hypothèse, les couches profondes du globe se trouvent soumises à des pressions de l'ordre de millions et peut-être de milliards de tonnes au pouce carré; conçoit-on alors quelle serait la dureté des roches ou des métaux à perforer? Nul appareil actuellement connu ne serait en état d'entreprendre cette tâche. Les aciers les plus durs que nous connaissons s'écraseraient là-dessus comme s'ils étaient de simple cire molle.

Admettons l'état intérieur incandescent et gazeux; pratiquement ce serait le plus intéressant et aussi le plus utile si l'homme venait à bout d'employer l'immense réserve de force que cela représenterait. On sait que la température augmente d'un degré Fahrenheit tous les cinquante-cinq pieds à mesure que l'on descend dans le sol, c'est ce qui a permis d'évaluer l'épaisseur de la croûte terrestre à cent ou deux cent milles. A l'intérieur, qu'y a-t-il?

Pour nous en faire une idée, voyons quelques autres chiffres.

D'après les travaux des géologues, les réserves connues du monde entier comme charbon, pétrole et autres combustibles sont d'environ six mille milliards de tonnes et peuvent suffire pour encore quelques siècles, à condition de ne plus

augmenter la consommation. Tout cela n'est cependant que chose absolument insignifiante comparativement à l'énergie représentée par la masse métallique gazeuse de l'intérieur de la terre.

Des calculs, un peu audacieux sans doute, mais moins fantaisistes qu'on pourrait le croire, évaluent la chaleur intérieure de la terre équivalente à celle que produirait la combustion de quatre-vingt milliards de milliards de tonnes de charbon, soit dix millions de fois ce que représente la réserve totale de charbon actuellement connue. Au taux actuel de consommation, cela suffirait pour alimenter la surface de la terre en chaleur et en énergie pendant quarante milliards d'années.

Comment faire pour se procurer une parcelle de cette énergie? Il suffirait de perforer la croûte terrestre et de mettre sous contrôle la prodigieuse poussée de chaleur et de gaz tendant à s'échapper par ce trou. En théorie c'est facile, en pratique c'est une autre histoire. Il est même permis de supposer que c'est impossible.

A cause des prodigieuses pressions qui s'exercent aux grandes profondeurs, le degré de fonte, d'ébullition et de vaporisation des roches et métaux est considérablement élevé. A ces profondeurs, la matière a certainement une constitution que nous ne pouvons imaginer parce qu'elle est trop différente de tout ce que nous connaissons à la surface ou que nous pouvons réaliser dans les laboratoires.

Supposons néanmoins qu'avec une machinerie extraordinairement puissante on puisse arriver jusqu'à ce foyer intérieur; par l'ouverture pratiquée, les gaz incandescents se précipiteront avec une violence inouïe et, fait bien connu en physique, verront leur température se relever prodigieusement encore. Rien ne pourrait résister à cet épouvantable assaut. La machinerie entière serait immédiatement volatilisée ainsi que les roches environnantes; à une distance plus grande ce serait la fusion, le bouillonnement, puis l'état pâteux et enfin la formation d'une sorte de gigantesque tampon qui reviendrait oblitérer la percée faite.

Contrairement à l'opinion du Dr. Grinsky, la terre ne pourrait donc pas se vider de son énergie intérieure puisqu'elle réparerait automatiquement la blessure faite à son épaisseur.

La somme presque incroyable d'énergie renfermée à l'intérieur de la terre est incomparablement supérieure aux manifestations extérieures que nous appelons communément les forces de la nature et pourtant celles-ci ne sont pas négligeables.

S'il était, par exemple, possible d'utiliser la force représentée par la totalité des pluies tom-

bant sur le globe pendant un an, on aurait l'équivalent de ce qu'on pourrait obtenir avec la combustion de trente milliards de tonnes de charbon, ce qui est quinze fois la consommation mondiale actuelle. Le vent fournirait une énergie cent fois plus forte encore.

La force des marées que l'on cherche aujourd'hui à utiliser n'a pas autant de puissance mais elle équivaut tout de même à une moyenne annuelle de dix milliards de tonnes de charbon. Tout cela, pluie, vent, marées a son origine dans la puissance solaire dont nous ne recevons qu'une très faible proportion, notre atmosphère servant d'obstacle à une notable partie de la chaleur et d'autres rayons. Nous aurions, sans cela, l'équivalent de cent mille milliards de tonnes de charbon par an.

On a calculé également la somme d'énergie transmise par rayonnement par d'autres astres: en une année, la lune nous dispense ainsi l'équivalent de douze millions de tonnes de charbon, de quoi suffire à une grande ville si tous les rayons de notre satellite étaient concentrés au même point.

Les étoiles, elels, ne peuvent guère compter que pour un million de tonne, ce qui est encore joli, et les rayons cosmiques pour environ soixante mille tonnes.

Il va sans dire que ce sont là des chiffres théoriques en ce sens que toutes ces forces transmises sont éparpillées presque sans profit aucun mais elles ne sont pas moins réelles. Or, on l'a vu, les forces emmagasinées dans l'intérieur de notre globe les dépassent de beaucoup.

Cependant, tout ce qui vient d'être dit et qui s'appuie sur les données actuelles de la science, tout cela sera peut-être reconnu faux un jour et, à mon avis, les choses se passent autrement à l'intérieur de notre globe. Qu'une certaine somme de chaleur y soit encore enfermée, c'est fort possible mais je ne crois pas qu'il existe, au centre, les températures que certains savants mentionnent; les formidables pressions non plus.

En elle-même, et pas plus que les autres astres gravitant dans l'univers, la terre n'a aucun poids; sa force attractive semble s'être réfugiée en son centre mais rien ne nous le prouve; je crois plutôt qu'elle réside dans une zone intermédiaire, entre le centre et la surface. Au centre même la force d'attraction ne peut être que nulle, elle n'existe plus. Ceci simplifierait assurément le travail de creusage d'un puits de quatre mille milles de profondeur.

Tout dépend, toutefois, de la constitution de notre globe; il peut fort bien s'être fait que, lors de sa condensation, les matériaux les plus lourds atomiquement, se soient réfugiés au centre; sur ceux-ci sont venus s'étagérer les plus légers. Sans doute nous trouvons des matériaux de densités différentes à la surface mais les convulsions géologiques y sont pour quelque chose et il est d'ailleurs facile de constater que les matériaux les plus lourds, tels que l'or, sont précisément les plus rares à la surface ou à peu près. Il peut fort bien y avoir, au centre, une énorme masse d'or ou d'autre métaux, encore inconnus et encore plus pesants.

Nous le saurons quand on atteindra ce centre, mais d'ici-là, bien des générations auront passé sur le sol et celles qui viendront auront probablement trop à faire pour se défendre les unes contre les autres. Elle ne penseront plus à percer la terre pour voir ce qu'il y a dedans...

Romance

*Doux comme une caresse ou graves comme un blâme,
Vos regards font en moi des enfers ou des cieux,
Et je pense selon vos yeux capricieux:
Mon âme est la chanson de vos yeux, de vos yeux,
Mon âme*

*Vous qui n'avez pour moi d'amitié ni de haine,
Vous passez, et vos doigts avivés de carmin,
Me repoussent du geste au bord de vos chemins,
Et ma peine est le vœu de vos mains, de vos mains,
Ma peine.*

*Mais votre souvenir coule comme une sève
En ma pensée, et vos roseurs et vos pâleurs
M'emplissent de parfums qui ressemblent aux leurs,
Et mon rêve est la fleur, de vos fleurs, de vos fleurs,
Mon rêve...*



A l'Exposition des Produits Canadiens qui s'est tenu à la mi-novembre à l'édifice Sun Life de Montréal, les Canadian Industries Limited exposaient cette immense fresque intitulée: LE CANADA AU TRAVAIL. Cette fresque est l'oeuvre du peintre Mangold, dont nous reproduisons ci-contre la photo. Depuis l'avènement de l'art moderne en architecture, la fresque retrouve la vogue qu'elle eut aux siècles de renaissance. Nos gouvernements furent un moment les seuls à en commander à quelques rares peintres de chez nous. Les Etats-Unis empruntèrent au Mexique le goût que ce pays montre pour la fresque depuis la révolution de 1910. Exemple: les fresques que Diego Rivera et Orozco exécutèrent à San Francisco, Détroit et New-York. L'oeuvre de Mangold s'apparente aux fresques de l'américain Benton.

L'ACTUALITÉ au CANADA

QUEBEC — Echos de la semaine du fromage

A l'occasion de la Semaine Nationale du Fromage, le Conseil National Laitier du Canada a distribué des milliers et des milliers d'estampilles, d'un joli dessin, que l'on colle au revers des enveloppes.

Chaque estampille porte ces mots: *Serve cheese and serve the Nation*. Servons du fromage, consommons du fromage, et nous servirons la nation, nous contribuerons à l'amélioration de la classe agricole et à l'expansion économique du pays.

L'industrie laitière, qui est à la base de notre économie agricole dans la province de Québec, s'appuie principalement sur deux grandes branches: le beurre et le fromage. Mais quand notre consommation de beurre se chiffre dans des dizaines de millions de livres par an, celle du fromage atteint à peine sept millions de livres, et, il est pénible de le constater, a une tendance à décliner.

Inconsciemment, nous laissons végéter l'industrie du fromage chez nous, alors que par une plus forte consommation nous pourrions, sans grèver aucunement le budget familial, mais plutôt en économisant, contribuer à son développement et à celui de l'industrie laitière en général.

On ne sait pas assez quel capital est engagé dans l'industrie laitière en notre province. Ce capital représente en fabriques de beurre et de fromage, et en troupeaux, la bagatelle de soixante-cinq millions de dollars environ. Et comme il est distribué par toute la province à peu près également, il est susceptible de rapporter des revenus dans toutes les localités, à la condition qu'on le fasse fructifier à sa pleine capacité et que l'on ne néglige aucune des branches de sa production.

Notre production de fromage en 1933 représentait une valeur de \$2,465,388. Mais si

notre production avait été celle de 1917, sa valeur, aux prix courants de 1933, eût été d'environ six millions et demi de dollars, ou quatre millions de plus jetés dans le commerce provincial pour être distribués en paiements aux fournisseurs des fabriques de fromage, en salaires, en bénéfices.

■ ■ ■

MONTREAL — Les taudis de la métropole du Canada

Depuis quelques mois, M. Guy Tombs, président du comité institué par le Board of Trade pour s'occuper de la disparition des taudis et M. Percy E. Nobbs, président d'un comité du logement salubre formé par la Ligue de progrès civique, ont compilé des renseignements de toutes sortes sur la question des taudis à Montréal. Ces renseignements seront étudiés et il en sortira un rapport qui sera publié sous peu.

Les deux comités reçurent dernièrement Sir Raymond Unwin, le célèbre urbaniste anglais qui parla du système adopté en Angleterre pour raser des quartiers entiers où toutes les maisons étaient malsaines. Sir Raymond exposa ainsi de quelle façon on avait procédé aux Etats-Unis pour se débarrasser des habitations impropres à abriter des êtres humains. Puis il montra comment on avait construit sur l'emplacement des anciens taudis, des séries de maisons modèles où la lumière du jour et l'air ont chance de pénétrer.



Sir Raymond passait par Montréal en avril dernier pour se rendre aux Etats-Unis, sur l'invitation du gouvernement américain. Il fit une tournée de quatorze villes américaines, dont New-York et Washington. "En Angleterre, dit-il, les premières raisons qui nous déterminèrent à reconstruire d'une façon modèle furent celles de la crise du logement ouvrier, crise causée par la guerre. En 1918 nous avions 750.000 logements de moins que de familles. Malgré les 800.000 maisons construites, depuis, par le gouvernement et les municipalités, cette crise n'est pas tout à fait terminée.

"Aux Etats-Unis, le chômage déterminera la construction de nouvelles maisons. De toute évidence, le président Roosevelt a profité de l'expérience anglaise pour reconstruire des centaines de mille de logements, en remplacement des taudis américains."

■ ■ ■

OTTAWA—Un don de M. Bennett

Le premier ministre le plus riche du monde, c'est M. Bennett, le premier ministre du Canada. Il vient de faire un don de vingt-cinq mille dollars à l'Université de Montréal. Il avait supporté les frais du parti conservateur aux dernières élections.

LES ANNONCEURS DES PROGRAMMES SPORTIFS DE LA GENERAL MOTORS



Grâce à la General Motors, les amateurs peuvent entendre tous les samedis soirs, depuis le 17 novembre dernier, le récit des joutes de hockey — un en français et l'autre en anglais — qui se jouent dans la N. H. L. Les annonceurs choisis par la General Motors sont, de gauche à droite: CHARLES HARWOOD, ROLAND BEAUDRY, ELMER W. FERGUSON, PHIL LALONDE et WALTER DOWNS. Charles Harwood et Roland Beaudry décrivent la partie au fur et à mesure qu'elle se joue; Elmer W. Ferguson et Phil Lalonde la résument pendant les intermissions, et Walter Downs est l'annonceur commercial de ces programmes.



Une silhouette de femme venait d'apparaître dans l'encadrement de la fenêtre ouverte...

OMBRE de FEMME

Par

Mathilde OSSO

IL faisait nuit. Une nuit douce et parfumée de juin. Des clartés bleues, pâles, tombaient du ciel blanc comme le jour. Les arbres étaient figés dans une immobilité profonde. Ni les branches, ni les feuilles ne remuaient. Tous les oiseaux étaient endormis. Robert Nerville, accoudé à sa fenêtre, rêvait, les yeux fixés sur la blanche villa d'en face qui disparaissait en partie sous une merveilleuse profusion de roses.

Soudain, son cœur battit très fort.

Une silhouette de femme venait d'apparaître dans l'encadrement de la fenêtre ouverte qu'une étroite avenue d'acacias séparait de la sienne.

Elle était debout, avec son visage radieux de beauté et de jeunesse. Après quelques instants d'immobilité, elle pencha, à droite, à gauche, puis, ayant enfin aperçu son voisin, elle s'agita, joyeuse et balbutiante.

Il y avait deux mois seulement que Robert Nerville habitait ce petit pavillon coquet et fleuri. Et depuis deux mois, exactement, il était éperdument épris de cette femme, qui, d'ailleurs, ne le décourageait pas.

Fils d'un notaire de province, il était venu à Paris pour y faire ses études de droit, afin de reprendre plus tard la riche clientèle de son père. Celui-ci l'avait étourdi, saturé de recommandations sévères et pessimistes.

— Paris, ville de plaisirs, ville dangereuse... Il faut avoir le cœur solide, l'esprit bien équilibré pour résister à ses gouffres attirants et perfides.

— Les cœurs les mieux faits, disait sa mère, y deviennent égoïstes, méchants... Les enfants y oublient leurs parents. Ah! mon enfant, ne nous oublie jamais!

Pour les apaiser, Robert s'était tout de suite installé dans les environs de Paris, où il trouva, comme par miracle, ce petit pavillon. Il engagea une femme de ménage vieille et laide, à peine supportable à des regards de vingt ans avides d'esthétique.

Et voilà que, malgré tant de prudence, il commençait à connaître, en même temps que les divins transports d'un premier amour, un supplice auprès duquel celui de Tantale n'était qu'un jeu.

Cette jeune femme, si belle, si attirante et si hardie, que de fois déjà il avait été sur le point de courir vers elle... de lui dire sa flamme... Mais il se rappelait les avertissements de son père, les larmes et les prières de sa mère...

Parfois, il voyait aussi venir près d'elle un homme aux cheveux gris, au beau visage douloureux. Il se penchait sur elle comme pour l'embrasser. Elle levait aussitôt ses belles mains de porphyre, s'en couvrait le visage, adorables et frêles boucliers, penchait sa tête blonde en arrière. Et Robert entendait, dans le silence de la nuit, s'égrener son rire, qui se prolongeait indéfiniment. Alors, l'homme, avec son visage douloureux, s'éloignait. Elle apparaissait de nouveau dans le rectangle de la fenêtre comme une fleur vivante et merveilleuse.

— Pauvre ange, pensait Robert, mariée sans amour à un vieillard jaloux, prisonnière, malheureuse.

Car, par les plus beaux jours de fête, les jeudis, les dimanches, Robert l'avait toujours vue là, à sa fenêtre. Il l'aimait, il souffrait de sa souffrance à elle, et il rêvait de la sauver de fuir avec elle. Mille projets romanesques, chevaleresques, s'ébauchaient dans son esprit.

Un matin, il vit que l'on descendait des malles et des valises de la villa blanche. Il s'informa, d'un air indifférent, auprès de sa femme de ménage peu loquace.

— Ah! oui, fit-elle, c'est les vacances, ils s'en vont, tout le monde s'en va...

Robert sentit se casser quelque chose en lui, sa gorge se serra, ses membres lui pesèrent terriblement...

(Suite à la page 41)

Notre Feuilleton



Tu vas quitter ces robes et ces bijoux. Je veux que tu deviennes pauvre comme auparavant.

De l'Amour au Crime

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Un jeune avocat parisien, Pierre Marty, trouve dans la rue un riche porte-monnaie contenant une bague et des lettres non signées. Le lendemain, il apprend que l'industriel Verdurel a été assassiné dans son bureau. Marty apporte sa trouvaille à la police espérant ainsi aider à découvrir l'assassin.

D'après le testament, Jean Bernard doit prendre la direction de l'usine, ce qui provoque la jalousie des ouvriers et surtout du gendre de M. Verdurel, Maurice Dormeuil. Bernard ignore que sa femme a autrefois été séduite par Dormeuil qui avait promis de l'épouser, après la naissance d'un enfant. Il est aussitôt accusé du meurtre.

Au cours d'une dernière explication entre Lina et Dormeuil, M. Verdurel était survenu. Furieux, Dormeuil l'étrangle et s'enfuit. Pour ne pas faire connaître à son mari sa faute passée, Lina hésite à dénoncer le meurtrier. Quand elle s'y décide, le juge, ami de Dormeuil, la croit folle.

Jean Bernard est acquitté, «faute de preuve». Le jugement le laisse compromis. Il sollicite puis obtient un emploi en Italie.

Les frasques de Dormeuil l'ont rendu odieux à sa femme Valentine, fille de M. Verdurel. Un artiste anglais se fait bientôt aimé d'elle. C'est après un rendez-vous avec lui que Valentine a rencontré son mari, mais sans être reconnue, au moment où celui-ci venait de com-

mettre le crime. De surprise, elle laisse tomber le joli sac à main contenant la bague donnée par son père et des lettres compromettantes.

Pressentant que sa femme va demander le divorce, Dormeuil veut s'assurer la direction de la fabrique.

No 12

(Suite)

IX

ALEXIS de Theil se redressa sur sa rosinante qu'on appelait du nom moderne de la Rouquine.

— Où avez-vous vu, Legris, que votre maître ait jamais réussi dans les affaires d'argent?

— L'argent, pouah, le vil métal! J'en fais fi et il n'alourdit pas mes poches.

— Je le vois bien, fit avec un profond soupir le paysan. Alors c'est comme je vous le disais tout à l'heure, je m'appelle Legris, mais je ne vais pas l'être d'ici longtemps.

— Ne peut-on vivre sans s'enivrer?

— Il a été un temps où je ne l'aurais pas cru, mais je suis bien forcé de m'apercevoir que je ne bois que de l'eau et que je vis tout de même.

— Au lieu de te plaindre, tu ferais mieux de t'occuper de la Rouquine, fit le moderne don Quichotte en vidant les étriers.

— Pauvre bête, en effet, elle a l'air morte de fatigue.

Les voyageurs étaient arrivés devant le petit hôtel.

L'embarras de l'ami d'enfance de Théodore était manifeste.

— Oui, elle est fatiguée, la vaillante Rouquine; eh bien, il faut la promener un brin, rien ne délasse autant les bêtes.

— Moi, jaimerais mieux lui donner de l'avoine. Enfin... Et vous, monsieur, n'allez-vous pas manger?...

— Heu, heu, répondit le maître. J'ai déjeuné très tard. Je puis attendre, je dînerai en rentrant au logis.

Legris haussa les épaules et il se dit, à part lui:

— Je suis sûr qu'il crève de faim, l'orgueilleux qu'il est! Mais il préfère affirmer qu'il a déjà mangé!

— Comme si on ne lui ferait pas crédit à l'auberge ! Il n'est pas connu comme voleur peut-être...

Alexis du Theil avait héroïquement tiré son cure-dents d'argent de son gousset vide, quand Rozet, qui avait tout entendu, ne put se retenir de renouveler connaissance avec son ancien voisin.

Ils s'étaient perdus de vue depuis longtemps, mais Théodore malheureux, meurtri, abandonné, se retournait volontiers vers les temps où, dans l'insouciance de la jeunesse, il bâtissait avec le noble ruiné ces constructions chimériques qu'on nomme si joliment des châteaux en Espagne.

Pour un instant, il fit donc taire sa douleur et touchant l'épaule du gentilhomme, il dit :

— Le baron Alexis du Theil veut-il me faire le plaisir et l'honneur de dîner avec moi et mon fils ?

Le voyageur interpellé fit volte-face et, dévisageant le pâle visage de son interlocuteur, il s'écria les mains tendues :

— Est-ce possible, est-ce toi, mon bon Théodore ?

— Tu me trouves changé, hein ?

— Il me semble que tu relèves de maladie, répondit avec une hésitation marquée le brave Alexis.

— Tu as raison, approuva Rozet avec une amertume secrète, tu as raison ; j'ai fait une longue maladie, mais je suis guéri, oh radicalement guéri !

Il ajouta pour lui seul :

— Même du goût de vivre !...

Legris, dont l'estomac criait famine, interrogea :

— Eh bien, entrons-nous, mon maître ? Ça sent bon ; on ne meurt pas de faim ici !

— Soit, acquiesça le baron, entrons.

Legris se pencha vers l'oreille de son maître :

— Je mène la Rouquine à l'écurie ! Alexis ne protesta pas.

Le brave homme de serviteur se précipita jusqu'aux communs où il installa la jument rouge, et, rentrant avec vélocité à l'intérieur, il veilla à faire dresser la table sans s'oublier lui-même.

Le baron et le serviteur avaient l'habitude de manger en tête-à-tête, dans la cuisine du château, un petit castel tout délabré du temps du roi François Ier.

— A table, messieurs, dit la domestique avec sa familiarité narquoise, à table, voici des radis roses comme le museau de Margot. Et qu'est ceci ? Du boeuf au gros sel ? C'est le meilleur plat du dîner.

— Allons, un coup de vin. A votre santé, monsieur Rozet ! Ce cru est fameux par ma foi, et me fera patienter jusqu'aux prochaines vendanges de mon maître.

Tous quatre s'étaient assis.

De Theil et son domestique faisaient honneur au repas.

Charles et son père, retombés à leur tristesse, après avoir mangé quelques bouchées, se sentaient rassasiés.

Le baron ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait dû se passer quelque chose d'extraordinaire dans la vie de son ancien ami et qu'il le surprenait au milieu de graves conjonctures.

Publié en vertu d'un traité avec La Société des Gens de Lettres.

Commencé dans le numéro du 22 septembre 1934.

Trop discret pour interroger son camarade, il se résolut de se retirer le plus tôt qu'il le pourrait.

— Le malheur vient de passer sur lui, songeait-il avec compassion et il faisait taire les éclats bruyants de sa gaité que la gêne matérielle n'arrivait pas à obscurcir.

— Comptes-tu demeurer longtemps au Moulin, hasarda-t-il pour dire quelque chose ?

Théodore passa la main sur son front et répondit :

— J'y compte demeurer toujours.

Alexis nota qu'il n'avait pas parlé de sa femme.

— Serait-il veuf ?

Le père et le fils n'étaient pas en deuil, c'était donc peu probable.

D'ailleurs on avait vu madame Rozet récemment dans le pays, et bien que la médisance villageoise ignorât d'ordinaire le chemin de son ermitage, il lui était revenu aux oreilles qu'elle était fort coquette et menait grand train...

— Le ménage en déroute, peut-être, songea-t-il.

Néanmoins il répondit :

— Je suis joliment content, mon vieux, que tu redeviennes mon voisin. Au pays on te dira que je suis devenu un sauvage, un misanthrope. Ne le crois pas, et, quand tu verras à travers les arbres pointer ma tourelle en ruine, que ce soit le matin ou le soir, au moment où il te plaira, viens rompre ma solitude, j'en serai toujours heureux.

— Cher ami !

— Je n'ai pas de parent. Tu es le camarade dont j'ai gardé le meilleur souvenir ; ton fils qui a l'air si intelligent et si raisonnable peut compter sur moi comme sur un ami sûr.

Théodore sentit rouler une larme dans ses yeux.

Cette rencontre lui avait fait du bien.

Où, certes, il profiterait de l'invitation cordiale de ce sage ; peut-être même lui ouvrirait-il son cœur.

Legris avait de nouveau sellé la Rouquine qui, bourrée d'avoine, caracolait presque, peu habituée à une telle aubaine.

Alexis du Theil se remit en selle et après avoir tendu une dernière fois la main à Rozet, il partit au galop.

Le père et Charles demeurèrent seuls.

Ils montèrent dans leur chambre.

L'enfant se coucha et ne tarda pas à s'endormir d'un lourd sommeil.

Quant au mari de Sidonie, il veilla une partie de la nuit, et quand il se mit au lit, ce fut non pour dormir, mais pour pleurer silencieusement son bonheur à jamais perdu !...

Le lendemain, à la première heure, ils arrivèrent au Moulin.

Rien ne saurait dépeindre la stupefaction, puis le chagrin de la meunière et du père Arsène en les voyant.

Théodore avait l'air si malheureux et si pitoyable !

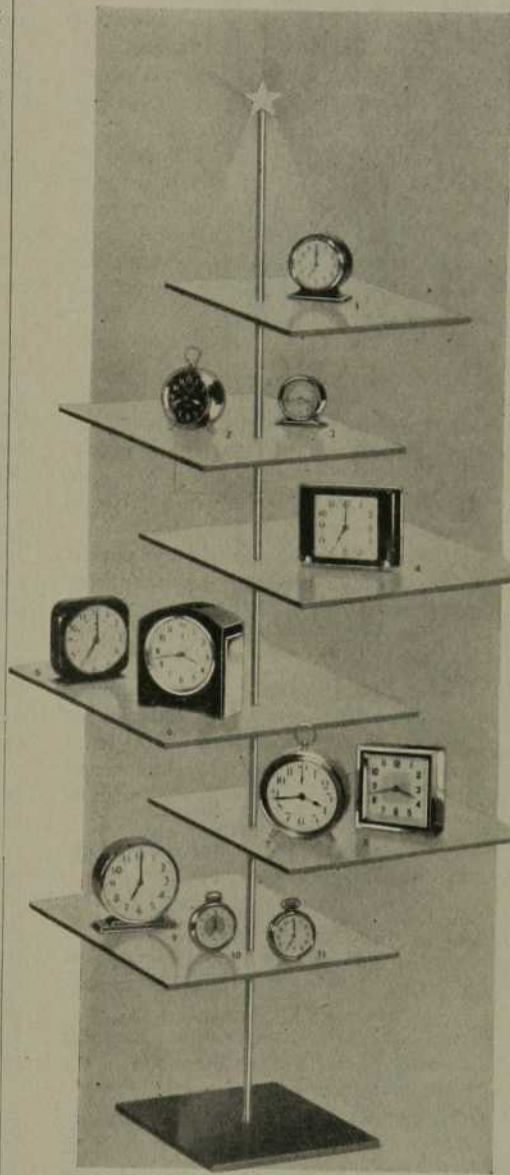
Depuis longtemps déjà la mère Arsène éprouvait de grande inquiétudes au sujet du ménage de son frère.

Lors de la mort tragique de Valentine, elle avait compris qu'une intimité étrange, coupable à coup sûr, existait entre ce Dormeuil exécré de tous et cette Sidonie qui ne lui avait jamais inspiré, on s'en souvient, grande confiance.

Aux Fêtes

DONNEZ DES "RÉVEILS" COMME CADEAUX !

IL EXISTE UN WESTCLOX
POUR CHAQUE PERSONNE
SUR VOTRE LISTE



AVEZ-VOUS déjà été dans une maison où il y avait assez d'horloges et de réveils pour satisfaire tout le monde — c'est-à-dire de bons chronomètres, précis et de belle apparence ? C'est peu probable ! Pourquoi alors ne pas offrir cette année aux Fêtes des réveils Westclox, fabriqués par les manufacturiers du fameux "Big Ben" ? Ce sont tous des chronomètres de qualités !

Vous n'en voyez que quelques-uns illustrés ci-contre, mais vous trouverez parmi l'assortiment l'article tout indiqué pour chacune des personnes qui figurent sur votre liste de cadeaux... horloges électriques, réveils, montres... toute une variété de modèles aux prix que vous voudrez payer !

Et si vous ne possédez pas déjà chez vous un réveil "Big Ben", offrez-vous ce cadeau à Noël ou au Jour de l'An. Il n'a pas son pareil ! Toujours exact, silencieux comme une montre et possédant un double carillon, il est la discrétion même. Le matin, quand arrive l'heure de vous lever, il vous appelle d'abord doucement, et n'élève la voix que si vous restez sourd à son premier signal.

Ne manquez pas d'aller voir le superbe assortiment Westclox... et rappelez-vous qu'en donnant une horloge ou réveil de cette marque, vous donnez en même temps l'heure précise 365 jours par année.

WESTERN CLOCK COMPANY
Limited

Peterborough Ontario



BIG BEN* Voici le chef de la famille Westclox, connu et justement apprécié pour son exactitude depuis plus de 24 ans. Carillon à deux voix et tic tac silencieux.

Sur l'arbre de Noël WESTCLOX

1. **BABY BEN*** Ressemble beaucoup à son aîné. Petit, mais très précis. Tic tac silencieux et carillon doux ou sonore. Noir avec garniture nickel. Cadran uni \$3.95
Cadran lumineux \$4.95
2. **BABY BEN.** Modèle sur pieds, avec cadran lumineux. Un excellent chronomètre et un cadeau pratique \$4.25
3. **TINY TIM.** Un chronomètre pratique pour le bureau ou la table de toilette. Sans carillon. Cadran métallique gravé. Quatre couleurs \$1.50
4. **SIESTA.*** Donnez ce joli réveil à la personne qui n'aime pas à se lever trop brusquement ; son carillon moelleux appelle une première fois, puis revient à la charge 10 minutes plus tard. Cadran uni seulement \$3.50
5. **SPHINX.** Absolument moderne en tout point, ce réveil vous offre la qualité et la précision Westclox pour seulement \$1.75
6. **BIG BEN ELECTRIQUE.** Une magnifique acquisition pour n'importe quelle pièce de la maison. Très précis. Moteur de mise en marche automatique et agréable carillon. Un cadeau qui sera beaucoup apprécié \$10.00
7. **AMERICA.** Un populaire réveil sur pieds. Un membre robuste et toujours fiable de la famille Westclox \$1.45
8. **SLEEPMETER.** Un réveil de belle apparence qu'accompagne la garantie de qualité Westclox \$3.00
9. **AMERICA BASE.** Un solide réveil fini noir et nickel, sur base moderne.
Cadran uni \$2.00
Cadran lumineux \$2.50
10. **POCKET BEN.*** La robuste montre Westclox qui ne craint pas les coups... et qui peut les recevoir tout en continuant d'indiquer l'heure avec précision.
Cadran uni \$1.75
Cadran lumineux \$2.50
11. **DAX.** Une autre montre Westclox qui fait un cadeau très présentable pour les Fêtes. Précis et de bonne apparence \$1.25

* Présenté dans un emballage spécial pour les Fêtes

RADIO : ECOUTEZ LES "BIG BEN DREAM DRAMAS" LE DIMANCHE APRES-MIDI
A 4 h. 45 (H.N.E.) Réseau N.B.C.

Mais Sidonie était la mère de Charles. Aussi avait-elle résolu de se taire.

Elle prodigua au malheureux tous les conseils, tous les encouragements d'une affection profonde et dévouée.

Elle entoura de soins sa santé chancelante. Mais les jours passèrent et le mari trompé et bafoué ne se remit ni au physique ni au moral.

Il perdit rapidement l'appétit ; il maigrit ; il devint l'ombre de lui-même.

Il toussait jour et nuit, et plus d'une fois en entendant cette toux sinistre, on murmura dans son entourage :

— Le pauvre, il s'en ira de la poitrine !

Peu à peu il abandonna les longues promenades qu'il avait coutume de faire dans les bois.

Sa dernière excursion le conduisit au rond-point des Trois-Fontaines, où il avait surpris Valentine, folle, ornant de fleurs la statue de l'amour.

Il médita longtemps dans ce lieu.

Il revoyait toutes ses actions depuis qu'il avait reçu la lettre anonyme.

Il se voyait décidé au meurtre et serrant avec frénésie la crosse du revolver prêt à vomir la mort.

Désarmé d'abord par Marguerite, puis par Charles, il était parti, et depuis il n'avait rien fait contre les coupables.

Que pouvait-il faire ?
Provoquer Maurice Dormeuil ?

Se battre en duel ?

Il n'était pas un homme du monde. Il était un paysan. On ne se bat pas en duel à la campagne.

Quant à Sidonie, il ne l'avait plus revue. Il était sans nouvelles à son sujet.

Elle n'avait pas donné signe de vie.

Il songea un instant au divorce qui le libérerait, mais qui, en même temps, comblerait tous les vœux des deux misérables.

— Attendons, rien ne presse, se disait-il.

Les jours passaient et il ne prenait aucune résolution.

Mais sa haine, malgré l'apaisement apparent, n'en subsistait pas moins dans son cœur, aussi forte et aussi violente qu'à la première heure.

Il cherchait sans relâche quelle punition et quelle vengeance il pourrait exercer contre Maurice et Sidonie.

Mais il ne trouvait rien d'assez dur et d'assez menaçant.

La jalousie le rongait bien plus qu'il ne voulait l'avouer.

Lui jusqu'alors généreux et exempt de tout ressentiment, il comprenait les joies abominables de la vengeance.

Mais ces fureurs, ces souffrances l'épuisaient.

Ce jour-là, il avait usé ses forces pour atteindre le rond-point qui lui rappelait de si terribles souvenirs.

ATTAQUE PAR L'ASTHME. — La première et épouvantable sensation est la suffocation qui, d'heure en heure, devient plus désespérante et sans espoir. Dans un tel cas de soulagement procuré par le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg ne paraît rien moins que miraculeux. Son aide est rapidement visible et bientôt la terrible attaque est maîtrisée. L'asthmatique qui a reconnu l'efficacité de ce brillant remède ne verra jamais en manquer. On le vend partout.

Couché à son tour aux pieds de l'Amour, il parlait tout haut à celle qui n'était plus, à celle qui comme lui avait tant souffert.

Il la prenait à témoin des serments qu'il faisait.

— Je vengerai, disait-il, tous ceux à qui cet homme et cette femme ont fait tant de mal !

— Je vengerai les victimes.

— Je réhabiliterai l'innocent.

Mais une lassitude l'envahit et un pressentiment de mort l'effleura.

— En aurai-je la force ? murmura-t-il. En aurai-je le temps ?

Et il eut peur de mourir.

Il se représentait la joie abominable qu'éprouveraient Maurice et Sidonie si, à son tour, il disparaissait.

Et il souffrait à cette pensée plus qu'il n'avait jamais souffert.

— Cela ne sera pas, s'écriait-il. Je vais aller les dénoncer à la justice !

Plusieurs fois déjà il y avait pensé.

Mais toujours un sentiment obscur l'avait retenu.

Il lui répugnait de dénoncer le gendre de monsieur Verdurel, le père de la petite Marguerite, de déchaîner un scandale où Sidonie sombrerait, où la mère de son Charles serait déshonorée. Et puis, il ne savait pas tout, mais il pressentait la vérité ; l'énigme du saphir rouge le troublait.

Il commençait à craindre que la mémoire de Valentine elle-même ne fût compromise, s'il parlait. Pouvait-il provoquer ce scandale, alors que la mère de Marguerite avait gardé le silence ?

Cruel embarras, car s'il ne parlait pas, c'était l'impunité assurée aux coupables, c'était le triomphe insolent de deux êtres de vice et de perversité.

Il recherchait un moyen de punir qui atteindrait sûrement Maurice et Sidonie, mais qui épargnerait leurs enfants, les deux pauvres innocents, et qui n'éclabousserait pas la mémoire des morts.

Et il se creusait maladivement l'esprit, sans rien trouver.

Mais un jour, tout à coup, son visage s'éclaira d'une lueur étrange.

Un reflet de joie mauvaise passa sur sa figure creusée de rides prématurées.

— Ah ! je crois bien que j'ai enfin trouvé, dit-il. Je crois bien que je les tiens cette fois !

Le lendemain il fit une dernière visite au baron du Theil, auquel il avait déjà confié une partie de la vérité.

— Tu peux parler ici sans crainte, lui avait dit l'ami de ses jeunes ans ; mon cœur est un tombeau ; j'ai souffert aussi, autrefois, de l'amour ; va, je te comprendrai à demi-mot.

Et Rozet, à mi-voix, le front courbé, avait narré toute sa vie, son bonheur, son amour infini, sa tendresse aveugle pour l'ingrate, puis ses doutes, sa honte, son désespoir.

Il n'avait parlé que de Sidonie.

Il avait gardé son secret en ce qui concernait Dormeuil.

Après cette confession, il avait senti cet engourdissement heureux, péril à une convalescence, qui suit les grands maux.

Plusieurs fois, par la suite, il était revenu sur ce sujet, sans jamais mettre en cause l'assassin.

Il éprouvait une sorte de soulagement à parler de Sidonie, de sa co-

quetterie, de ses mensonges, de son infamie et de son parler avec cet homme que tant de côtés extérieurs faisaient ressembler au chevalier de la triste figure, à l'inimitable don Quichotte.

Mais si le brave du Theil aimait les livres et vivait en leur compagnie, ces amis muets ne l'avaient jamais poussé, comme le paladin héroïque, à essayer de redresser les torts.

Il se bornait à donner de bons conseils à ceux qui lui en demandaient.

A montrer à tous un visage heureux dans un état voisin de la misère.

A vivre sans morgue et sans pose et à se contenter de ce qu'il possédait sans courir après la fortune.

C'était là d'un vaillant exemple pour tous ceux qui l'entouraient.

On le voyait bêcher, picher ; il ne rechignait pas au besoin devant les plus rudes travaux.

— Ne dirait-on pas qu'il était né pour faire ça, disaient les paysans, non sans un peu de mépris.

Rozet se réjouissait à la pensée que son ami l'attendait dans son joli château, à la vaste bibliothèque.

Il y passait avec Charles de longues heures, feuilletant les éditions rares, admirant quelques belles gravures.

Mais ce qu'il admirait le plus, c'était le maître du lieu.

Tête haute, corps droit, démarche noble, longs cheveux bouclés, à peine grisonnants, il avait grand air ; la bouche était souriante et les yeux clairs ; on pouvait lire jusqu'au fond.

Pendant qu'aide de Legris, Charles faisait des parties d'équitation sur la Rouquine, son père, abattu par la peine, se tenait étendu sur un raking-chair, les yeux à demi fermés.

— Bientôt j'aurai disparu, disait-il, mon cher Alexis ; chaque jour la vie se retire de moi un peu plus : depuis quelques jours j'éprouve une fatigue croissante à marcher.

— Venir dans la chère maison, si proche du Moulin, est presque un effort pour moi.

— Que deviendra mon fils, aux mains de cette mauvaise mère ?

— Ecarte ces tristes pensées, mon bon ami. Tu traverses, il est vrai, un mauvais passage... il te semble qu'il n'est plus d'espoir pour toi, mais tu surmonteras ta douleur, et, ensemble, nous vieillirons, en vrais philosophes, sans passions dévastatrices !

Le mari de Sidonie hochait tristement la tête.

— Je voudrais atteindre à ta sérénité, mais je n'en garde pas l'espérance ; il y a en moi quelque chose de brisé !

— Tu le crois, tu le crois, répétait avec un peu d'embarras visible le gentilhomme qui, chaque jour, constatait les progrès de la maladie, née de son chagrin, qui conduisait au tombeau l'employé de Dormeuil ; d'autres ont parlé comme toi et pour eux le temps a fait son œuvre d'apaisement.

A ces raisons Théodore soupirait sans répondre.

Ou bien il répliquait mélancolique :

— Je ne puis même pas te répondre le sacramentel "Dieu t'entende !"... Et pourtant, tu es maintenant le seul être à qui je m'attacherais assez pour accepter de vivre dans sa compagnie. Je suis atteint d'une maladie qui se nomme : l'impuissance de vivre, et que les médecins nommeraient : empoison-

nement du sang, anémie, neurasthénie, que sais-je ?

— Tu m'affliges !

— Je le sais ; mais à quoi bon garder des illusions, mon cher Alexis ? C'est une admirable preuve d'amitié que d'entourer de tant de prévenances, de tant de soins affectueux un malheureux comme moi...

Il fit une pause et il réfléchit un moment, le front dans ses mains. Puis :

— J'en ai pourtant une autre plus précieuse à te demander.

— J'y souscris à l'avance, dit avec feu le baron.

On entendait, au dehors, les rires clairs de Charles, qui faisait galoper la Rouquine, tout en échangeant de joyeuses plaisanteries avec l'honnête Legris.

Rozet reprit :

— Ferme les fenêtres, pour que Charles n'entende pas ce que je veux te dire.

Du Theil, après avoir obéi au vœu de son ami, se rapprocha de lui, attentif à la question qu'il allait aborder.

Après s'être recueilli et avoir encore un instant prêté l'oreille aux jeux de son fils, Rozet commença :

— Quand je ne serai plus de ce monde, Charles aura besoin d'un tuteur. En aucun cas, il ne peut être abandonné à sa mère et à l'infâme Dormeuil, sans que quelqu'un d'honnête, de bon, s'intéresse à son sort et le conseille.

— "Aucun homme, dans la vie, ne peut être pour lui d'un meilleur exemple que le baron du Theil, et je viens te demander d'être le tuteur de mon fils, de mon cher petit Charles.

— "Je médite les termes d'un testament où, si tu le permets, je te désignerai pour remplir ce poste d'honneur.

— Je ne me récuse pas, dit tout ému Alexis du Theil.

— Merci, mon ami, répondit Théodore dont le front plissé s'éclaircit un moment.

Il serra avec effusion les mains du baron et fut pris d'un accès de toux si douloureux que son corps miné s'ébranla comme un arbre qu'on secoue.

Le malade porta la main à sa poitrine comme si elle était déchirée, et, devant ce nouvel assaut du mal, échangea avec le gentilhomme un regard expressif.

Il reprit avec effort :

— Mon enfant t'aime. Comme toutes les belles natures, il se tourne de lui-même vers ce qui est bienfaisant et meilleur. Tu lutteras contre l'influence perverse que pourrait avoir sur lui celui qui ne tardera pas à devenir son beau-père.

Alexis eut un haut-le-corps de protestation.

Rozet lapaisa d'un geste :

— Je dis bien, reprit-il avec énergie ; laisse-moi prophétiser, c'est à coup sûr Avant deux ans... ce Dormeuil, cet homme qui m'a volé mon bonheur et dont la conscience est chargée de bien d'autres crimes, sera le mari de Sidonie... sera le beau-père de mon fils !

Le pauvre homme avait prononcé ces paroles avec une intonation si déchirante qu'une larme brilla dans les yeux du gentilhomme. Il se leva, prit la main de son ami, et fermement :

— Je te promets de protéger ton

enfant, si un jour il a besoin de protection.

Théodore remercia du regard, rassuré désormais sur l'avenir de son fils.

A partir de ce moment, ils ne revinrent plus sur ce sujet douloureux.

Chaque journée s'écoulait comme s'était écoulée la veille.

Après le déjeuner du midi, Rozet arrivait chez le baron; il lui tendait la main en silence, s'étendait en tressant sur la chaise d'osier, garnie de coussins, tandis qu'Alexis, assis sur un escabeau de chêne sculpté, peignait, tout en causant, à l'aquarelle.

Souvent le malade tenait un livre entre ses doigts.

Un grand silence alors régnait dans la studieuse retraite, interrompu parfois par les accès de toux de Théodore.

Ces quintes le faisaient pâlir et le laissaient agité et en sueur, la face livide et creuse.

Legris entra un jour au milieu d'une de ces crises, portant un plateau chargé de sirop de framboises, d'eau et de verres rafraîchissement économique fabriqué dans la maison.

Il regarda le malade d'un oeil fixe, agrandi par la pitié, et il branla la tête.

Après son départ, le soir, il dit à son maître :

— M'est avis que le pauvre Rozet est bien bas.

— Tu trouves? questionna le gentilhomme en tourmentant sa moustache d'un geste préoccupé; à la vérité, il m'inquiète beaucoup.

— Voyez-vous, mon maître, il y a quelque chose dans la poitrine qui ne va pas. C'est quasiment comme défunt mon frère qu'est mort phthisique, à ce qu'on dit. Y toussait tout comme ça et j'ai bien reconnu le bruit dans ses poumons.

— C'est effrayant!...

— Y a ben de quoi être effrayé, fit Legris tout défait par la peur; ça se gagne, ces maladies-là.

Le baron sursauta.

— Pour quelle sorte de lâche me prends-tu donc? As-tu donc vécu si longtemps près de moi sans te débarasser de ton égoïsme incurable? Pour les gens comme toi, quiconque souffre de corps ou manque d'argent est un paria.

Legris répliqua avec force :

— Monsieur sait bien pourtant qu'il peut avoir la peste, je le soignerai...

Il grogna avec une aigreur jalouse :

— Je n'ai pas un cœur d'hôpital, moi, je n'offre pas ma peau à tout le monde. Si j'ai peur pour vous, faut pas me le reprocher!

Legris aimait fanatiquement son maître. Mais le monde finissait aux murs de son parc, à la limite de ses champs. Il se serait fait mettre en pièces pour défendre le gentilhomme bien qu'il fût "capon comme la lune" ainsi qu'il le disait lui-même. Sorti de cette idolâtrie qui l'élevait au-dessus de lui-même, Legris considérait tout l'univers avec une profonde indifférence.

Le baron sourit du mélange de jalousie et de dévouement, qui animait les paroles de son serviteur, de son vieux compagnon. Cette affection lui était précieuse.

— Mon bon Legris, fit-il avec émotion, en posant sa main puissante et fine sur l'épaule du paysan, je sais

que tu m'aimes et je te le rends; tu es la fleur des serviteurs; il ne te manque qu'une qualité...

— Je ne veux pas savoir laquelle, dit le valet en se sauvant dans un gros rire

Le lendemain Théodore ne vint pas.

Jamais plus il ne devait revoir le manoir, ni faire halte à la porte, sur le grand banc placé entre deux rosiers géants, rouges de fleurs et qui embaumaient.

Le diagnostic du valet n'avait été que trop tôt justifié par l'aggravation subite de l'état du malheureux.

Il demeurait maintenant à la chambre, fenêtres ouvertes.

Les tièdes senteurs des eaux et des fleurs des champs montaient jusqu'à lui.

Cette chambre meublée, comme l'on s'en souvient, avec les meubles dédaignés par Sidonie, et parmi lesquels il avait passé des jours heureux, l'irritait et le désolait tour à tour.

Chacun d'eux lui rappelait l'infidèle.

Dans ce lit, où il allait mourir, il avait goûté les plus voluptueuses joies de l'amour!

Dès qu'il fermait les yeux, il revoyait Sidonie, toujours elle!

Il la revoyait endormie, gracieusement étendue, la bouche entr'ouverte appelant le baiser.

Comme il l'avait aimée, cette femme!

Que de fois il était resté en extase, penché sur son sommeil!

Mais ces souvenirs ne vivaient plus en lui que pour le désespérer; il ne s'en exhalait aucun parfum consolateur.

La bonne meunière et son homme étaient atterrés. Le docteur avait diagnostiqué la phthisie, un mal dont on ne guérit pas.

Chaque jour, quand le baron du Theil arrivait au moulin, il s'enquerrait de la santé de son ami.

A voix basse et les yeux pleins de pleurs, la mère Arsène l'instruisait de ce qui s'était passé depuis la veille.

— Ah! ça ne va pas mieux, mon bon monsieur, pour sûr! Il toussait, il crache, le pauvre homme, que ça me fend l'âme. Le chagrin lui est tombé sur la poitrine; c'est la faute de sa chienne de femme, que le diable confonde!

Le gentilhomme restait confondu devant la rapidité des progrès de ce mal terrible.

Il interrogea :

— S'est-il levé hier?

— Oui, monsieur; il est descendu au courtill vers le soir. A cette heure-là, le serein tombe, et ce n'est pas plus sain que cela de humer la rosée. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, il m'a été impossible de le faire rentrer.

La meunière sanglotait.

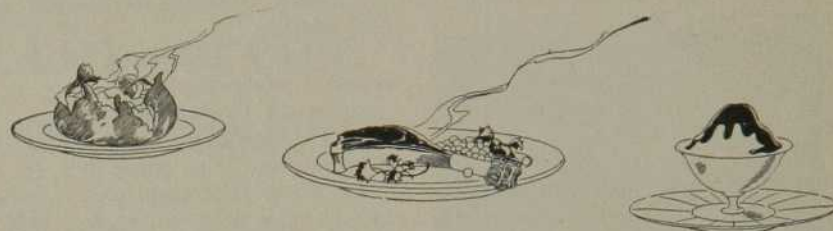
— Il ne faut pas pleurer comme ça, madame Arsène.

L'effet de ces paroles, prononcées avec une mine compatissante, fut une véritable explosion de désespoir.

— J'aime mon frère, monsieur le baron, et je souffre.

— Et Charles?

— Ah! celui-là, c'est un ange, une perfection à ne pas vivre! Tout est bon en lui, et la raison d'un petit homme avec cela. Il voit son père s'en aller, mon pauvre monsieur; il se ferait brûler comme un cierge pour le sauver.



VOUS QUI AIMEZ LES FÉCULENTS VIANDES, SUCRERIES, lisez ceci :



**Autant d'aliments nécessaires —
mais qui s'acidifient — Pourquoi
nous souffrons parfois d'« Acidité
d'estomac », qui se soulage main-
tenant facilement.**

D'après certaines découvertes faites dernièrement par la médecine, ce que nous appelons "indigestion", chose à laquelle nous sommes si sujets, est réellement de l'acidité d'estomac — causée par la prépondérance des aliments qui s'acidifient, aliments essentiels tels que les féculents, sucreries et viandes.

Si vous mangez ces aliments sans aucune exagération et souffrez quand même de dérangements occasionnels, gaz, etc., après vos repas, votre médecin vous indiquera un moyen tout simple de vous soulager, *souvent en quelques minutes!*

Que faire

Prenez tout simplement du Lait de Magnésie Phillips après les repas, qui tend à neutraliser presque instantanément l'acidité stomacale, cause de votre malaise.

Aussi en tablettes :

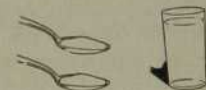
Les Tablettes de Lait de Magnésie Phillips se vendent maintenant dans toutes les pharmacies. Chaque petite tablette vaut une cuillerée à thé de véritable Lait de Magnésie Phillips.



LES SYMPTOMES D'« ACIDITE STOMACALE »

INDIGESTION	MANQUE
ACIDE	D'APPETIT
AUTO-INTOXICATION	MAUX DE TÊTE
NAUSEES	FREQUENTS
AIGREURS	FAIBLESSE
D'ESTOMAC	INSOMNIE
	ACIDITE
	BUCCALE

LE REGIME A SUIVRE



PRENDRE — 2 cuillerées à thé de Lait de Magnésie Phillips dans un verre d'eau le matin au lever. En prendre une autre cuillerée à thé trente minutes après chaque repas. Et une autre au coucher.

Lait de Magnésie PHILLIPS

Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Comté Laval), P. Q.



— Quel épouvantable malheur ! soupira Alexis. Est-ce qu'il dort ?

— Non, vous pouvez monter ; la fièvre le tient éveillé, le pauvre.

Le baron enfila en quelques enjambées l'escalier sonore.

Il entra dans la chambre sans frapper, la porte étant entr'ouverte.

Théodore haletant, les mains tremblantes et blême, écrivait.

Il avait l'air d'un spectre et les plus sinistres pensées semblaient le hanter. Un rictus macabre contractait ses lèvres décolorées.

Au moment où son ami pénétra près de lui, il fermait une lettre très longue et très soigneusement écrite.

Après l'avoir revêtues de larges cachets de cire rouge, il la déposa près de lui, avec une satisfaction visible.

— Comment vas-tu, mon vieux ? questionna affectueusement le baron.

— De plus en plus mal, répondit le malade d'une voix brisée ; je te dis la vérité, parce que tu peux l'entendre. A ma soeur, je la cache, mais je crois qu'elle y voit clair et que nous dissimulons tous deux.

Le mari de Sidonie hocha tristement la tête :

— Mon intérieur est en feu ; tout est dévoré en moi ; je puis mourir d'un instant à l'autre et j'ai de suprêmes dispositions à prendre...

Il s'arrêta épuisé et après une pause :

— Il me faut avoir une dernière entrevue avec Sidonie.

— Quelle émotion pour toi, opposa du Theil. Est-ce bien nécessaire ?

— C'est indispensable.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment, répondit avec une énergie farouche, le malade.

— Alors tu vas lui écrire ?

— Non, je n'ai pas l'intention, ni le temps, d'ailleurs, de lui écrire. A présent, je le sens, ce sont les heures qui me sont comptées.

Le moribond fit une nouvelle pause douloureuse.

Au bout de quelques minutes de repos et de méditation, il dit à voix basse, comme pour lui-même :

— C'est ça.

Puis plus haut :

— Alexis ?

— Mon ami.

— Veux-tu me rendre un dernier service ? Je ne t'importunerai plus longtemps.

— Parle, je ferai tout ce que tu voudras.

— Ecoute alors. Tu vas prendre le train de dix heures et aller me chercher Sidonie...

— Eh quoi, tu veux...

— Oui, je veux la voir encore une fois avant de mourir.

— Mon pauvre ami...

— Ne m'interromps pas, je t'en prie. Ne m'oblige pas à consacrer mes dernières forces à te convaincre. Fais ce que je te dis.

— Prends le premier train, celui de

dix heures, et amène-moi ce soir encore Sidonie.

— Mais si elle résiste, si elle se refuse à m'accompagner.

Rozet dit froidement :

— J'ai prévu cela. Pense donc ! Je ne dors plus, je ne pense qu'à ça.

Le baron était surpris et il admirait le sang-froid de cet être prêt à mourir.

Il le regardait d'un oeil avide et il s'aperçut que les cheveux de son ami avaient blanchi en quelques jours.

— Si elle se refuse à te suivre, reprit Rozet avec un regard qui eût terrifié la coupable si elle avait pu le voir, alors tu te pencheras vers elle et tu lui diras ceci :

— Votre mari a sous son oreiller une lettre cachetée qui partira de-



FEUILLE D'AUTOMNE

*Pâle, vous aviez chû, près du morne sentier
Où rageait un matin, le brutal aquillon
Aux familiers détours du bohème écolier
J'allais, l'âme légère, le coeur plein de chansons.*

*J'eus bientôt remarqué, vos nervures esthétiques
Mais je bondis de voir, votre robe à la boue.
Depuis lors vous dormez, très précieuse relique
Dans le satin rosé, d'un coffret d'acajou.*

*Souvent mélancolique, je dus vous éveiller
Aux troublantes approches, des nouvelles saisons
Sous les reflets lunaires, vous saviez tempérer
De mes vertes années, les sombres déraisons.*

*Mais les ans sont venus, en brises tyranniques
Cruelles, ont tordu, mon être comme un bambou
Glacant de leurs frissons, nos âmes symplectiques
Jusqu'alors immuables au fond du cher bijou.*

*Et chaque fois que j'entreuve, cet écrin suranné
Où flotte les parfums des jardins d'autrefois
Magique, vous évoquez la saison tant aimée
D'harmonie et de rêves qui agonise en moi.*

LOLA ROUSSEAU.

main matin, si vous n'êtes pas à son chevet ce soir... Cette lettre est adressée à M. le Procureur de la République de la Seine.

Théodore ajouta :

— Elle comprendra et elle viendra. Sans poser une question, Alexis du Theil tira sa montre et dit :

— J'ai juste le temps de changer d'habits et de courir au train. A ce soir, mon vieux.

Et il partit quatre à quatre pendant que le mourant, pour surexciter ses forces défaillantes, avalait de la caféine et pensait :

— Jusqu'alors la haine m'avait soutenu. Quel merveilleux tonique !

— Mais maintenant que je tiens ma vengeance, je suis tranquille et je puis mourir.

X

Lorsque Sidonie entra dans la chambre du mourant le jour finissait.

Elle avait traversé au bras d'Alexis tout un village en liesse. C'était la fête d'Orgemont ; des pétards partaient ; les filles parées et prêtes à la danse suivaient le ménestrier en habits de velours, ses grands cheveux épars. Les paysans qu'elle rencontrait avaient mis leurs plus beaux habits et, bras dessus bras dessous, filles et garçons s'en allaient à la fête.

Quel contraste avec le tableau qui l'attendait et qui d'avance la faisait frémir !

Tout de noir vêtue, crispée, elle était entrée dans ce moulin hostile,

prêt à porter secours à son ami, s'il ne pouvait supporter les émotions atroces de cette entrevue ou à empêcher qu'elle fût troublée par la venue de quelque importun.

La meunière, refusant de se rencontrer avec cette "assassine", comme elle disait, s'était retirée pour la soirée chez une amie, non loin de là.

Au dehors on entendait les flonflons de la fête et la fusée des rires.

Par la fenêtre légèrement ouverte, on apercevait des vaches qui paissaient dans la prairie, puis le commencement des bois sur lesquels planait le soleil à son déclin.

Un beau rayon du couchant, tout rouge, entra dans la chambre déjà assombrie par le crépuscule et frappait le front du mourant.

Le tic tac du moulin était comme la pulsation de quelque monstrueuse horloge hydraulique s'affolant à compter les dernières minutes de cette vie humaine.

Et, comme la femme pétrifiée restait immobile :

— Approche, dit la voix froide et sèche de Théodore.

Elle fit quelques pas comme en tâtonnant, les mains en avant, bien que tous les objets fussent visibles.

Elle regardait avec effarement alentour ; elle prêtait l'oreille, souhaitant quelque présence autre que cette ombre menaçante qui lui commandait de l'affronter face à face.

Tout bas ses lèvres murmurèrent des mots craintifs :

— Je viens... me voilà... Théodore.

Elle avait peur.

Du même accent métallique le moribond reprit :

— Il y a un fauteuil, là, en face de moi, prends-le ; sans cela tu tomberais... Notre conversation sera peut-être longue...

Il ricana :

— Aussi longue que la mort, déjà entrée ici, le permettra.

Sidonie sentit une sueur froide l'envahir ; ses dents claquaient ; elle regrettait d'être venue. Elle avait envie de fuir, très loin, très vite, sans retourner la tête. Elle fut sur le point de tourner les talons, de gagner la porte.

Mais une force supérieure à sa volonté la retint.

Un impérieux besoin d'obéir à Théodore l'empêcha de se sauver.

A pas ouatés, comme une automate, les yeux dilatés d'horreur, elle vint se placer là où il avait commandé.

Une pensée de repentir lui venait au coeur.

Les plus endurcis, à de certaines heures, éprouvent un sentiment de remords.

Sidonie eut envie de se mettre à genoux et de demander pardon.

Elle était momentanément vaincue et pénétrée de crainte et d'horreur.

— Je t'ai fait venir, commença Théodore, parce que je vais mourir...

Elle poussa une rauque protestation.

Mais d'un geste vif et avec un rire sec, il l'arrêta :

— Laisse-moi parler, ne m'interromps pas ; bientôt je t'interrogerai et tu me répondras. Donc je vais mourir dans quelques heures, peut-être.

Il absorba quelques gouttes de caféine.

— Avant de partir, j'ai besoin de savoir certaines choses dont je n'ai que la conviction morale... Réponds à

Epargnez aux enfants les souffrances causées par les vers par l'emploi de Miller's Worm Powders le plus efficace vermifuge qui puisse combattre ces ennemis du jeune âge sans défense. C'est un excellent destructeur de vers et quand ses qualités sont connues dans une maison, on ne se sert d'aucun autre. Le remède agit par lui-même, il ne demande aucun purgatif pour l'aider et il agit si bien qu'on ne peut désirer rien de plus.

mes questions. Et n'essaie pas de mentir, car on ne trompe pas impunément un mourant.

— Je veux que tu assistes seule à mes derniers moments.

Elle se tordit les mains, songeant : — Je n'en aurai jamais la force.

Autour d'elle le silence, l'épaisseur des murs, le bruit inlassable de la roue dans les eaux écumantes, tout lui était motif de crainte et d'effroi.

Était-ce pour se venger que son mari avait voulu lui réserver ce cauchemar ?

Après une courte pause, le moribond reprit :

— Apprête-toi donc à répondre brièvement et sans détour.

— Jean Bernard est innocent, n'est-ce pas ?

Peureusement, elle fit un signe affirmatif.

— Je le savais ; j'en étais sûr, s'écria le mourant. Pauvre homme ! Pauvre Lina ! Puisque tu sais tout, dis-moi qui avait laissé ouverte la porte du pavillon ?

Après un rapide regard d'investigation autour d'elle, Sidonie répondit :

— Elle !

— Qui, elle ?

— Lina.

La colère enflamma le visage de Théodore.

Il eut un geste furieux.

— Tu mens.

Mais d'un geste têtu, avec un regard qui convainçait :

— Non, je ne mens pas. Je te le jure, Théodore.

Une stupeur passa sur les traits du mari :

— Alors, que veux-tu dire ?

— Lina avait été l'amie de Dormeuil, elle avait un enfant de lui...

— Que prétends-tu là ? protesta-t-il.

Mais il comprit vite que sa femme disait en ce moment la vérité.

Des choses oubliées lui revinrent à la mémoire.

Il demanda :

— Cet enfant, n'est-ce pas le petit Pierre ?

— C'est lui-même.

— Et pourquoi Lina se trouvait-elle dans le bureau la nuit du crime ?

— Elle avait accepté un dernier rendez-vous.

Le mourant se frappa le front.

— Attends... Je comprends tout, il l'avait contrainte, sans doute, le misérable et elle était là, se débattant contre ce débauché, contre ce fauve... car elle le détestait, ça je le sais... et ce n'était pas de son plein gré qu'elle était venue, dans ce lieu, au milieu de la nuit... Alors, M. Verdurel est descendu par le petit escalier...

— Est-ce bien cela, Sidonie, est-ce que je ne reconstitue pas très bien la scène, moi aussi ?

Le moribond accompagnait ses paroles de gestes véhéments de ses bras décharnés, et son oeil terne semblait regarder des fantômes.

Toute tremblante, la fille de Florimonde fit encore une fois un signe affirmatif.

Epuisé, presque sans souffle, Théodore ordonna :

— Continue, achève...

Encore un regard alentour, dans l'horreur de quelque témoin caché et voilà maintenant Sidonie qui parle, qui dit tout, obéissant à ce besoin d'aveu qui est au fond de toutes les consciences opprimées : la voilà qui

parle comme une somnambule qu'une volonté occulte domine et qui douloureusement obéit...

Avec l'agonie, la nuit est entrée

Les plus forts ont de ces détentes ; les criminels les plus endurcis sentent leur cœur brûlé se rafraîchir dans la confession.

La femme coupable se confesse à celui qui out à l'heure ne sera plus.

Avec fièvre, elle dit les moindres détails et les circonstances fatales dont l'enchaînement mena Dormeuil au crime.

Elle avoue toutes ses turpitudes personnelles qu'importe qu'elle se dégonfle du lourd secret puisque l'unique témoin est ce voyageur haletant près de s'embarquer pour le voyage dont on ne revient pas. dans la chambre.

Sidonie a machinalement allumé une bougie dont la lumière agitée par le vent fait voler des ombres au mur.

De loin en loin la clarinette du ménestrier fait entendre ses sons aigus.

L'homme livide enfermé aux profondeurs du lit se tait.

A présent il sait tout.

Que va-t-il faire ?

Elle ne peut le deviner et les minutes longues comme des heures glissent lentement.

Il se tait toujours.

Il réfléchit.

Elle n'ose troubler le silence profond de cette chambre d'agonie.

Soudain une heure sonne ; huit coups sonores se font entendre à la grande horloge du Moulin.

Aussitôt, comme s'il n'attendait que ce signal un homme entre dans la chambre.

C'est le baron du Theil. Sidonie le reconnaît au premier coup d'oeil.

— Approche-toi Alexis, commande Rozet d'une voix ferme.

Le gentilhomme obéit, se penche vers le moribond, écoute les quelques mots qu'il lui dit à l'oreille.

Puis, du Theil descend, et bientôt il revient avec une lampe.

Sans dire un mot, il place la lampe sur un haut guéridon, auprès du lit.

Il aide Théodore à se soulever, à s'asseoir, le dos appuyé aux oreillers.

Quand il l'a installé, il lui donne un buvard et tout ce qu'il faut pour écrire : une plume, de l'encre, du papier.

Puis il s'en va sur la pointe des pieds.

L'amie de Maurice Dormeuil a assisté à toute cette scène sans bouger et sans comprendre.

Elle reste assise, et elle regarde le mourant.

Elle le voit prendre la plume. Il la trempe dans l'encre et sans hésitation il se met à écrire.

Elle le voit tracer lentement, péniblement des mots et encore des mots sur une large feuille de papier blanc.

Des minutes s'écoulent, il écrit toujours.

Que peut-il bien écrire ?

A qui est destinée cette lettre ?

Sidonie donnerait on ne sait quoi pour le savoir.

Elle a une envie folle de se lever sans bruit, de jeter un regard furtif sur la feuille de papier.

Car un pressentiment l'avertit que des mots que trace en ce moment Théodore dépend sa destinée.

Et cependant elle ne bouge pas.

On dirait qu'elle est clouée sur le fauteuil.

Un service de boudoir

Pyralin



Le cadeau qu'elle appréciera



Pour la mère, la soeur, la fille, l'épouse ou la fiancée, aucun cadeau ne sera plus apprécié qu'un service en Pyralin pour table de toilette. C'est un service très joli et toujours utile—rappelant toujours le bon goût du donateur et de plus, est une source d'orgueil et de satisfaction pour l'heureuse propriétaire.

Le modèle "Luana," illustré plus haut, est un modèle Colonial

modifié — perle-sur-ambre—avec décorations or et noir. Les bijoutiers, les magasins à rayons et les autres marchands de services de table de toilette peuvent vous procurer le modèle "Luana" en rose, mais et jade. Service de trois morceaux à \$6.90, 7 morceaux à \$9.70, 10 morceaux à \$13.70 et 15 morceaux à \$19.50.

Un produit de la
CANADIAN INDUSTRIES LIMITED
DIVISION DE LA PYRALIN



P2F

Le Samedi

NUMERO DE NOEL

Numéro de luxe de 68 pages

En vente le 15 décembre

Deux superbes gravures en 4 couleurs :

La Messe de Minuit et La Nativité

Un nouveau feuilleton :

La Dame en Noir

(Mystère, Intrigue, Amour)

Par EMILE RICHEBOURG

Le plus beau numéro de l'année

AU PRIX ORDINAIRE : 10 CENTS

Penuchi Parfait! Fudge Parfait!



Lait Eagle
PENUCHI MERVEILLE

2 tasses cassonade ½ tasse Lait Eagle
½ tasse eau Condensé-Sucré
½ tasse amandes hachées

Mélez la cassonade et l'eau dans une grande casserole et portez à ébullition; ajoutez le Lait Eagle Condensé-Sucré et faites mijoter sur un feu doux, jusqu'à ce que le mélange, essayé à l'eau froide, forme une boule ferme (230°F — 235°F.) Remuez constamment, pour empêcher de brûler. Retirez du feu. Ajoutez les amandes hachées. Battez le démêlé jusqu'à consistance épaisse et crémeuse. Versez dans une lèchefrite beurrée. Refroidissez et détaillez en carrés.

● Cette recette produit un penuchi crémeux et lisse à souhait. Avec le Lait Eagle, on prépare le meilleur fudge que vous ayez jamais mangé! La recette de ce fudge se trouve dans le livret GRATIS, offert ci-après.)

● Mais rappelez-vous que le Lait Evaporé ne réussit pas cette recette! Vous devez employer du Lait Condensé-Sucré. Souvenez-vous du nom: Lait Eagle.



GRATIS! Livre de Recettes Unique au Monde!

Livre illustré en rotogravures (60 photographies) décrivant de surprenants raccourcis. 130 recettes, y compris de savoureux Bonbons! Glace au chocolat en 5 minutes, toujours réussie! Pouding au Caramel qui se fait tout seul! Macarons à deux ingrédients! Mayonnaise par agitation! Crèmes glacées (au réfrigérateur ou à la sorbetière)! Gâteaux à froid! Sauces! Cossetardes! Petits Fours! Adressez à THE BORDEN CO., LIMITED, Yardley House, Toronto.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____
(Prière d'écrire nom et adresse en lettres moulées) 8-114F

Right in the Center of the TIMES SQUARE DISTRICT

Un hôtel moderne, bien situé et où tout le monde s'applique à rendre votre séjour agréable.

700 chambres à partir \$2.50 par
700 bains de 2 jour

HOTEL CHARLES L. ORNSTEIN, Manager
PARAMOUNT
46th Street, West of Broadway, NEW YORK

COUPON D'ABONNEMENT LE FILM

Poirier, Bessette Cie, limitée,
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM: \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour six mois.

Nom _____

Adresse _____

Province ou Etat _____

Maintenant Rozet a terminé. Pourquoi donc, elle, l'audacieuse qui n'a reculé devant rien, reste-t-elle là, impassible, sans rien tenter, pendant que se décide son avenir?

Pourquoi ne se jette-t-elle pas sur le moribond?

Pourquoi ne lui arrache-t-elle pas ce maudit papier!

Elle se le demande et elle ne comprend pas sa faiblesse.

Elle ne comprend qu'elle a peur de la mort empreinte sur les traits de celui qui fut son mari, et qu'elle n'oserait pas toucher ce moribond!

Il a relu la lettre; il l'a glissée dans une enveloppe.

Encore un effort, le dernier, et il cacheter l'enveloppe sur laquelle il trace quelques mots.

Puis il repousse le buvard et il laisse retomber sa tête épuisée sur l'oreiller.

Pendant quelques instants rien ne trouble plus le silence de la chambre que le bruit du moulin et l'écho de la fête lointaine.

L'horloge sonne encore une fois: il est neuf heures.

Au même moment Sidonie glacée d'épouvante entend des pas qui ébranlent l'escalier sonore.

Et elle voit deux hommes entrer. L'un est Alexis du Theil, l'autre lui est totalement inconnu.

Mais elle ne demeure pas longtemps dans l'incertitude.

Rozet s'est à demi soulevé et s'adressant à l'inconnu, il lui dit:

— Monsieur le notaire, veuillez vous approcher.

Et quand l'officier ministériel est près de lui:

— Voici deux plis: L'un contient mon testament, l'autre des instructions secrètes que je vous prie d'exécuter strictement.

— Me le promettez-vous, monsieur le notaire?

— Je vous le promets, monsieur Rozet.

— Les promesses que l'on fait aux mourants sont sacrées.

— Je ne l'oublierai pas.

— Merci. Grâce à vous je vais mourir en paix.

Le notaire s'incline. Il échange encore quelques mots de banale sympathie avec le moribond.

Puis il part, reconduit par le gentilhomme.

Il s'en va, emportant le pli mystérieux.

Quand il a disparu, Sidonie très impressionnée tombe à genoux, et levant les bras vers son mari, elle prononça d'une voix brisée, un mot, un seul:

— Pardon!

Mais Théodore a un geste farouche, inexorable.

— Non, je ne te pardonne pas. Je n'en ai pas le droit. Tout se paie en ce monde. Vos crimes seront punis...

"La lettre que je viens de remettre au notaire, c'est ma vengeance et ta punition.

Il râlait presque.

Et cependant sa voix parvenait nette et distincte aux oreilles de Sidonie et la remplissait d'épouvante.

— Ma mort va te délivrer. Tu vas pouvoir, tout à ton aise, mener la vie de honte qui te convient.

"Tremble cependant, car au moment où tu y penseras le moins, au milieu de tes joies, dans les bras de ton ami, ma vengeance éclatera com-

me la foudre sur toi, et sur lui... Vous serez unis dans le châtement, comme vous l'avez été dans le crime, et jete le jure, ce châtement sera terrible... Tu souffriras, moins que tu ne mérites, mais plus que tu ne crois.

La voix s'éteint. Le moribond se tait. Un silence lourd d'angoisse, plus effrayant encore que des paroles, règne à présent dans cette petite chambre où agonise le malheureux.

Tout à coup, comme si la vie lui revenait, le mari de Sidonie se redresse, et le bras tendu vers la femme coupable, il crie:

— Soyez maudits tous deux, pour le mal que vous avez fait! La justice de Dieu, j'en suis sûr, ratifiera un jour ma malédiction!...

Les derniers mots s'étouffent dans un hoquet et la tête du moribond retombe sur l'oreiller.

Sans oser le regarder, Sidonie, que ces menaces ont emplies d'effroi, se tord les bras de désespoir.

Elle supplie le mourant de lui pardonner.

Elle lui demande de rappeler le notaire, d'avoir pitié du petit Charles qui souffrira, lui aussi, s'il assiste un jour à la souffrance, à l'humiliation de sa mère.

Le visage inondé de larmes, elle appelle son fils leur enfant.

Elle veut qu'il se joigne à elle pour implorer son père.

Théodore, elle le sait, ne résistera pas aux prières du pauvre petit.

Elle pleure toujours. Elle verse des larmes qui seraient, certes, capables d'attendrir un cœur plus dur que celui du doux Théodore.

Pourquoi donc ne répond-il pas? Pourquoi ne fait-il même pas un geste?

D'où vient qu'un silence agrandi plane sur la tête inclinée de la pécheresse?..

C'est que celui que la coupable suppliait n'entend plus la prière!

C'est que le souffle qui râlait s'est envolé vers l'inconnu.

C'est que celui qui souffrait a cessé de souffrir!

Il n'y a plus là, devant Sidonie, qu'un cadavre dont les yeux vitreux semblent la regarder encore.

Elle relève enfin la tête, et quand elle s'aperçoit qu'il est mort, elle s'enfuit, remplissant la funèbre demeure de ses clameurs épouvantées.

(Fin de la troisième partie)

QUATRIEME PARTIE

L'AMOUR DESARME LA HAINE

I

C'était en Italie, au mois de mai. Quinze ans avaient passé sur les événements tragiques qui ont marqué le commencement de ce récit.

Le soir, un radieux soir de printemps, descendait sur la ville de Milan dans une fumée d'or.

Une auto qui stationnait depuis un Majestueusement une heure sonna à la cathédrale, toute de marbre, que les Milanais appellent la huitième merveille du monde.

(Suite à la page 27)

La Bonne Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER, directrice de la Chronique Culinaire

Dinde daubée

Enlevez les abatis d'une dinde, videz-la et faites une farce de chair à saucisses et de fonds d'artichauts cuits et écrasés en purée. Mettez sel, poivre; remplissez la dinde de cette farce, recousez le jabot, ficelez la volaille que vous posez dans une daubière sur des bardes de lard. Ajoutez pied de veau, thym, laurier, oignon piqué de girofles, carotte et navet coupés en filets; liez le tout en bouquet; mouillez à mi-hauteur de vin blanc et de bouillon. Faites mijoter sur le feu pendant trois ou quatre heures. Laissez refroidir, dressez la dinde dans un plat en l'entourant de la gelée formée par le jus de cuisson.

Oie en gelée

Après avoir vidé et flambé une oie, enlevez les abatis, ficelez-la et mettez-la dans une casserole sur une couche de bardes de lard; ajoutez deux pieds de veau, carottes, oignons, aulx, thym, laurier, persil, pimprenelle, basilic et gros poivre; mouillez de bouillon et de vin blanc de façon que l'oie en soit couverte. Laissez mijoter sur le feu trois ou quatre heures, retirez. L'oie presque refroidie, coupez-la en quatre, désossez le plus possible et mettez la dans une terrine allongée en remplissant les vides avec les pieds de veau désossés. Dégraissez le jus de cuisson et faites-le chauffer en

Tapioca aux pommes

1 pinte d'eau; 1 pincée de sel; zeste d'orange ou de citron; 4 pommes; 1 tasse de tapioca; 1½ tasse de cassonade; muscade; 1 tasse de crème (à volonté). — Laver le tapioca, le laisser tremper dans un peu d'eau froide durant une heure, le faire cuire dans de l'eau en ébullition; brasser souvent pendant la première partie de la cuisson; ajouter la cassonade, le zeste d'orange, la muscade et le sel. Après 20 minutes de cuisson, ajouter les pommes coupées en dés; laisser cuire de nouveau jusqu'à ce que les pommes soient bien tendres; avant de servir, ajouter la crème.

Croquettes de pommes de terre

8 à 10 pommes de terre; 2 cuillerées à table de crème; sel, poivre, sel de céleri; 1 cuillerée à table de beurre; 2 oeufs, panure, jus d'oignon; friture. — Faire cuire les pommes de terre, les mettre en purée, ajouter l'assaisonnement, les jaunes d'oeufs battus. Laisser refroidir la préparation, la façonner en cônes ou en buchettes sur une planche farinée; les enduire ensuite avec les blancs d'oeufs battus avec un peu d'eau froide. Les saupoudrer de panure. Faire cuire en pleine friture.

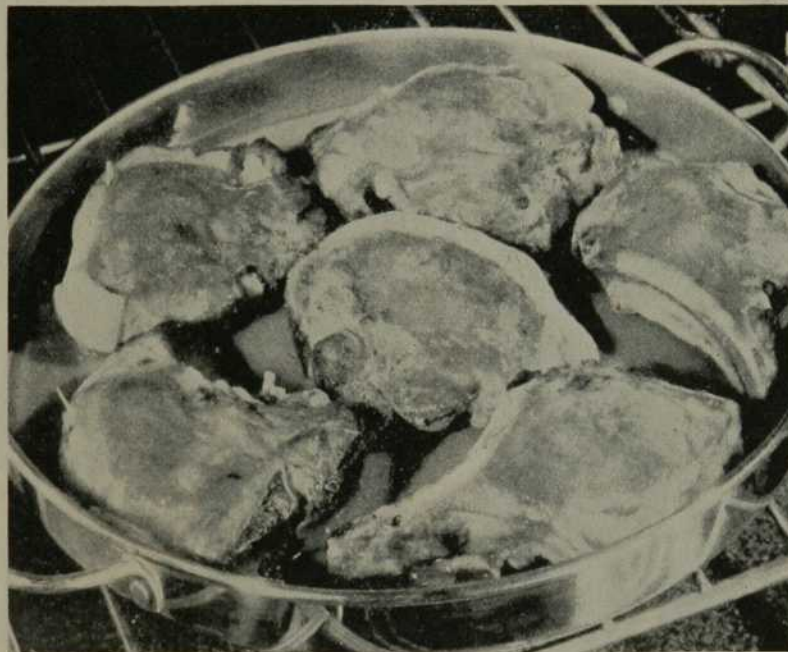
Chou-fleur au gratin

1 chou-fleur; 1 chopine de lait; 4 c. à table de farine; assaisonnement; 1 pot d'eau bouillante; 4 c. à table beurre ou graisse; jus d'oignon; chapelure. — Faire tremper le chou-fleur dans l'eau froide salée pendant 1 heure; le mettre cuire dans une eau bouillante salée, ajouter 1 pincée de bicarbonate de soude (soda à pâte); égouter le chou-fleur lorsqu'il est bien tendre; le placer sur un plat et le couvrir d'une sauce béchamelle préparée avec les ingrédients mentionnés ci-dessus. Quand le chou-fleur est masqué, saupoudrer le dessus de chapelure; faire gratiner au four 10 minutes.

Riz crevé aux raisins

1 tasse de riz; ½ cuillerée à thé de sel; 1 pinte d'eau bouillante; ¾ tasse de raisins épépinés. — Laver le riz dans plusieurs eaux, l'égoutter, le verser dans l'eau bouillante salée. Laisser cuire de 25 à 30 minutes. Vers la mi-cuisson, ajouter le raisin.

COTELETTES DE PORC FARCIES ET CUITES AU FOUR



6 côtelettes de porc doubles
2 tasses de chapelure
4 cuillerées à soupe de beurre
1 petit oignon, émincé
½ c. à thé de Sauce Worcestershire Heinz

¼ cuillerée à thé de sel
Pincée de poivre
½ tasse d'eau
3 c. à soupe de Ketchup aux tomates Heinz

Entaillez chaque côtelette et insérez-y la chapelure et les assaisonnements. Faites brunir, mettez dans une rôtissoire et recouvrez d'une sauce faite d'eau et de ketchup. Faites cuire à four chaud — 400 degrés Fah. — environ 45 minutes, en arrosant fréquemment.

ajoutant le suc de deux citrons; deux blancs en neige, tournez jusqu'à ce qu'ils soient cuits, passez au travers d'un linge, versez dans la terrine et laissez refroidir jusqu'au lendemain.

Tomates à la mayonnaise

8 à 10 tomates; sel; mayonnaise; eau bouillante; laitue. — Ouvrir les tomates en quartiers sans les séparer complètement, enlever les graines; les disposer avec goût sur un plat ou un saladier, saler. Verser au milieu un peu de mayonnaise. Décorer avec coeur ou feuilles de laitue.

Soufflé au fromage

1 tasse de mie de pain; 1 tasse de fromage râpé; ½ chopine de lait bouillant; beurre, à peu près gros comme un oeuf; 2 oeufs; assaisonnement. — Bien mêler le pain et le fromage, ajouter le lait bouillant dans lequel on a fait fondre le beurre. Battre les jaunes des deux oeufs et les ajouter à la première préparation; assaisonner ensuite de sel et de poivre au goût. Fouetter les blancs d'oeufs en neige, les faire entrer légèrement; verser dans un moule beurré. Faire cuire dans un four chaud pendant dix minutes. Servir immédiatement.



Jean est Fier des Talents de sa Femme!

Jean: Cette tarte est tout simplement délicieuse, Marie. Tu fais maintenant tes pâtes à la perfection.

Marie: Ça me fait plaisir de te l'entendre dire. Et quand je pense que, tout dernièrement encore, je ratais toutes mes cuissons. Si madame Dagenais...

Jean: Je me doutais bien que tu avais suivi des leçons!

Marie: Je n'ai pas suivi de leçons. Cette amie m'a simplement recommandé d'employer la Farine Préparée Brodie. Tout est là. Je suis maintenant sûre de réussir toutes mes pâtes.

Vous n'avez plus à vous inquiéter de la poudre à pâte, de la soude et du sel quand vous employez la Farine Préparée XXX Brodie. Ces importants ingrédients sont déjà incorporés à la farine dans les proportions voulues pour assurer une parfaite cuisson. Essayez la Brodie XXX à la prochaine occasion.

FARINE PRÉPARÉE XXX BRODIE

Bas de sole gratuits

Vous pouvez échanger contre de beaux bas de sole façonnés et autres primes attrayantes les coupons des paquets de Farine Préparée Brodie XXX et autres produits de qualité Brodie & Harvie. Collectionnez les coupons et faites venir notre liste de primes.

BRODIE & HARVIE LIMITED
914, rue Bleury, Montréal



8127 — Pour jeune fille, une robe délicieuse. Gr. 12 à 20. Pour un 16: $2\frac{3}{4}$ verges de 39, $2\frac{1}{8}$ verges de 54, $2\frac{3}{4}$ verges de velours de 39; $\frac{3}{8}$ verge de ruban de 7 pouces pour la ceinture. — 25 cents.

1607 — Robe-tunique dans les grandeurs 32 à 44. Un 40 demande $3\frac{3}{4}$ verges de 36, $3\frac{3}{8}$ verges de 39 ou $2\frac{3}{8}$ verges de 54. — 15 cts.

1502 — Manteau élégant dans les grandeurs 36 à 52. Pour un 40, il faut 4 verges de 54; $\frac{1}{2}$ verge de fourrure; $3\frac{3}{8}$ verges de 39 pour la doublure; $\frac{1}{2}$ verge de flanelle. — 15 cents.

1595 — Pour dame, une robe charmante. Grandeurs: 36 à 46. Pour un 38: $4\frac{1}{8}$ verges de 36; $3\frac{3}{8}$ verges de 39; $2\frac{3}{8}$ verges de 54. Collet: $1\frac{1}{4}$ verge de 36 ou 38 — 15 cents.

1584 — Une toilette originale pour dame ou jeune fille. Grandeurs: 14 à 18 et 36 à 40. Un 36 demande: $3\frac{3}{8}$ verges de 36; $2\frac{3}{8}$ verges de 54. $\frac{3}{8}$ verge de contrastant de 36 ou 39. — 15 cents.

DU NOUVEAU



De même que le poêle de cuisine, la chaufferette à l'huile a été embellie. On peut maintenant en placer une dans n'importe quelle pièce de la maison.

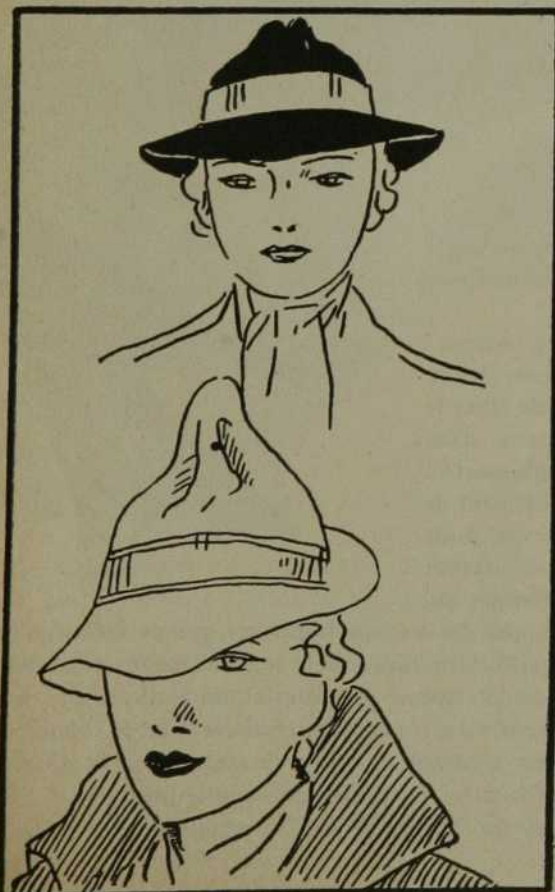
LES DERNIERES NOUVEAUTES
Service hebdomadaire exclusif au "Samedi"



Les chapeaux du soir sont de plus en plus fantaisistes. Celui-ci est de velours orné d'une riche bande de pierres du Rhin, soulignée d'un voile.



Vous trouverez chez les bons menuisiers cette table-protée. Elle s'incline à volonté selon que vous voulez dessiner, écrire, lire ou jouer aux cartes.



Les chapeaux de sport ne varient pas beaucoup. Cependant chaque saison apporte des tendances nouvelles. Ceux-ci sont de feutres et bien masculins d'allure.



Pour affiner l'extrémité des doigts, il n'y a rien comme ces appareils que vous porterez quelques heures par jour. Une huile spéciale aidera la transformation.



Croyez-le ou non, voici deux blouses dans une. Elle est taillée de telle sorte que vous pouvez la porter indifféremment des deux côtés.

QUAND je l'ai connue, rieuse et coquette, elle avait à peine seize ans... Lointain souvenir que cette rencontre où, par une belle après-midi, j'ai pu saluer, pour la première fois, cette jolie brunette qu'était Lucille. C'est par une romance dédiée à son nom que j'ai le bonheur aujourd'hui de pouvoir retracer dans quelques pages émues le songe évanoui de mon passé.

Je me rappelle encore qu'il y a quelques années, dans un immeuble de la rue Saint-Jacques, en ce quartier d'affaires où tant de vies humaines sont le jouet de la fortune et du malheur, il me souvient, dis-je, que près de moi elle était assise. Son regard limpide, ensoleillé, avait l'éclat d'un ciel qui s'illumine après un orage. On eût dit que derrière sa prunelle mystérieuse il y avait tout un reflet d'aurore, une de ces clartés qui ravissent l'âme d'une beauté sereine.

J'épiais le sourire de sa bouche, le geste indiscret de sa main, l'attitude de ses formes qui, aux plis ondulés de sa robe légère, trahissait par un je ne sais quoi d'expressif tout le fond de son âme secouée par le trouble. Dans cette créature éclos à la vie printannière des ans, n'était-ce pas un commencement d'idylle proposé à mes goûts d'artiste, un désir de conquête inspiré à mes aspirations de jeune homme?

Pourtant dans sa figure où la surprise se mêlait à un transport de joie, il y avait un charme aussi prenant qu'un baiser de femme, un enchantement aussi divin qu'une caresse d'amoureuse. Pris d'un fol émoi, ce fut un orgueil, ma faiblesse, que de vouer à cette inconnue l'adoration de mes rêves.

Après l'échange de propos flatteurs, dans un moment de hardiesse subite, elle m'interrogea, d'un air craintif:

— Monsieur est toujours poète?

— Et pourquoi renierais-je mon art, lui répondis-je avec un petit frémissement dans la voix? Mes œuvres ont-elles le don de vous plaire?

Pressée d'un tel questionnaire, sous l'effet d'une gêne qui lui faisait monter la rougeur au front, elle s'était tue. Devant le désarroi que lui causait sa nature timide, elle essayait de reprendre haleine. Tantôt ses doigts fragiles effleuraient un papier délicat, tantôt son esprit vagabondait à travers un flot de pensées obscures.

Je vous le demande, ô jeunes filles! Vous qui, à l'âge des illusions, rêvez d'un superbe avenir, laquelle d'entre vous, dans un moment de passion inavouable, n'a pas eu ce recul devant la chimère à poursuivre?

On sent qu'on voudrait se donner, le cœur hésite; son idéal est trop grand pour qu'il puisse l'étreindre un jour. Et voilà qu'on se tourmente, qu'on sanglote éperdument. Au profond de l'être qui remue sa peine avec des frissons voluptueux s'agit le drame de la douleur. Cruelle étreinte qui parfois, d'un mal incurable, prédispose aux aveux de tendresse, aux épanchements d'une flamme qui se consume dans l'attente ou le regret!

Lucille, sous ta chair palpitante à mon langage, n'était-ce pas l'inconscience d'une force aveugle, d'une puissance souveraine qui te soulevait vers un monde disproportionné à tes ambitions, vers ce besoin d'amour que tu éprouvais si fort en tes élans de ferveur sacrée? Oui, n'était-ce pas à cause de cette secousse intérieure qui te rendit fiévreuse, languissante, que tu restais muette devant moi-même interdit?

Peu de temps après ce silence de paroles, comme si le calme était revenu dans sa personne, elle ajouta:

— Ai-je le droit de vous cacher, tout l'intérêt que je porte à vos écrits? Puis-je solliciter en retour un peu d'égards, un peu d'estime?

Je la fixai d'un oeil attendri. Dans ses traits où la vision du bonheur apparaissait radieuse, passa comme un éblouissement de rayons. Ce fut une source jaillissante de lumière, un feu d'intelligence qui se communiquait de l'un à l'autre dans une appréhension de fraternité commune.

Et les mots se pressaient à nos lèvres, abîmés dans une extase qui les rendaient sublimes... Ainsi, dans un au revoir à cette déesse, se termina ma première entrevue avec celle qui allait bientôt devenir le grand amour de ma vie.

Dans la nature en fête c'était le retour d'Avril. Mois des bourgeons qui éclatent sous la sève des arbres, mois des fleurs qui s'épanouissent dans les clairières et les bois, mois du soleil, de la gaieté, du renouveau. Près des routes lumineuses, dans les forêts où les soupirs du vent murmurent comme une voix d'adieu, dans les chemins où la neige achevait de mourir, j'écoutais le chant des oiseaux, les bruit des ondes, la plainte attristée de

Un Soir d'



la ville d'où s'exhalait dans un amas confus de sanglots le cri des malheureux.

Dans ce décor étrange de résurrection, je me répétais des choses vécues. N'étais-je pas un atome perdu dans le monde créé du néant qui passe, dans ce tourbillon des êtres qui subissent la fatalité du destin? Ce tressaillement de l'âme à la vue d'une beauté qui nous enchaîne, nous captive, cette agitation fébrile au souvenir d'une femme qui nous grisa de passage; ce rappel des anciens bonheurs qui ne savent plus charmer parce qu'ils ont vieilli dans notre mémoire oublieuse: tout cela, par la mélancolie des soirs où la tristesse pèse comme un fardeau, me rendait songeur. Inconsciemment, dans ma tête chavirée par le doute et l'angoisse, j'évoquais Lucille, je soupirais vers elle absente; je la désirais comme à vingt ans l'on souhaite la réalisation du vœu le plus cher...

Un jour, sur l'invitation qu'elle me fit de lui rendre visite, j'eus le bonheur de la voir au foyer.

Ville Saint-Laurent m'accueillit dans un calme propice à mes joies de solitude. L'air était pur, chargé de parfums, attiédi par une fraîcheur de brise qui m'enveloppait d'une douce haleine. En ce réveil de la nature printanière, dans l'éclatante beauté du jour, enivré de chansons, ébloui

Automne...

Nouvelle canadienne

Par GABRIEL OUMET

Illustration de
F.-L. NICOLET

"Et pourquoi renierais-je mon art,
lui répondis-je avec un petit frémis-
sement dans la voix? Mes oeuvres
ont-elles le don de vous plaire?..."



de soleil, je me sentais renaître... Un frémissement d'aise alanguissait mes voluptés d'ardeur, mes sursauts d'émoi passionné. A quelques pas, j'allais découvrir, perdue dans le feuillage, la riante maisonnette de mon isolée, de celle pour qui l'impression trop brève du bonheur n'avait été qu'un songe éphémère.

Je n'oublierai jamais ce premier tête-à-tête où Lucille me révéla quelque chose de sa triste existence. J'étais près d'elle, dans un coin du salon qui a témoigné de nos paroles secrètes. A mesure que la frayeur de ses sentiments paraissait moins cachée, plus subite, l'expression de son visage était douce, exquise. Sa paupière demi-close, innocente, risquait une pudeur de jeune fille. Sans même appréhender le pourquoi de ses craintes, de ses doutes, j'essayais de deviner en cette physionomie étrange un besoin d'épanchement, un cachet de joie intime...

Quelques instants retinrent notre bouche muette. Puis dans un abandon où la confiance m'était acquise, elle murmura:

— Gabriel, vous qui savez tant de choses, essayez de comprendre un peu l'état de ma situation. Depuis ma sortie de couvent, quatre murs sombres

encerclent ma vie de recluse. Moi qui semblable à l'oiseau qui, dans sa course folle, dévore l'immensité, je n'ai pas le droit, le caprice de prendre mon essor vers la conquête d'un idéal. Voyez ce teint jauni par la privation d'air, ce front blême et soucieux, ces regards inquiets dont vous percevez le mystère avec un orgueil de pitié! Ils ont la teinte de mes jours ennuyeux, la lourdeur de mes pensées noires.

Je l'écoutais avec autant d'admiration que d'étonnement. Son langage était si plaintif, si touchant que je n'avais plus la force de rester insensible à de tels aveux. N'attendait-elle pas le mot qui console, l'encouragement qui fortifie? Dans mon indécision de volonté, je me reprochais alors ma lâcheté coupable, mon égoïsme insensé. Toutefois l'appréhension du re-

mords me fit partager sa détresse avec le pressentiment du devoir accompli.

— Vous me paraissez bien morose, fis-je en soulignant du geste l'exactitude de mon observation. Certes, la vie a de lourdes épreuves, j'en prévois de cruelles pour vous-même qui en êtes déjà atteinte. Si je pouvais savoir davantage, connaître, pénétrer l'étendue de votre misère, quel ne serait pas ensuite le résultat de ma directive?

A cette demande, elle eut un sourire d'acquiescement. Pour ne pas échapper un mot de confiance, je m'approchai d'elle, expansive:

— Il y a longtemps, répéta-t-elle avec ferveur, que je refoule en ma chair des émotions légitimes. L'aspect de votre corps robuste, sain, la grâce de vos traits, l'épanouissement de vos joues au sang vermeil, l'évocation de vos entretiens qui font trêve à ma solitude déprimante: tout cela m'attache à vous par des liens puissants, invisibles. Je voudrais tant vous dire, tant vous faire comprendre, mais les mots ne parlent pas assez; je dois me taire, vous oublier, du moins pour l'heure... Partez, oh! partez, bientôt, si le destin me favorise, je briserai le silence qui m'accable.

Les jours s'écoulèrent rapides, hantés par la vision de mes cauchemars nocturnes. Sans cesse une ombre de femme planait sur ma vie. Je m'y arrêtais dans le contentement du délire.

(Suite à la page 26)

L'HABILE VOLEUR

Un Juif russe, récemment converti, va à confesse chez le curé et, tout en lui énumérant ses péchés, vole habilement la montre de son confesseur. Ensuite, il continue ses aveux :

— Mon père, dit-il, j'ai, en outre, volé la montre de quelqu'un, ce qui pèse beaucoup sur ma conscience. Je ne veux pas conserver cette montre plus longtemps sur moi. Je vous en prie, prenez-la tout de suite pour mettre fin à mes remords.

— Y pensez-vous, réplique le brave curé, je n'accepte pas d'objet volé ; vous n'avez qu'à le restituer à son propriétaire légitime.

— J'ai déjà essayé, mon père, dit le Juif, mais il n'en veut point.

— Est-ce que vous le lui avez déjà demandé ?

— Oui, mon père.

— Alors, dit le curé, si vraiment il ne veut pas reprendre sa montre, vous pouvez la conserver tranquillement sans aucun remords.

PAS HABITUE

Soupçonné d'espionnage un Juif polonais est condamné à mort. Le bourreau récemment promu à cette fonction, monte au gibet, et, encerclant la corde autour du cou du Juif, lui dit d'un ton indécis :

— Vous m'excuserez de ne pas avoir encore beaucoup l'habitude, mais c'est ma première exécution.

Là-dessus, le Juif, qui avait déjà pris son parti de la peine qu'il allait subir, de répliquer :

— C'est vrai ? C'est pour cela que je suis, moi aussi, un peu embarrassé, car c'est la première fois de ma vie qu'on me pend !

L'EXPLICATION

Le petit Isidore, 6 ans, demande à son père :

— Dis, papa, qu'est-ce que c'est qu'une fable de La Fontaine ?

Le père réfléchit un instant, puis dit :

— C'est très simple : Le boeuf et l'âne parlent comme toi et moi, par exemple.

SUCRE ET FIEL

La dame. — Ainsi vous désirez devenir mon gendre ?

Le prétendant. — Bien, je ne peux pas dire cela ! mais je désire épouser votre fille et je ne puis pas éviter le reste.



— Quand on s'aime, chéri, il faut se faire des concessions...

— Parfait !... A partir de demain, ma jolie, tu m'apporteras mon café au lit...

HUMBLE

Lui. — Je n'aime que ce qu'il y a de mieux.

Elle. — Je m'en doutais en vous voyant si souvent près de moi.

CE QUI MANQUAIT

— Est-ce que cela a été un cas d'amour à première vue ?

— Ça aurait pu être cela s'il avait su dans le temps qu'elle était riche.

AU SALON

— Ernest, je joue pas avec le chapeau de monsieur.

— Pourquoi, Yvonne ?

— Parce que monsieur va en avoir de besoin pour s'en aller... bientôt.

ROUERIE FEMININE

Clara. — Je me demande pourquoi tu t'es décidée d'épouser Paul. Tu n'es pourtant pas amoureuse de lui.

Louise. — Non ! Mais il y a une jeune fille qui l'aime.

EXCELLENTE SPECULATION

— Les leçons de chant que prend votre fille, valent-elles le prix que vous payez ?

— Pour le sûr ! Je viens justement d'acheter la maison voisine pour \$4,000 ; il y a six mois, on en demandait \$7,000.



La veuve. — Oui, ma chère... La seule consolation que j'ai dans ma profonde douleur, c'est de penser que cela pourra me faire maigrir...

LOGIQUE ENFANTINE

— Pourquoi te grattes-tu, petit ?

— Parce qu'il n'y a que moi qui sait que ça me démange.

DE VRAIES VACANCES

— Cet hiver, aux fêtes, je prends des vacances.

— N'en prenez-vous pas chaque année ?

PEUT-ON SE TROMPER COMME ÇA !

— Garçon, je viens de trouver un cordon dans ma soupe.

— Vous vous trompez, monsieur, c'est un bout de macaroni.

COURTE HISTOIRE

— Que faites-vous pour vivre ?

— Je fais le géant dans un cirque.

— Mais vous ne mesurez que 4 pieds !

— Oui, mais c'est moi qui suis le plus petit géant au monde.

CHEZ LE MEDECIN

— Le matin, j'ai des maux de tête. Je crois que c'est causé par ma vue. Il me faudrait peut-être des verres plus forts ?

— Je vous conseille plutôt des verres très faibles. A peine une lueur de whisky et beaucoup d'eau.

Nos Pages



La voix de l'annonceur. — Et maintenant, cher auditeurs, le professeur Frigide vous dira comment prévenir un rhume.

SCENE DE MENAGE

Elle. — Rien de nouveau en ville ?

Lui. — Rien.

Elle. — C'est donc assommant un mari comme ça ! Jamais une nouvelle. Membre inutile, va !

LA DIFFERENCE

La plus grande différence entre un pauvre et un riche, c'est souvent que celui-ci a plus de dollars et l'autre plus d'enfants.

PAPOTAGES

— Quelle félicité, si tous les hommes étaient des anges ! disait un jour une jeune fille à l'une de ses amies...

— Eh bien ! ma chère, tous ceux qui m'ont aimée étaient des anges.

— Ah, vraiment !

— Oui, car ils se sont envolés.

LE MARCHAND PATIENT

Un peintre reçoit la visite d'un marchand de tableaux :

— Que me donnez-vous de cette toile ?

— Cinq dollars.

— Vous plaisantez ! Je ne meurs pas de faim.

— C'est bien ! J'attendrai !

LA VRAIE RAISON

— Dis donc, Israël, est-ce vrai que tu n'as épousé ta femme que parce qu'elle avait beaucoup d'argent ?

— Infâme calomnie ! Je l'ai épousée uniquement parce que c'était moi qui n'en avais pas !

JOURNALISME

La sollicituse. — M. le directeur, je fais une tournée en faveur du nouvel hôpital des poètes.

Le directeur. — Envoyez votre voiture et je vous fournirai une douzaine de rimeurs.

HISTOIRE JUIVE

Bromberg et Lévy se promènent dans la rue. Tout à coup, un gamin leur crie :

— Sales Juifs !

Là-dessus, Lévy prend son portefeuille, en sort un billet d'un dollar qu'il remet au petit voyou et continue son chemin.

— Tu es toqué, mon ami ! dit Bromberg. Pourquoi lui as-tu donné un dollar !

— C'est très logique, répond Lévy. Maintenant, il croit que toutes les personnes qu'il injuriera comme cela lui donneront un dollar, et il finira bien par rencontrer quelqu'un qui lui enverra deux soufflets.

Amusantes



— Elle chante, joue le violon, nage à la perfection, est championne de tennis.
— Alors, si Georges connaît l'art culinaire, ce sera un ménage heureux !

NOTES POUR UN ROMAN

C'était un grand monarque assis de bonne heure sur un trône très lourd à porter.

— o —

Son jour de réception était le soir.

— o —

Il était tellement avare qu'à son lit de mort, malgré les supplications de ses amis, il refusait de rendre le dernier soupir.

— o —

Il rentrait très ému :

— J'ai été tout près de la mort.

En effet il revenait d'un enterrement.

— o —

La baronne sauta sur l'occasion qui lui était offerte avec tant de vivacité qu'elle se foula un pied.

— o —

En se trouvant face à face avec sa victime le misérable laissa immédiatement pousser sa barbe pour ne pas être reconnu.

— o —

L'homme n'avait aucun vêtement. Il avait la peau d'un noir d'ébène, les cheveux crépus, le nez écrasé, les lèvres épaisses. C'était un nègre.

— o —

— Je ne serais qu'un fils marâtre si je trahissais le drapeau qui me nourrit de son ombre.

UN BON TOUR

— J'ai joué un bon tour à mon boss.
— Conte-moi ça.

— Ayant appris qu'il devait me renvoyer samedi, j'ai résigné ma position la veille.

SOUVENIRS

Elle. — Je me rappelle encore les premiers gâteaux que j'ai faits le lendemain de mon mariage.

Lui. — Tu ne me dis pas que tu les as encore sur l'estomac ? Moi, trois jours après, j'étais redevenu bien.

SON ORTHOGRAPHE

Oncle Bidou. — Comment épelles-tu éléphant, Alphonse ?

Le petit Alphonse. — E-l-é-f-a-n.

L'oncle. — Ce n'est pas comme cela que le dictionnaire l'épelle.

Le petit Alphonse. — Je ne dis pas le contraire, mais vous m'avez demandé comme je l'épellais, moi !

EXCELLENTE RAISON

— Oui, c'était un ange.
— Pourquoi ne l'as-tu pas épousée ?
— Justement parce que c'était un ange.



DEVINETTE. — Vous n'auriez pas rencontré mon vendeur ?

BONNE AME

Un bohème descendu dans un hôtel, a déjeuné, diné, couché ; il informe la patronne qu'il n'a pas d'argent.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas dit, hier ?

— C'est que, voyez-vous, j'ai pensé que vous seriez contrariée de l'apprendre ce matin...

CONFIDENCE DE DEUX MENDIANTS

— C'est bien embêtant, allez, le métier de sourd-muet, il faut tout entendre et ne rien dire.

— Eh bien !... croyez-vous qu'un aveugle n'est pas obligé de fermer les yeux sur bien des choses ?

TROP TARD

Le domestique. — Elle n'y est pas, monsieur.

Le visiteur. — Voyons, dis-moi la vérité et je te donnerai un dollar. Y est-elle ?

Le domestique. — Vous auriez dû me dire cela avant, monsieur, car elle m'a donné 50 cents pour vous dire qu'elle n'y était pas. Je ne puis pas la tromper.

LA RAISON

— Pourquoi avez-vous changé d'opinion ? Vous pensiez comme moi l'autre jour...

— Oui, et c'est la raison.

ACHAT DE PARAPLUIE

— Vous me garantissez qu'il est tout en soie ?

— Madame, je ne voudrais pas vous tromper : le manche est en bois.

CAUSES SERIEUSES

— Pourquoi se sont-ils séparés ?
— Il s'estimait autant qu'elle s'estimait elle-même et il faisait d'elle le même cas qu'elle faisait de lui.

IL VOULAIT ETRE SUR

— Mon chèque est-il bon pour \$200 ?
— Non, monsieur, votre dépôt est épuisé.

— Bon, bon... C'est parce que j'ai donné à Isaac un chèque pour ce montant-là. Maintenant, je suis tranquille.

TOUTE LA DOT

— Oui, mon vieux, je viens de mettre mon gendre à la porte. Imagine-toi qu'il vient de manger en deux jours toute la dot de ma fille.

— Qu'est-ce que c'était la dot ?

— Une poule et deux gros lapins !

AU BAL

— Elle a la taille mince.
— Trop, trop... Le plaisir d'en faire le tour est si vite terminé.

L'ESPRIT IRLANDAIS

— Vous savez qu'en Irlande on ne pend pas un homme avec une jambe de bois ?

— Parce qu'on le pend avec une corde.

CETTE VIEILLE GALANTERIE

— Je refuse de battre les cartes, je ne suis pas un lâche, moi !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a des dames dans le jeu.

AFFAIRE ET PLAISIR

Elle. — Vous n'aviez pas d'affaire à m'embrasser, hier soir.

Lui. — Ce n'était pas par affaire, c'était par plaisir.

NOTES POUR UN ROMAN

Quand il sut que, pour obtenir la faveur qu'il sollicitait, il lui fallait montrer patte blanche, le nègre fut pris d'un noir découragement.

— o —

La comtesse se mordit les lèvres avec tant de force qu'elle se cassa une dent.

— o —

Il refusait de manger en hiver, disant qu'il n'avait pas assez de sueur au front pour gagner son pain.

A L'HOPITAL

Un blessé à l'autre :

— Il pleuvait... j'ai voulu faire l'économie d'un taxi et... ça m'a conduit ici... Et vous ?

— Moi... j'ai pris un taxi !

EN CLASSE

— Quel est notre devoir vis-à-vis des voisins ?

— D'avoir constamment l'oeil dessus.

EN CAUSANT

— Pourquoi ne l'entend-on jamais parler des autres ?

— Quand elle a fini de parler d'elle-même, elle est épuisée.

EH BEN !

— Garçon !

— Monsieur ?

— Eh bien ! Et mon fromage ?

— Il marche, Monsieur !



— Vous savez, je suis le premier à rire de mes gaffes...

— Le premier... et sans doute le seul !...



L'art de tirer les cartes

Par J. MERY

No 12* (suite)

RENCONTRES DES CARTES DE MEME VALEUR

RENCONTRES PAR QUATRE

Cartes debout *Cartes renversées*

Gloire, honneurs.	Quatre rois:	Colère, vivacité.
Pourparlers.	Quatre dames:	Relations dangereuses.
Maladie grave.	Quatre valets:	Liaison.
Prison.	Quatre dix:	Embarras.
Sympathie.	Quatre neuf:	Evénement inattendu.
Catastrophe.	Quatre huit:	Egoïsme, avarice.
Mauvais propos.	Quatre sept:	Amis dangereux.
Bien-être.	Quatre six:	Prosperité.
Examen, réflexion.	Quatre cinq:	Esprit minutieux.
Déplacement.	Quatre quatre:	Promenade.
Progrès.	Quatre trois:	Plein succès.
Mauvaise entente.	Quatre deux:	Réconciliation.
Hasard heureux.	Quatre as:	Déshonneur.

RENCONTRES PAR TROIS

Cartes debout *Cartes renversées*

Sages avis.	Trois rois:	Affaires commerciales.
Trahison de femme.	Trois dames:	Gourmandise.
Dispute.	Trois valets:	Bataille.
Changement.	Trois dix:	Inertie, phlegme.
Succès.	Trois neuf:	Déception par imprudence.
Mariage.	Trois huit:	Hardiesse.
Santé éprouvée.	Trois sept:	Satisfaction.
Bénéfices.	Trois six:	Joie.
Entêtement.	Trois cinq:	Indécision.
Réflexion.	Trois quatre:	Inquiétude.
Harmonie.	Trois trois:	Calme, repos.
Tranquillité.	Trois deux:	Soupçon.
Demi-succès.	Trois as:	Conduite légère.

RENCONTRES PAR DEUX

Cartes debout *Cartes renversées*

Conseils sans importance.	Deux rois:	Projets.
Amie dévouée.	Deux dames:	Société.
Soucis.	Deux valets:	Emportement.
Petit voyage.	Deux dix:	Union, association.
Petite somme d'argent.	Deux neuf:	Projet réalisé.
Relation nouvelle.	Deux huit:	Moment difficile.
Nouvelles peu importantes.	Deux sept:	Femme légère.
Aigreurs, ressentiments.	Deux six:	Blessure, chute.
Force, courage.	Deux cinq:	Perte.
Insomnie, nervosité.	Deux quatre:	Dispute.
Calme.	Deux trois:	Dispute.
Alliance, harmonie.	Deux deux:	Méfiance.
Déceptions.	Deux as:	Hostilité.

(A suivre dans le prochain numéro)

(*Commencé dans le No du 22 sept.)

UN SOIR D'AUTOMNE...

(Suite de la page 23)

Ainsi qu'on aime à contempler dans les splendeurs du couchant les feux de l'astre qui s'éteint, de même je me plaisais à raviver sous la cendre d'un vestige la flamme de mes joies brisées. Une espèce d'hallucination faussait à mes yeux l'apparence du décor entrevu. Je la revoyais partout, dictant à mes actes un reproche de sa candeur naïve. Que de fois appuyé sur ma tâche austère, j'ai vainement cherché la poésie d'un vers! Mon cerveau rebelle aux souffles de la Muse, semblait inactif, infécond. C'est que derrière l'ébauche de ma plume il y avait l'image d'une déité qui n'était pas étrangère à mes soucis, à mes labeurs. C'était elle, Lucille, qui prenait ma pensée toute entière et l'absorbait dans une conception unique!

Rien de plus singulier que cette emprise du cœur sur l'esprit qui en est victime. A l'exemple de ces fakirs qui s'adonnent aux créations d'un monde fantastique, celui qui en est l'objet d'esclavage voue ses heures à la méditation d'un songe qu'il espère réaliser dans toute sa plénitude; il livre sa vie à la poursuite de cet Irréel qui le réclame au sein de l'infini grandiose. Je ne fus pas exempt de cette lutte intérieure que provoquent en nous l'amour et le devoir. D'une part, c'était l'illusion, le mirage: illusion des promesses, des serments, des baisers, mirage de l'avenir qui nous trompe et séduit; de l'autre, la réalité des choses qui nous brutalisent avec un désenchantement précoce. Devant une alternative à prendre, en face d'une décision à émettre, j'avais la tête bouleversée. Une impression vague me rendait perplexe. N'était-ce pas le pressentiment d'une félicité ingrate qui me torturerait au point de me faire crédule, méchant?

Un soir d'automne, alors que je partageais la mélancolie de la terre souffrante, j'obtins une promenade avec Lucille joyeuse. Malgré que la prévision d'un désappointement aurait pu être juste, possible, — son père était si rigoureux en matière de sortie, — je la trouvai fidèle au rendez-vous. Quel ne fut pas mon empressément à lui serrer la main, à lui confier d'un mot tendre le secret qu'elle devina.

Sous les ombrages d'un parc où les lueurs du crépuscule commençaient à pâlir devant les ténèbres envahissantes, nous allions côte à côte. D'un air serein, d'un pas tranquille, qu'il faisait bon de marcher à l'aventure! Qui peindra jamais l'émotion bienfaisante que ressent près d'une créature adorable un

quelqu'un jaloux de ce qu'il possède! Je les ai connus ces moments d'ivresse où, trop sensible pour rester froid, on accepte le plaisir qui passe, on savoure à pleine coupe la jouissance qui désaltère avant de boire l'amertume au fond du calice empoisonné!

Autour de nous le deuil, la tristesse. Dans le ciel morne, empourpré de sang, quelques nuages flottaient épars, à la manière de ces parias errants qui sans but, sans étoile, vagabondent sur la route obscure. Parfois un reflet pâle, une échappée de lumière blafarde confondaient les arbres nus dans un même dépouillement lugubre. Sur le sol, déjà glacé par les attentes du froid, quelques feuilles gisaient mourantes, dans une agonie lente, cruelle. Pas un chant qu'égaye l'oiseau dans son nid de branches, pas une voix que berce le flot au bruit de la source qui murmure; rien que la brise avec un accent qui pleure et gémit!

Sans doute, navrée qu'elle était par la désolation du milieu, j'ajoutai davantage, éveillée tout à coup de ce sommeil où elle se complaisait dans une rêverie taciturne, morbide, elle me dit:

— C'est l'heure délicieuse, enivrante, rêvons à deux. Gabriel. J'ignore quelle impudeur m'a libéré d'une conscience scrupuleuse, mais je me sens plus disposée à la révélation de moi-même. Depuis l'instant où je vous ai croisé sur mon chemin, j'ai béni le Ciel d'une rencontre aussi fortunée. C'est vous le jeune homme qui d'un mot, d'une confidence, avec conquis mes trésors d'affection, de dévouement. Prenant à témoin cette soirée qui nous inonde de paix recueillie, vous avouerais-je, à voix basse, discrète, que mes jours, mes nuits ont gardé l'empreinte de votre souvenir ineffable. J'ai mesuré l'attente à l'étendue de mes regrets, j'ai souffert de l'absence un vide profond; malgré tout, en dépit de mes chagrins immenses, j'ai espéré votre retour qui me comble aujourd'hui d'une joie d'autant plus délectable qu'elle m'a été plus rare.

L'expression de sa bouche était devenue ardente, fiévreuse. Sous le jeu des syllabes, haletant comme un râle étouffé de poitrine, on distinguait le cri des larmes, l'écho d'une supplication. Puis après un silence chargé de soupirs, elle murmura:

— Jouissez du bonheur que j'éprouve en ce moment d'abandon suave. Ah! si vous saviez combien j'ai soif d'amour, de tendresses! Longtemps, oui trop longtemps,

j'ai été privé de vous, vous seul qui pouviez éteindre le feu de mes désirs inassouvis! Mais ce soir, dans la griserie qui m'enchantait, je n'ai plus la force de retenir cet aveu qui jaillit de mon cœur enflammé: "Je vous aime, je vous adore!"

Une déclaration aussi vibrante que spontanée m'ébranla fortement. Non point qu'elle répugnât à ma nature sympathique, affectueuse, mais à cause du désordre que provoquait en nous un tel contre-coup de sensations vives. J'aurais voulu lui répondre: "Je te désire, je te veux", ma gorge oppressée pouvait à peine suffire à l'émotion contenue. Fascinée par elle dont je subissais l'empire, je tendis mes lèvres...

L'ombre fut complice, traîtresse. Une langueur exotique remplissait nos âmes fraîches et pures.

O baiser, délire qui rend fou, volupté trois fois sainte, de quel nom t'appellerais-je? Goutte à goutte, en mon cœur séduit, grisé, c'est avec douceur ineffable que tu as versé l'épanouissement de ta corolle, la fleur exquise de tes parfums! A ta source limpide, enchantée, j'ai bu l'amour qui consacre notre vie en un moment de bonheur suprême!

Peu de temps après, je la revis dans des circonstances pénibles. Son teint pâle, décoloré, ses joues creuses, à la défloration prématurée de l'âge, me livrèrent à une désespérance que je n'avais pas présumée si hâtive.

— Adieu, me dit-elle avec un sanglot qui l'étreignait, vous qui étiez tout pour moi: l'espoir, la consolation, l'avenir, voilà qu'en vous perdant ce sera la mort, le gouffre, l'éternelle solitude d'un départ qu'on pleure. Ah! que ne puis-je avoir ma liberté de vingt ans, je m'en irais là-bas, bien loin avec vous, vers ces pays d'azur où l'inconnu nous sourit dans un appel du rêve!

Et depuis, pas un hasard nous a fortuné d'un revoir providentiel. Aigris par le destin qui nous accable d'une fatalité si méchante, nous errons sur la route noire, épineuse. Les jours passent, les mois s'écoulent, sans que rien se dessine à l'horizon. Toujours le visage impassible du père qui tient à la brisure de notre attachement. Pauvres cœurs infortunés que nous sommes, l'aube qui se lève aura-t-elle un crépuscule sans ombres?

Jeunes filles, vous que la vie libre a comblé de ses dons les plus précieux, c'est à vous, les privilégiées d'ici-bas, que j'adresse ma complainte. Dans votre course aux plaisirs, dans le bruyant de vos fêtes, avez-vous songé parfois à toutes ces

(Suite à la page 41)

(Suite de la page 18)

Les six coups en furent répercutés par l'église Santa Maria delle Grazie, qui garde ce chef-d'oeuvre, le Cène de Léonard de Vinci, et par les cochers antiques qui dominent cette ville célèbre depuis la Renaissance comme centre incontesté des lettres et des sciences.

Avec la douceur crépusculaire une brise passa sur les petits flots fuselés du Naviglio et la vie élégante, assoupie dans le farniente des après-midi anguilles, s'éveilla rafraîchie bien qu'encore nuchalante.

Des équipages parurent ; le flot mondain accrût sa flânerie amusée dans la galerie Victor-Emmanuel, passage vitré de proportions grandioses, où se coudoient, se frôlent, s'entre-croisent les fières beautés aristocratiques et l'insolence des pêcheuses dont le vice s'entoure des mille délices de la richesse.

quart d'heure devant la galerie reçut deux dames d'âge différent, dont la simplicité et le charme avaient attiré bien des regards.

De beaux jeunes gens à la boutonnière fleurie de camélias ou d'orchidées, de sveltes vieillards aux yeux de convoitise réprimée les enveloppèrent au passage de ces muets hommages d'admiration que les femmes, si chastes soient-elles, aiment toujours à recueillir.

La plus âgée des deux avait chuchoté au wattman cette indication :

— A l'usine.

Et l'auto, sans bruit, glissait maintenant par les rues tortueuses qui mènent aux extrêmes confins de la ville.

La plus jeune des femmes, petite et délicate, avec un teint mat de fleur de magnolia, avait des cheveux d'un noir profond, des yeux bleus. Tant qu'elle ne bougeait pas on pouvait la croire Ecossaise ; mais dès qu'elle parlait ou s'agitait en mouvements ondulés et d'une grâce inconsciemment voluptueuse, on sentait qu'un peu de sang italien pétillait dans son cœur.

Et pourtant elle n'était ni Ecossaise ni Italienne, elle était Française et s'appelait Jeannine. Elle était née dans la Touraine, au château de Montaut, dont elle portait le nom. Mais son père et sa mère étaient morts. Depuis lors elle habitait Milan avec son grand-père, le seul parent qui lui restait.

Elle sortit d'un petit sac de perles quelques pièces d'or et, les montrant à sa compagne elle dit :

— Voyez donc, madame Lina, ce qu'on m'a remis pour mon travail, pour le travail de mes mains !

Elle agita joyeusement dans la lumière ses deux mains, vrais bijoux aristocratiques.

La personne à qui s'adressait la mutine enfant avait un visage d'une incomparable douceur. Restée jeune de lignes dans la maturité de l'âge, avec un corps gracile, elle semblait à peine l'ainée de la belle jeune fille, tandis qu'elle aurait pu être sa mère.

— Chère enfant, cet or est le prix de votre merveilleuse adresse. Quelle

LE BAUME PERSAN communique charme et distinction à la femme qui en rêve. Odorant comme une fleur, délicieusement rafraîchissant pour la peau, il donne un teint jeune et charmant. Indispensable aux femmes soucieuses de leur beauté. Sans égal comme poudre de fond pour la peau ou comme lotion embellissante. Tonifie et stimule la peau. Recommandé aussi pour adoucir et blanchir les mains.

fée mieux que vous pourrait retisser avec son aiguille les mailles impalpables des malines et des bruges ? Vous ne rougissez pas, vous, une fille noble, de travailler de vos mains ; c'est bien cela, je vous en estime davantage, mais j'espère, ma chérie, que bientôt vous n'aurez plus besoin d'user vos jolis yeux.

Les deux femmes se regardèrent d'un air d'entente mystérieuse ; Jeannine s'empourpra et sourit. Puis elle reprit :

— Mon grand-père a-t-il rougi, madame, d'entrer à la fabrique de soie de la maison Rupelli, comme chef du personnel ? N'y est-il pas demeuré jusqu'à ce qu'une infirmité cruelle l'empêchât de travailler pour moi ? Cher grand-père ! C'est à mon tour, maintenant, de travailler pour lui !

— Vous n'avez pas failli à ce devoir, ma charmante Jeannine, et c'est depuis que vous vous trouvez dans le malheur que j'ai vraiment compris la vaillante fille que vous êtes. Je vous connaissais, certes, puisque vous aviez grandi près de notre Pierre, mais je ne soupçonnais pas l'énergie dont vous étiez capable.

— Que vous êtes bonne ! Comme votre générosité naturelle sait parer les actes les plus simples ! Avouez que je ne suis pas trop à plaindre. Une ouvrière qui va rendre son travail en automobile !

— Son premier travail, murmura l'amie avec un sourire. Je voulais être là, j'avais peur que vous n'ayez quelque honte, quelque blessure d'amour-propre. Mais vous êtes si brave, ma petite Jeannine, que vous m'êtes revenue toute fière avec un visage radieux.

— Oh ! oui, j'étais fière de pouvoir enfin quelque chose pour celui qui m'a tant gâtée !... Pour celui qui souffre maintenant et a besoin qu'on l'entoure de soins !

En disant ces mots, la jeune fille soupira profondément et une larme perla dans ses grands yeux bleus.

— Pauvre grand-père ! murmura-t-elle.

La femme de Jean Bernard, — que nos lecteurs ont sûrement reconnue dans cette élégante Milanaise, répondit simplement :

— Bientôt, mon enfant, vous serez deux pour mettre autour de lui un bonheur dont il prendra sa part.

Bien qu'elle eût prononcé ces paroles avec une grande sincérité, une ombre pourtant était tombée sur le visage calme et marmoré de Lina. Car la jeune femme n'avait que deux passions au monde : son mari et son fils. Elle ne les voyait jamais assez. Elle ne vivait que par eux et pour eux.

En eux étaient toutes ses craintes, toutes ses espérances, toutes ses joies.

Elle n'était pas jalouse de son fils à la façon de certaines mères qui préfèrent garder leurs enfants auprès d'elles, même si un amour malheureux leur a meurtri le cœur.

Le bonheur de Pierre lui semblait être dans cette union préparée par une jeunesse commune, par une connaissance approfondie des caractères et des cœurs, et elle voulait avant toute chose le bonheur de son fils.

Mais toute sa vaillance s'arrêtait là.

Elle ne pouvait s'empêcher de souffrir en songeant à ce qu'elle allait perdre non de l'affection, mais de la présence réelle de son dieu sur la terre.

Jeannine était trop inexpérimentée sur ces tourments d'un autre âge pour deviner ce qui se passait en sa compagnie.

Aussi, son émotion calmée, elle s'écria :

— Bientôt ! Vous croyez vraiment ? Et un sourire mutin revint vite au coin de ses lèvres.

Cette jeune fille, faite pour la joie, avait au fond du cœur plus de chansons qu'un arbre plein de nids et plus de rire frais qu'il n'en fuse chaque jour sur tout un banc d'écoliers.

Seul l'état de son grand-père, paralitique et ruiné, pouvait embrunir ce beau front. Encore n'imaginait-elle pas, avec l'ignorance heureuse de son âge, qu'elle pût jamais le perdre.

Dans ses rêves, dans ses projets d'avenir où elle l'associait, elle la voyait paralysée, hélas, mais vivant toujours, là dans son fauteuil, choyé, gâté par elle, par son mari et les petits enfants qu'elle aurait.

La mort lui demeurerait une chose inconnue et si lointaine, perdue dans de telles brumes !

Age heureux !

A son interrogation impatiente, Mme Bernard répondit :

— Bientôt, mais oui sans doute... Pierre va partir en France pour faire son service militaire, ce n'est donc plus que l'affaire de deux ans.

— Deux ans ! Songez, ma Jeannine, c'est peu de chose, quand on a votre âge et quand on s'aime.

Jeannine fit une moue délicate.

— Ça fait beaucoup de jours, deux ans !

Puis bravement, la tête levée :

— Mais il est vrai que je ne crains pas l'attente, moi !

— Oui, ma fille, vous avez tous les courages, vous serez une vraie femme.

L'auto, arrêtée un instant par un large portail, stoppait maintenant au milieu d'un jardin exotique, au pied d'une jolie maison, toute rose dans les verdure, avec des balustres de marbre blanc.

Par delà ce spectacle d'éden que closaient de hauts peupliers fins et bruisants et les troncs minces d'acacias à travers lesquels le soleil partageait sa lumière en larges raies d'or, on apercevait la haute cheminée de la fabrique de soie, où, quinze ans auparavant, Jean Bernard, abandonnant volontairement sa part d'associé dans la maison Verdurel, était venu chercher l'oubli d'un passé douloureux.

Nos lecteurs ne l'ont pas oublié.

Après le verdict de la cour d'assises de la Seine qui l'avait acquitté, sans détruire entièrement tous les soupçons dont il était l'objet, Jean Bernard avait quitté Paris.

Il avait renoncé spontanément aux avantages que lui assurait son contrat d'association avec M. Verdurel. Il avait compris qu'il ne pourrait pas vivre entouré de suspicion et de défiances qu'il ne pourrait pas diriger un personnel qui lui témoignait une hostilité pas même déguisée.

Et il avait quitté la fabrique Verdurel, pauvre comme il y était entré. Il était parti pour l'Italie, pour Milan, où une situation l'attendait.

Il avait trouvé dans la capitale de la Lombardie l'oubli et la paix qui lui étaient nécessaires, non seulement pour être heureux, mais même pour pouvoir travailler.

Il s'était donné tout entier à sa nouvelle besogne, travaillant nuit et

UTILES A TOUS LES BEBES

Peu d'objets sont aussi utiles dans la nursery qu'une bonne bouteille à eau — pour les journées et les nuits froides — pour soulager certaines douleurs qui arrivent si subitement. Les bouteilles à eau Viceroy pour la nursery sont ornées de dessins réguliers ou enfantins.



VICEROY
BOUTEILLES
A EAU
Fait au Canada
VICEROY MANUFACTURING CO., LTD., WEST TORONTO

Pour préparer des plats appétissants et sains pour bébés et malades

LA GÉLATINE
en poudre instantanée

Cox
Fabriquée en Ecosse

Le Livre de Recettes à la GÉLATINE... contient quantité de recettes éprouvées, comprenant plusieurs mets savoureux et nutritifs que vous n'avez jamais connus. Demandez-en par lettre un exemplaire gratis à The Cox Gelatine Co., Limited, Dept E, Case postale 73, Montréal.

MODES D'EMPLOI DE LA GÉLATINE...

JOUEZ LA GUITARE HAWAÏENNE

GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREE

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examen, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITEMENT avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Écrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE
45 S RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.



10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

Les Mots Croisés du "Samedi"

SOLUTION

DU
PROBLEME

No 155



PARU

dans

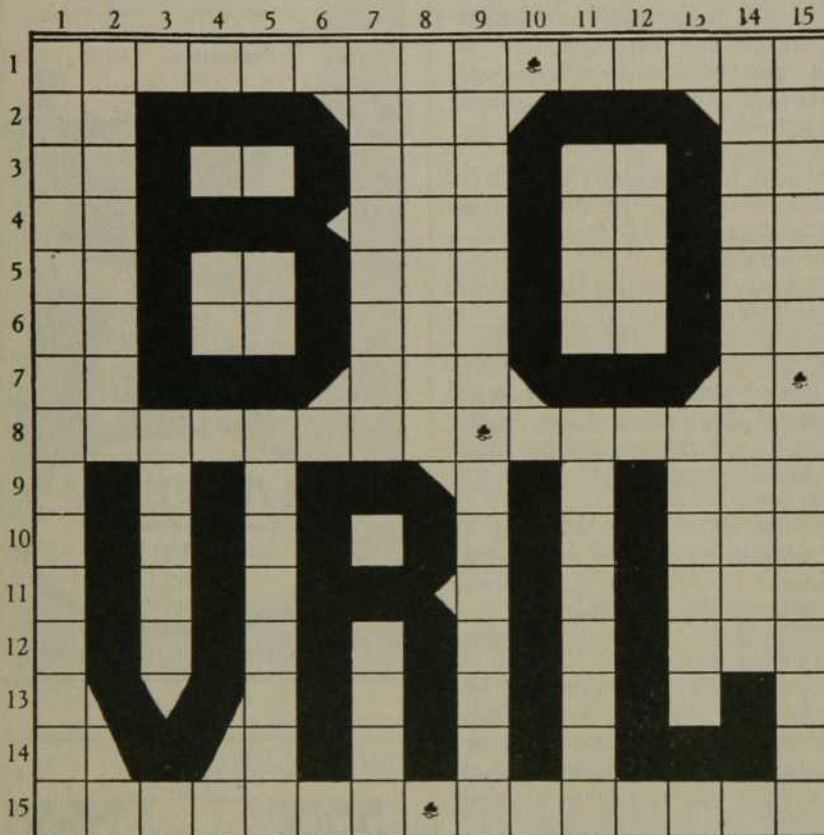
"LE SAMEDI"

de la

SEMAINE

DERNIERE

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 156



Date d'expiration: 7 décembre inclusivement.

Nous publierons la semaine prochaine les noms des DIX gagnants de nos jeux de cartes pour le problème de Mots Croisés No 155, paru dans *Le Samedi* du 1er décembre.

NOM

ADRESSE

VILLE PROV.

Adressez vos solutions à: LES MOTS CROISES, *Le Samedi*, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

1. Propre à accroître l'activité. — Animal dont on extrait le sang pour en faire du Bovril.
2. Fleuve d'Italie, sort du mont Viso. — Appareil destiné à maintenir un navire vertical. — Lac d'Afrique, dans le Soudan.
3. Pronom relatif invariable. — Avalé (liquide). — Grain de chapelet. — Adjectif possessif fém. — Diphtongue.
4. Adverbe de lieu mis pour ici. — Préfixe qui signifie trois. — Douze mois. — Arbre toujours vert (renversé).
5. Deux lettres de fut. — Connu, appris. — Portion qui revient à chaque personne dans un partage (renversé). — Mesure itinéraire chinoise. — Pronom indéfini.
6. Le même que le quatre du cinq horizontal. — Adjectif numéral. — Anagramme de sol. — Articles espagnol. — Deuxième note de la gamme.
7. Les deux premières voyelles. — Trois lettres de liée.
8. Qui a trois étamines libres. — Meubles sur lesquels on mange.
9. Avec qui on est lié d'affection réciproque (renversé).

10. Pareil, semblable.
11. Anagramme de nié.
12. Saison estivale.
15. Liquides servant de boissons aux malades. — Passées au sas.

VERTICALEMENT

1. D'une manière spéculative.
2. Donner du ton.
3. Fait ou s'efforce de faire ce que fait une personne.
4. Connu, appris.
5. Adjectif numéral. — Petite nappe qui s'étend par-dessus la grande.
7. Etablissement où l'on abat les animaux. — Qui a beaucoup de graisse.
8. Se dit d'une personne atteinte de névrose (féminin).
9. Ceps de vigne élevés contre un mur ou un treillage. — Chair des animaux (pluriel).
12. Synonyme de indigotier.
13. Réunion d'animaux dans un même repaire (pluriel).
14. D'une manière uniforme.
15. Petit mammifère du genre martre. — Pièces de vaisselle pour mettre le sel à table.

jour, sans repos, pendant des années.

Sa collaboration avait été si précieuse à la maison Rupelli, les affaires avaient été si brillantes, que la maison avait essaimé à Vérone et à Florence et qu'elle avait vu son chiffre d'affaires augmenter d'année en année.

Comme à Paris, Jean Bernard, avec son honnêteté, son tact, son habileté à conduire de grosses entreprises commerciales, avait rencontré à Milan des patrons prêts à l'apprécier.

Son traitement avait été bientôt triplé et une part d'associé lui avait été offerte.

Econome, modeste dans ses goûts, il avait amassé une belle aisance et, depuis quelque temps, depuis surtout que l'époque approchait où Pierre devait rentrer en France pour accomplir son service militaire, un désir grandissait sourdement en lui, celui de revoir son pays.

Pierre lui était devenu cher comme s'il eût été son fils. Simple, intelligent, travailleur, il avait donné à son bienfaiteur toutes les satisfactions de cœur et d'amour-propre.

Il avait grandi entre Jean et Lina, comblé d'attentions et de soins, sans se douter d'ailleurs des raisons profondes que Lina avait de le chérir.

Il témoignait au mari et à la femme la même reconnaissance infinie pour les bontés dont ils l'avaient comblé.

C'était maintenant un grand garçon blond, aux manières distinguées, à l'allure décidée. Il attendait avec impatience le jour où il revêtirait l'uniforme de soldat français. Plus que quelques mois et il reverrait cette patrie, ce Paris qu'il avait quittés tout enfant et dont cependant il ne pouvait s'empêcher de rêver.

Jean Bernard était si bien habitué à la présence de Pierre que se séparer de lui pour deux ans lui semblait presque aussi dur qu'à Lina elle-même...

Justement ce jour-là Jean n'avait cessé de penser à la cruauté de cette séparation et, le soir venu, ayant terminé ses affaires, il se promenait sous les beaux ombrages de sa villa, en fumant un cigare et en songeant encore à ce qui le préoccupait.

Quand Lina et Jeannine arrivèrent, il alla au-devant des deux femmes, les aidant galamment à descendre.

Jeannine se jeta à son cou:

— Monsieur Jean, bonsoir. Où est Pierre?

— Oh! oh! Vous êtes bien pressée, répondit le mari de Lina avec un bon rire. Croyez-vous que je l'ai dans ma poche, ce grand garçon?

Jean avait peu changé, sa tête avait légèrement blanchi, mais cette neige précoce ne le vieillissait pas, car le visage était resté d'une vraie jeunesse.

Deux plis verticaux traversaient son front comme deux sillons de douleur, qu'aucune joie, qu'aucun oubli n'avait pu combler. Ils rappelaient la tragédie où, sans savoir comment, il avait été mêlé et dont il était sorti presque par miracle.

Le sentiment de son innocence, l'amour des siens, l'estime de tous vite acquise, en Italie, lui avaient permis de se relever, et de se reprendre au courage et à l'espérance.

Sa nouvelle vie de labeur avait été aussi bonne qu'il pouvait espérer. L'apaisement s'était fait, mais non l'oubli.

Il était resté en lui un fond d'émertume secrète et aussi un peu de crainte pour avoir senti autour de son cœur le lasso des fatalités inexplicables.

Néanmoins c'était, somme toute, un homme heureux et qui savait le reconnaître...

Cependant Jeannine, gravissant le perron en quelques bonds légers, s'était élancée dans la villa, guidée par un air vieillot de gavotte que des mains très aimées jouaient au fond d'un salon ombreux.

C'était un de ces airs évocateurs et naïfs qu'elle aimait et que Pierre, excellent musicien, jouait de mémoire en attendant sa fiancée.

Laissons un instant ces amoureux ensemble et voyons ce que se disaient les époux Bernard que nous avons abandonnés au seuil de leur beau jardin.

Jean Bernard avait jeté son cigare à moitié consumé et offert le bras à sa femme, qu'il aimait toujours de la même affection.

Sans rien se dire ce soir-là, avec une douce pression du bras sur la poitrine, ils s'enfoncèrent du côté de l'étang où voguaient deux cygnes plus blancs que la neige fraîchement tombée.

Toute la vie végétale du jardin se reflétait dans l'eau.

— Te souviens-tu, Lina, il y a quinze ans aujourd'hui que nous entrâmes ici!

La jeune femme branla la tête.

— Je me souviens. Comme nous étions tristes ce jour-là!

— Et incertains de l'avenir! Notre vie détruite là-bas, tant d'angoisses passées...

Lina appuya son épaule sur son compagnon, comme si elle eût voulu chercher aide et protection auprès de ce mari qu'elle aimait et vis-à-vis duquel elle se jugeait toujours coupable.

— Tu avais tant souffert, pauvre martyr, pauvre victime de la destinée!

Elle posa sa main demeurée libre sur ses yeux, un frisson la secoua toute.

— Tu étais plus à plaindre que moi, chère innocente, proféra Jean.

Elle sursauta et la bouche crispée d'angoisses rétrospectives:

— Moi, moi!...

Il ne pouvait saisir le sens de cette protestation rauque, et il dit:

— Quels sont ceux qui n'ont pas souffert de l'injustice et de la trahison?

— Hélas!

— Mais à partir du jour où nous sommes entrés ici, tout a paru nous sourire, comme tout nous souriait avant la catastrophe.

Elle dit avec chaleur:

— Grâce à toi, grâce à ton travail, à ta persévérance, à ton caractère. Comment ne t'apprécierait-on pas? Tu portes avec toi l'ordre, la sécurité, la réussite!

— Là, là et quoi encore, petite flatteuse?

Un sourire fleurit sur ses lèvres.

Puis il poursuivit les yeux rêveurs:

— Nous avons fait un bail à vie avec Milan, n'est-ce pas, ma chère femme? Suis-je ingrat envers l'Italie en songeant à limiter notre exil?...

Lina l'écoutait, partagée entre des sentiments divers. Que voulait-il dire?

Avait-il l'intention de quitter la fabrique Rupelli, de rentrer en France?

Secrètement elle avait fait souvent ce rêve; elle l'avait caressé secrètement comme une douce chimère.

Ne pas laisser Pierre s'en aller tout seul à Paris, le suivre, revoir la grande ville grouillante qu'elle aimait, malgré ses douleurs passées et peut-être à cause d'elles.

Mais tout de suite, quand ce songe prenait corps, se rapprochait de la réalité, elle avait peur.

Peur de quoi?

Peur de Dormeuil, qui toujours vivait là-bas. Peur du fantôme de M. Verdurel dont la mémoire n'avait pas été vengée!..

La faute et ses conséquences terribles, le crime, la cour d'assises se représentaient sans cesse à elle.

Pourrait-elle à Paris demeurer étrangère aux suites du drame comme elle l'était ici?

Pourrait-elle habiter de nouveau près de ces lieux maudits, sans heurt et sans choc, sans catastrophe nouvelle?

Ces pensées la traversaient en même temps qu'une fièvre parcourait ses veines.

Tout de suite elle voulut connaître le projet qui semblait s'ébaucher dans l'esprit de son mari.

Elle questionna, balbutiante:

— Que veux-tu dire? Quelle serait ton intention?

— Je ne formule aucune intention en dehors de toi, ma chérie.

Elle acquiesça dans une hâte:

— Je le sais, mais que penses-tu?

Il n'hésita pas:

— Je pense que nous avons passé quinze ans ici, que nous avons rudement travaillé, que nous avons acquis une belle aisance, presque une fortune; que nos goûts sont restés simples...

Il s'arrêta, très ému.

— Achève, ordonna la femme d'une voix brève.

— Je pense que la mère que j'adorais est morte et que je n'ai jamais pleuré sur sa tombe!

— Mon Jean, mon cher Jean!..

— Je pense que si tu le voulais nous pourrions rentrer en France...

Une joie que Lina ne pouvait retenir l'envahissait faisait taire sa prudence.

Ainsi, elle ne serait pas séparée de son Pierre! Elle serait près de lui pendant qu'il ferait son service militaire. Ce bonheur de l'accompagner auquel elle avait renoncé, voilà qu'il lui était offert.

Elle n'y résista pas.

Elle fit comme la voyageuse qui se met en route sans se préoccuper des nuages noirs qui couvrent le ciel.

Mais en paroles, elle s'étonna encore, tant ce bonheur lui semblait grand et inattendu!

— Vraiment, mon ami, as-tu mûrement réfléchi?

Ce n'était pas hypocrisie, certes, mais le désir qu'il affirmât sa volonté.

— Oui, dit-il fermement, mais est-ce que mon projet te plaît?

Elle ne pouvait répondre, le cœur trop fortement étreint.

Il la regarda.

Elle avait le visage couvert de larmes.

— Lina!

— Je suis heureuse, oh! oui, bien heureuse!

— Vois-tu, ma chère amie, reprit-il doucement, il y a très longtemps que

je porte ce désir sans même me l'avouer c'est pour cela que, presque inconsciemment sans doute, j'ai mis tant d'ardeur, ces années dernières, à nous enrichir, à compléter l'indépendance matérielle que je voulais acquérir avant de rien décider.

— Alors aujourd'hui, anniversaire de notre arrivée en ces lieux, tu as pensé...

— Oui, mais une circonstance imprévue m'a certainement fait précipiter ma décision.

— Ah!

— J'ai reçu ce matin une lettre...

Elle pâlit, peureuse, et elle demanda :

— D'où, cette lettre?

— De Paris.

Elle murmura tout bas :

— Je m'en doutais...

Et plus haut, d'une voix raffermie :

— De qui était cette lettre?

— Je l'ignore...

Une expression de dégoût parut sur les traits de Lina.

— Une lettre anonyme?... pouah...

— Cette lettre, continua Jean Bernard, émane sûrement d'un ouvrier de la fabrique Verdurel.

Lina eut froid au cœur.

— Ah!...

— Dormeuil est en train de tout manger et de ruiner la fabrique. Il dilapide sans remords la fortune de sa fille. C'est dans sa maison un gaspillage insensé! Il a épousé la femme de ce pauvre Théodore...

— Sidonie?

— Oui, Sidonie, et elle le ruine comme de raison, car c'était une gâllarde qui avait des appétits difficiles à satisfaire.

— Et la petite Marguerite?

— Elle vit avec sa belle-mère, hélas!

— Mon Dieu, que de tristesses!..

Ils demeurèrent un moment silencieux, en proie à des préoccupations différentes.

Lina ne pouvait exprimer les siennes.

Une terreur se glissait en elle et elle revivait toute la terrible tragédie de sa jeunesse.

Allait-elle donc être contrainte de rentrer dans ces préoccupations lointaines?

Ses nerfs, elle le devinait bien, étaient prêts à vibrer encore.

Le secret dont elle sentait à peine le poids depuis des années s'alourdirait vite partout où elle entendrait prononcer le nom de Dormeuil.

Et cette lettre anonyme?

Qui donc s'était souvenu d'eux?

Qui donc avait écrit à son mari?

Elle questionna :

— Comment sais-tu que c'est un ouvrier de la fabrique Verdurel qui t'a écrit?

— Tout me le dit, répliqua avec vivacité Jean Bernard. D'abord, il sait toutes les affaires de la maison; il est au courant de la fabrication et de la vente; ensuite, une personne qui ne serait pas là tous les jours ne connaîtrait pas l'état d'esprit de tout le personnel avec tant de précision.

Il fit une pause.

Puis, l'air rêveur et avec une véritable émotion :

— Il paraît que l'on parle toujours beaucoup de moi, là-bas...

Elle fut surprise, désagréablement surprise :

— Nous qui nous croyions oubliés,

ce qui était bien heureux pour nous, du reste!

Jean ne parut pas entendre cette réflexion. Tout à son idée, il ne remarqua même pas le trouble de sa femme.

Il poursuivit :

— Je savais bien, vois-tu, qu'il y aurait, tôt ou tard, un revirement; c'était forcé, c'était humain. Si j'étais resté, ils m'auraient mené la vie dure; je les ai abandonnés, ils reviennent vers moi; ils me regrettent, ils sont sûrs maintenant que j'étais innocent...

Sa figure s'éclaira.

— Ah! ça m'a fait outt de même rudement plaisir! Ils disent, paraît-il, que moi seul pourrais sauver la fabrique...

Lina sentit qu'il était demeuré attaché au théâtre de ses premiers efforts plus encore qu'elle ne le soupçonnait.

Elle balbutia :

— Si c'était vrai, le ferais-tu?

Et comme il ne répondait pas, elle ajouta, de plus en plus inquiète :

— Est-ce que tu pourrais consentir à retourner à la fabrique? à vivre de nouveau dans la maison du crime?

Une grande hésitation passa sur le visage enfiévré du mari.

— Non, sans doute, et pourtant, Lina, ne le devrai-je pas, en mémoire de M. Verdurel?...

— Il n'est plus là pour te voir.

— Mais sa petite-fille est là, elle, la pauvre innocente.

La voix de Lina se fit dure pour répondre :

— Si son père est un misérable, s'il faillit à sa tâche et s'il ne sait pas lui conserver son patrimoine, pourquoi un étranger se substituerait-il à lui?

— S'il la ruine, eh bien, elle fera comme tant d'autres, elle travaillera.

— La pauvre, travailler, elle, la fille de Valentine!

Lina reçut comme un choc au cœur.

Une voix lui chuchota en dedans :

— Oui, la fille de Valentine et de Dormeuil comme Pierre est mon fils et le sien! C'est la soeur de Pierre, mon Dieu!

Tout haut elle dit :

— Si cette enfant a jamais besoin de secours elle nous trouvera. Mais si tu as conquis l'aisance, la paix, nous n'irons pas les compromettre. n'est-ce pas, en nous mêlant de nouveau aux affaires de ceux à qui nous ne devons rien. Les ouvriers, dis-tu, croient maintenant à ton innocence.

— Cela m'importe peu.

— Je ne me souviens que de leurs cris de haine, quand on est venu t'arrêter et de leurs clameurs féroces. Jean, tu es toujours naïf et généreux comme un enfant. Nous avons le droit, après ce que nous avons souffert, d'être un peu égoïstes, puisque nous avons été seuls à nous défendre contre tous.

— Tout ce qui me rappellera la fabrique Verdurel me sera toujours douloureux...

— Aussi, ma chérie, laisserons-nous ces gens-là se débrouiller tout seuls; nous n'y pouvons rien.

— A la bonne heure, tu es raisonnable, mon Jean...

— Pourtant je dois le reconnaître, Dormeuil fut correct avec moi. Il ne me chargea pas.

Lina pâlit atrocement.

— Jean, si tu m'aimes, tais-toi ;

CONSTIPÉE DURANT 30 ANS

Une femme cherche longtemps un remède

Le grand inconvénient avec la plupart des remèdes contre constipation, c'est qu'ils n'apportent qu'un soulagement temporaire. Ayant enfin trouvé un correctif efficace et permanent, cette femme nous écrit ce qui suit :

— Pendant plus de 30 ans, je souffris de constipation aiguë et je fis l'essai de presque tous les remèdes possibles. Chacun d'eux me soulagea bien pendant un jour ou deux, mais après cela c'était encore la même chose. Je dois reconnaître que mon cas était chronique. C'est il y a trois mois que je pris des Sels Kruschen pour la première fois; j'en ai pris chaque matin depuis et aussi longtemps que je vivrai, mon premier devoir en me levant sera de prendre une dose quotidienne de Kruschen. Je me sens aujourd'hui une tout autre femme. Mes intestins fonctionnent avec la régularité de l'horloge et mes amies me complimentent sur ma bonne mine. Mon seul regret, c'est de n'avoir pas connu Kruschen plus tôt." — (Mme) A. M.

Les Sels Kruschen sont la recette naturelle pour assurer la propreté interne. Les six sels qui les composent stimulent les organes internes et favorisent leur fonctionnement normal et régulier. Votre corps est ainsi débarrassé des impuretés qui, si on les laisse s'accumuler, diminuent la vitalité et minent la santé.



Ne Souffrez Plus !

Le
Traitement Médical
F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de vingt-quatre pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

UNE HUILE SANS ALCOOL. — L'alcool est le principal ingrédient de bien des huiles et remèdes. Un mélange judicieux de six huiles essentielles compose l'Huile Eclectique du Dr Thomas, il n'y a pas d'alcool dedans et ses effets sont durables.

N'OUBLIEZ PAS QUE

BOVRILVÉRITABLE
THÉ DE BOEUF

38FM

**DONNE SANTÉ
ET FORCE****GRATIS****FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE****Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réfor-
mateur Myrriam Dubreuil**

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

**REFORMATEUR
MYRRIAM DUBREUIL**
Engraisse rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
Confidentielle.Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.**Mme MYRRIAM DUBREUIL**
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

Un remède sûr et certain pour les enfants tourmentés par les vers, c'est le Mother Graves' Worm Extremator.

c'est un misérable! Un père qui ruine sa fille après avoir tant fait souffrir sa femme!

Le mari l'embrassa avec un rire indulgent.

— C'est ta bête noire, je le sais ; allons, petite, ne t'enfièvre pas, je n'irai pas chez lui, tu ne le verras pas, tu n'auras même pas l'ennui de savoir qu'il s'occupe de nous. Il ignorera notre retour. Paris est grand et il est aisé de s'isoler.

Un soupir de soulagement souleva la poitrine de la jeune femme, et elle s'abandonna sans arrière-pensée au bonheur de suivre son fils et de revoir la France.

Et prenant joyeusement le bras de son compagnon, elle confia :

— Vois-tu, cela vaudra mieux pour Pierre aussi.

— Sans doute, fit l'industriel, il nous aime tant.

— Oh! oui, le cher enfant. Mais il y a encore une autre raison. Savons-nous l'effet funeste que pourrait faire à cet enfant l'isolement dans une grande ville comme Paris, dans une ville de débauche... Il y a tout à redouter du hasard et des circonstances imprévues.

— Tu t'exagères le péril. Pierre est un garçon pondéré. Il a d'excellents principes, un salutaire dégoût de ce qui est bas.

Il fit une pause.

Puis il ajouta avec une chaude conviction :

— Il est doué d'excellentes qualités natives.

Ces paroles généreuses marquaient l'amour vraiment paternel que le brave homme portait au fils de Lina.

Elle en fut touchée bien qu'elle ne partageât pas entièrement sa confiance.

N'était-ce pas aussi le fils de Dormeuil, le pire des débauchés? Un instinct héréditaire et malfaisant pouvait se faire jour loin des conseils de ses bienfaiteurs et de la ligne de conduite tracée d'avance.

Elle soupira :

— Je ne puis m'abandonner entièrement à cette confiance... Pierre ignore, je le sais, les mauvais milieux, les tentations bñasses, les liaisons funestes. Chaque jour il voit Jeannine et ce bonheur lui suffit... Mais lorsqu'il sera loin d'elle, dans l'âge des passions impétueuses! Ah! je tremblerais pour lui, si nous n'étions pas là pour l'empêcher de gâcher sa vie.

— Rien ne justifie ses craintes.

— C'est possible, mais j'ai peur pour lui; j'aurais préféré qu'il restât près de sa fiancée, près de Jeannine.

— Tu es resté bien enfant, ma chère femme, si tu ne vois pas que la séparation s'impose. Nous ne pouvons les marier que dans deux ans. Or, ils s'aiment, ils s'adorent chaque jour davantage. Quoique fort sage, assurément, Jeannine est passionnée, Pierre est impétueux; s'ils restaient l'un près de l'autre, je craindrais tout.

Cette observation frappa vivement Lina : elle jeta machinalement les yeux sur le salon, où le piano s'était tu.

— Tu as raison, dit-elle, et quelle serait notre situation vis-à-vis du grand-père de cette chère enfant! Lui que la maladie cloue dans un fauteuil et qui m'en a, en quelque sorte, abandonné la garde.

— Assurément, répondit Jean Bernard en souriant. Mais ne nous forgeons pas des craintes chimériques. Tout est pour le mieux. Pierre sera fidèle à Jeannine, qu'il chérit depuis son enfance ; Jeannine vivra dans l'attente d'un bonheur dont rien ne saurait la frustrer. Pierre aura vu le monde et il se sera heurté aux tentations. Il le faut. Cette épreuve est nécessaire. Le caractère d'un homme ne se forme pas entre son père et sa mère et loin du péril.

Ce n'était pas le sentiment de Lina.

Elle ne répliqua rien.

En elle-même elle se dit :

— Je serai là. Je préfère ça. C'est plus prudent, et la prudence est la mère de la sûreté.

Jean Bernard continuait :

— C'est donc entendu, ma chère amie, nous partirons avec Pierre.

— Mais ta position ici, à la maison Rupelli? interrogea Lina.

— Sois tranquille, j'ai tout prévu, j'ai un remplaçant tout prêt; je laisserai d'ailleurs cette grande machine en tel état que les rouages marcheront tout seuls.

Ils se turent.

L'ombre envahissait le jardin saturé de parfums.

Une joie nouvelle qui venait de la décision prise les soulevait en les rajeunissant.

Par une clairière entre les arbres, ils apercevaient la fabrique au fond d'une vaste prairie près d'un cours d'eau scintillant, dont les souples anneaux se déroulaient à travers la vallée.

Un panache de fumée se dessinait à l'encre de chine sur le ciel pur.

Ils pensèrent que bientôt ils seraient loin de ce décor familial. Paris leur apparut avec son peuple mouvant, ses bruits, ses cris, son ciel souvent gris, et c'étaient comme les traits d'une personne de chair et d'os qu'ils évoquaient, d'une personne moins belle que celle qu'on contemple, mais que cependant on aime mieux.

Toutes ces choses étaient dans leur esprit, mais ils ne se les communiquèrent point. Ils les gardèrent pour eux-mêmes.

Et quand le crépuscule eut chassé le jour, ils revinrent lentement vers la villa.

L'heure du dîner approchait.

Lina dit seulement :

— Si nous allions voir ce que deviennent les enfants?

Ce qu'ils devenaient, ce qu'ils se disaient, il est facile de l'imaginer. Ils se regardaient, ils s'aimaient, ils proféraient des riens charmants ; puis des silences pleins de caresses muettes tombaient sur eux.

Pierre avait abandonné en hâte le piano à l'arrivée de son amie.

Le cahier de musique avait roulé sur le tapis.

Assis sur un pouf bas, il s'était blotti aux pieds de Jeannine perchée sur une chaise haute.

— Mademoiselle, votre chevalier vous adore, avait-il dit en baisant les douces mains blanches.

Puis câlin, posant la tête sur les genoux de la jeune fille il avait attendu que ses doigts légers jouassent avec ses boucles blondes qui se tordaient comme un métal ardent sur son front d'ivoire et sur ses tempes.

— Mon Pierre chéri!

— Avez-vous remarqué, mon aimée, une chose singulière depuis que nous

ne sommes plus comme frère et soeur.

Elle rougit un peu :

— Comment dites-vous ça? Depuis que nous ne sommes plus...

— Oui, oui, enfant chérie, je dis bien; il a été un temps charmant et puéril où nous étions frère et soeur. Nous nous disions tu, nous nous chicanions quelquefois comme deux écoliers, puis nous nous raccommodions gravement comme deux amis qui veulent oublier de réciproques offenses. Nous nous aimions bien, Jeannine, mais nous ne nous aimions pas!

— Mais si, l'amitié était le masque de l'amour.

— Nous ne l'avions pas soulevé jusqu'à ce soir, vous souvenez-vous, Jeannine?

Elle tressaillit, fit un signe de tête adorable qui voulait dire :

— Oui, je me souviens.

Puis elle questionna :

— Oh! Pierre, pourquoi me dis-tu vous aujourd'hui?

Il eut un rire plein d'ivresse, serra des deux bras les genoux sur lesquels il s'appuyait.

— Pourquoi? Parce que je vous ai dit trop de fois tu dans ce temps charmant où je ne savais pas que tu étais une femme.

Elle s'effaroucha quelque peu de la passion avec laquelle ces mots furent prononcés, mais il leva sur elle ses grands yeux bleus d'une si langoureuse douceur que sans penser à répondre, la bouche entr'ouverte, elle se pencha vers ses prunelles y mirant les siennes avec extase.

On ne sait comment il se fit que leurs lèvres se joignirent pour le plus long, le plus doux, le plus délicieux des baisers.

Et ils s'oublièrent ainsi dans la joie troublante et délicieuse de cette heure bénie.

La jeune fille fut la première à se reprendre et à dominer le vertige et l'alanguissement que ce baiser d'amour, le premier, avait glissé dans ses veines.

Elle couvrit son visage de ses deux mains en murmurant d'un ton doux reproche.

— Pierre, oh! Pierre!

Le jeune homme aussi se reprochait presque l'ardeur de cette caresse et la tête de nouveau cachée sur les genoux de son amie, il murmura doucement, baisant légèrement la robe aux plis nombreux :

— Je t'aime, je t'aime, ma Jeannine!

La jeune fille était redevenue calme.

Le voile de jourpre qui avait enfiévré ses traits était tombé.

La ravissante et mutine figure avait maintenant une rêveuse et touchante expression.

— Il ne faudra plus recommencer, Pierre.

Elle prit cette tête chérie et la releva.

— Bientôt nous allons nous séparer et notre mariage, hélas! ne peut avoir lieu avant deux ans... Il faut nous faire une raison, avoir de la patience.

Pierre riposta :

— De la patience, mais j'en aurai! Plus rien ne m'inquiète, ma Jeannine, puisque tu es à moi, et que ce n'est plus qu'une question de temps.

— Le temps, le temps, comme tu en parles, Pierre, dit mélancoliquement la jeune fille.

(Suite à la page 33)

Les Deux Orphelins

EPISODE NUMERO 25 (Suite et fin)



1—A l'appel de la police, qui détenait enfin les fugitifs, miss Rogue accourut, toute fière de les tenir sous sa main de fer.



2—Mais il se passa alors une chose étonnante. Un homme et une dame richement vêtus, entrèrent et réclamèrent l'un des orphelins.



3—Ils prouvèrent que James avait été légalement adopté et ils l'amenèrent. Mais celui-ci ne voulait pas quitter son ami Jack.



4—Il persuada enfin ses parents adoptifs d'amener Jack avec eux. Celui-ci était assez fort pour travailler comme aide-jardinier.



5—En quittant le poste de police dans la luxueuse automobile, ils saluèrent ironiquement miss Rogue qui verdissait de rage.



6—Et enfin, nos deux amis Jack et James vécurent heureux. Ils avaient appris à se mieux connaître dans l'adversité afin d'être plus heureux dans la prospérité.

F I N

VOICI UN APERÇU DE NOTRE NOUVEAU CONTE :

LE COURAGEUX AIGLE D'OR

QUI COMMENCERA DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO



1—Affaibli par de récentes blessures et par l'âge, l'Aigle Rouge, chef d'une tribu indienne, se cherchait un digne successeur.



2—Son fils semblait tout désigné: courageux, batailleur, il était en outre très généreux et doué d'un bon cœur.



3—« Mon fils, lui dit l'Aigle Rouge, pour obtenir le calumet de grand chef, il te faut conquérir d'abord le tomahawk d'or ».



4—Le lendemain, le jeune Indien commença l'ascension de la montagne où se trouvait, près d'un repaire d'aigle, l'arme sacrée.



5—Le jeune Indien, suivant les indications de son père, suivait une ligne presque droite vers le sommet de la montagne.



6—Ce ne fut pas sans peine. De hautes falaises se présentaient qu'il devait escalader en s'aidant des moindres aspérités.



7—Après de nombreuses heures de marche il arriva enfin à un plateau d'où il vit une caverne surplombant un précipice.



8—Grâce au câble qu'il avait apporté, il put descendre près de la caverne. Mais soudain il entendit un battement d'ailes.



Nouvelles Aventures du Capitaine Jolicoeur



EPISODE NUMERO 14



1—Dès qu'ils apprit que des bandits se tenaient dans un passage de la montagne, le Capitaine partit à leur poursuite.



2—Mais ils étaient plus nombreux qu'il ne croyait. Il se trouva soudain devant leurs revolvers qui le menaçaient.



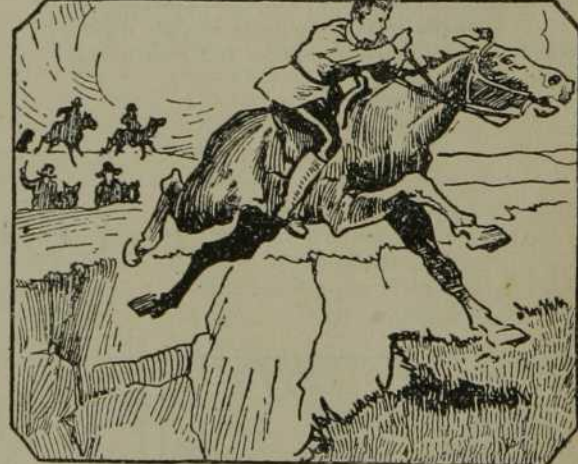
3—Il lui fallait payer d'audace. Sortant brusquement son arme, il éperonna son cheval qui bouscula les bandits.



4—Le célèbre Masque Noir se trouvait là. Surpris par la brusque attaque du Capitaine, il laissa échapper son arme.



5—Le policier avait une bonne avance quand les bandits réussirent à maîtriser leurs montures. Mais comment s'échapper ?



6—Emporté par son élan, le cheval du Capitaine franchit un précipice qu'il eut hésité à sauter en tout autre moment.



7—Mais le Capitaine savait que les bandits ne le laisseraient pas s'échapper. Il lui fallait donc trouver un stratagème.



8—Il se plaça dans une clairière où les arbres étaient espacés. Puis il unit deux arbres par une corde très solide.



9—Il ne lui restait plus qu'à attendre l'arrivée de ses ennemis. Il entendait déjà les galops rapides de leurs chevaux.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

(Suite de la page 30)

«Le temps est un vieillard terrible et il fauche souvent projets et espoirs!

— Il ne peut rien sur nous, répartit impétueusement le fils de Dormeuil. Je lui porte un joyeux défi!

«Qui pourrait arracher mon amour d'un cœur tout entouré de ses racines? Ah! notre enfance, notre adolescence et toujours ce sentiment qui grandit et se transforme: amitié, amour, passion tout ensemble!

«Le temps, Jeannine, est un vieillard en effet; il tient un sablier et le sable passe si lentement que l'impassibilité du travailleur taciturne nous exaspère. Se séparer, attendre deux ans, j'en souffre aussi, crois-le, et la souffrance de la séparation commence à agir sur moi.

— Hélas, dit Jeannine, comment ferai-je moi qui, chaque jour, quand je te quitte, compte les heures et voudrais déjà être à demain.

— Pauvre petite, nous nous écrivons!

Le jeune homme s'était levé. Il marchait d'un air agité à travers la pièce. Il s'arrêta pour affirmer:

— Celui qui reste est le plus à plaindre; celui qui s'en va a le voyage pour le distraire. Tu es donc plus malheureuse que moi.

Elle protesta, bien femme en exprimant cette délicate pensée:

— Oh! non, moi, ici, j'aurai tous mes souvenirs, chaque pierre de la maison, chaque arbre du jardin me rappellera un de nos actes, un de tes gestes, une de tes paroles. Chez nous, près de mon grand-père, il en sera de même. Je me confierai dans notre étroite demeure...

— Si pétique dans son fouillis de verdure, interrompit Pierre, et où j'aimais tant, lorsque j'étais enfant, entendre le commandant raconter ses campagnes, celles d'Italie, particulièrement, dont le théâtre se déroulait sous nos yeux et dont les souvenirs, si vivants à travers ses paroles, se levaient tout alentour... J'y serai souvent en pensée!

— Oui, tu me verras dans le petit cabinet de travail à verrières reprendre mes dentelles, que j'imagine toujours être celles d'une de ces marquises dont mon grand-père me narre la noble vie dans leur vieux château du Poitou.

Elle rêva:

— Oh! comme je voudrais voir la France, la Touraine surtout!

— Nous irons, ma chérie. Que le vieillard morose verse encore beaucoup de sable et nous irons visiter les rives de la Loire. Ton père n'était-il pas Tourangeau?

Elle fit un signe doux et mélancolique.

— Oui, il avait grandi dans un gentil manoir, au long des coteaux riants de la Loire. Sa mère, à demi ruinée, en avait fait un soldat. Il mourut peu de temps après ma naissance; je ne connais de lui que ce pastel qui est dans le cabinet aux verrières. Ma mère l'avait rencontré au cours d'un voyage en France. Hélas! leur union ne dura guère. A l'âge d'un an, j'étais orpheline. Je n'avais plus que mon grand-père!

Les maux de dents et la névralgie sont soulagés instantanément par le Liniement Egyptien Douglas. Un remède rapide et sûr. Aussi recommandé pour brûlures, contusions, douleurs et inflammations.

— Pauvre Jeannine!... Lui et moi nous remplacerons les chers disparus.

La jeune fille sursauta au timbre de la pendule.

— Oh! Pierre, tu me fais oublier son dîner!

— C'est vrai. Déjà sept heures; mets vite ton chapeau, je te conduirai moi-même, l'auto est encore en bas.

Les deux jeunes gens se disposaient à sortir quand Lina et Jean entrèrent.

Jeannine bondit vers Lina, dont elle entoura le col de ses deux bras dans un geste plein de charme séducteur.

— Grondez-moi, chère madame; voilà maintenant que pour rester plus longtemps avec Pierre j'oublie bon papa.

Lina rit un peu et, entrant dans le jeu:

— Voulez-vous vous sauver, abominable petite fille.

Puis, tendrement:

— J'aurais voulu vous garder à dîner, petite, pour vous annoncer avec plus de précautions la décision que nous venons de prendre, mon mari et moi...

— Une décision, fit Jeannine en pâlisant.

— Une décision, s'exclama vivement Pierre. Parle vite, marraine, parle vite. Est-ce qu'elle nous concerne?

Mais ce fut Jean qui répondit:

— Eh bien, mon cher enfant, voici ce qui en est: nous comptons quitter Milan en même temps que toi et t'accompagner à Paris.

Le visage de Pierre rayonna.

— Vous me conduiriez alors?

— Nous ferons mieux, nous resterons avec toi.

— Pendant deux ans?

— Nous nous installerons définitivement en France; notre exil a assez duré.

Jean Bernard prononçait ces paroles d'un ton vibrant, tout envahi par de fortes impressions personnelles, sans s'apercevoir du mal secret qu'elles faisaient à Jeannine.

La jeune fille s'était laissée retomber sur un fauteuil, défaillante à la pensée de se voir toute seule à Milan avec son cher infirme. Il lui semblait qu'avec cette annonce de départ toute foi l'abandonnait, que ses espoirs gisaient à terre, fracassés.

Lina fut la première à s'apercevoir de la souffrance de la pauvre petite. Elle s'élança vers la jeune fille.

— Jeannine, ma chère fille, ne vous troublez pas, nous causerons demain longuement ensemble de ce projet qui vous surprend et vous afflige et vous verrez qu'il est favorable aux intérêts de votre amour car il abrégera peut-être votre séparation.

— Comment cela? demanda vivement Pierre. Ta présence, marraine, près de ma fiancée, me rassurait sur son sort. Je savais que tu veillerais sur elle, que tu serais prête à la secourir si elle avait besoin de secours! Le commandant de la Fresnaye est âgé, malade, il ne peut protéger Jeannine; c'est elle au contraire, héroïque enfant de seize ans, qui le soutient de sa joie et de son travail. Où prendrait-elle du courage, pour sa tâche d'abnégation, sans mi, sans vous?

Lina répondit avec assurance:

— Je vais te le dire.

— Oh! oui, murmura Pierre, car je ne vois pas...

— Laisse parler madame Bernard, supplia Jeannine, tout entière suspendue à ce que la mère de son fiancé allait lui apprendre.

Lina reprit:

— Tu ne crois pas, Pierre, vous ne croyez pas, mes chers enfants, qu'en prenant cette grave détermination nous ayons agi légèrement, en égoïstes, sans nous préoccuper de ce que deviendraient nos amis les plus chers, la fiancée de notre enfant?

«Vous nous connaissez trop bien pour cela. Eh bien! nous avons pensé que le marquis de la Fresnaye n'avait plus aucune raison, lui non plus, de demeurer en Italie, que maintes fois nous lui avons entendu exprimer ses regrets de ne pas être retourné en France et que, s'il le voulait, nous lui préparerions une gaie retraite près de la nôtre, à Paris.

— Quelle bonne pensée, approuva Pierre.

Jeannine joignit les mains et leva ses beaux yeux au ciel.

— Que je serais heureuse! Serait-il possible, mon Dieu!

— Tout ce qu'il y a de plus possible, ma petite Jeannine, déclara Jean Bernard. Nous ne vous précéderons que de quelques mois et, dès l'hiver, sans doute, vous pourrez nous rejoindre.

La jeune fille avait les yeux humides.

— Que vous êtes bons! Ce nouvel espoir me rend la paix et la joie. Vous perdrez ne serait-ce pas me rendre deux fois orpheline!

Le beau visage de Jeannine exprimait l'émotion la plus tendre et la plus vive.

Pierre embrassa passionnément ses parents adoptifs, l'homme qu'il aimait comme s'il eût été son père, la femme qu'il traitait comme sa mère, sans pressentir qu'il était son fils.

— Merci, merci, répétait-il, vous avez bien compris que je ne pouvais, n'est-ce pas, vivre longtemps sans elle!

Lina dit à Jeannine:

— Vous pouvez, sans crainte d'aucune sorte, rejoindre le commandant. Bientôt, nous serons tous réunis pour ne plus nous séparer. Mais il est tard; Pierre, prends l'auto pour reconduire Jeannine; on t'attendra pour le dîner.

Les deux jeunes gens ne se firent pas répéter l'invitation.

Ils passèrent encore quelques instants délicieux tandis que Pierre, tenant le volant, menait la limousine, avec une habileté impeccable, à travers les petites rues jusqu'à une plus étroite encore que les autres, dont les murs bas étaient couverts de clématites et de lierres retombants.

On y respirait une fraîcheur embaumée et un calme qui contrastait avec le grouillement tout proche des rues voisines.

L'auto s'arrêta devant un portail bas en fer forgé.

Et les jeunes gens, dont les inquiétudes étaient calmées et qui voyaient l'avenir sous les plus belles couleurs, s'éteignirent passionnément dans la ruelle déserte en se disant joyeusement:

— A demain, à demain!

II

Allongé dans un fauteuil articulé et tout pensif, le commandant, comme on

SOUS SERMENT DEVANT NOTAIRE

Un Homme de Toronto Dit Sous Serment Comment les Fruitatives Lui Ont Donné un Soulagement Durable de la Constipation

M. Sam Sansone, 44 Front St. W., Toronto, a terriblement souffert de l'indigestion. Puis il eut un soulagement durable. M. Sansone est si reconnaissant qu'il veut que d'autres victimes de l'indigestion soient soulagées comme il l'a été. Et voulant vous assurer absolument de ce qu'il dit, il fait serment devant notaire. Il dit, en partie:—«J'ai pendant longtemps souffert d'indigestion. J'ai tout essayé, mais mon mal empirait toujours. Un ami me recommanda les Fruitatives. Après en avoir pris je ne mis pas de temps à redevenir tout à fait bien, et je pus manger n'importe quoi sans douleur ni suites graves.»

Les Fruitatives ont apporté un soulagement durable à des milliers de victimes de la constipation, de l'indigestion, et d'autres maux semblables. Commencez d'en prendre aujourd'hui.

Copie de la déclaration assermentée de M. Sansone sera adressée sur demande. Ecrivez à Fruitatives Limited, Ottawa, Canada.

FRUIT-A-TIVES—25c et 50c PARTOUT

La chose la plus commode à la maison



VOICI LE REMÈDE



LA FILLE L'ÉPOUSE LA MÈRE

Femmes et filles sont sujettes à plusieurs maladies particulières au sexe. Soignées à temps avec le remède approprié, ces maladies sont vite enrayerées; négligées elles nécessitent souvent une opération. Les PILULES FEMOL agissent sur les organes féminins qu'elles décongestionnent. C'est le meilleur remède des femmes. Institut Caso. (S.A.) Place Royale, Montréal.

PILULES FEMOL

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto 8, Ontario.

l'appela familièrement depuis que les nécessités de la vie lui avaient fait cacher son titre de marquis, si peu en accord avec la médiocrité de sa fortune, attendait Jeannine.

C'était un beau vieillard au visage d'ascète et d'aristocrate. Une noble fierté, tempérée par beaucoup qui attire. Un infirme qui sourit, quoi de plus touchant ! C'était un homme d'une humeur chevaleresque et qui avait acquis une grande réputation de valeur à la guerre.

Pendant la campagne d'Italie, il s'était distingué par une action d'éclat que le maréchal de Mac-Mahon avait voulu reconnaître.

C'était le jour de la bataille de Magenta, après les combats de Palestro, où il s'était battu avec tant d'entrain et de vaillance qu'un vieux grognard de colonel avait fait cette remarque devant plusieurs officiers du régiment :

— Tout de même être si joli garçon, et n'avoir pas peur de se casser la figure !

Le mot s'était colporté et avait fait fortune.

Mac-Mahon avait reçu l'ordre de se porter sur Magenta par Buffalora.

Le 4 juin, au point du jour, le 1er corps se mit en marche sur deux colonnes.

La première division se dirigea à gauche, sur Magenta.

La seconde, conduite par Mac-Mahon lui-même, descendit sur Buffalora, où les tirailleurs arrivèrent vers une heure.

C'était de cette troupe que faisait partie le marquis de la Fresnaye.

La chaleur était vive, les troupes marchaient en silence.

Mac-Mahon crut apercevoir devant lui des forces ennemies importantes et fit arrêter la colonne jusqu'au moment où il supposa que celle de d'Espinasse, sur sa gauche, était arrivée à sa hauteur.

Cette première erreur en amena une autre qui faillit être fatale à cette journée fameuse.

Napoléon, ayant entendu le canon de Mac-Mahon sur sa gauche, crut le moment favorable pour lancer le général Mellinet sur Buffalora et Pontenuovo.

Cette troupe était composée de zouaves et de grenadiers de la garde qui enlevèrent vaillamment la position.

Mais, écrasés par le nombre, attendant un secours qui ne venait pas assez vite, ils durent repasser le Naviglio Grande.

Tout était gravement compromis, quand Mac-Mahon dégagait la division Mellinet et poussa droit sur Magenta.

Le lieutenant de la Fresnaye combattait aux côtés du général d'Espinasse, qui attaquait le côté nord de la ville.

Le combat sanglant hors des murs, devenait dans les rues plus terrible encore.

Le jeune lieutenant, près de son chef, accomplissait des prouesses.

Il lui sauva deux fois la vie, en le couvrant de son corps, mais le malheureux général ne put échapper à son sort funeste. Il fut tué.

On prenait les rues maison par maison.

Le feu sortait de toutes les croisées.

Les pavés ruisselaient de sang tiède où glissait le pied des chevaux et des hommes.

Au long des murs, dans une fraternité ironique, des cadavres de Français et d'Autrichiens se mêlaient !

Quand la nuit descendit sur ce carnage Mac-Mahon avait enfin la victoire.

Harassés, les vainqueurs aspiraient à un gîte sûr et au repos.

La plupart campaient dans les habitations abandonnées, d'autres, sur les places, en plein air sous le ciel plein d'étoiles.

De la Fresnaye entra, sans souci du danger, dans une calme petite rue où une lampe allumée d'une main pieuse au plus fort de la bataille brillait devant une madone.

La niche qui la contenait était creusée dans la façade d'une antique maison, d'où, en approchant, il crut entendre s'échapper des cris de femmes.

Deux voix, à n'en pas douter, poussaient un appel désespéré.

La porte, démolie à coups de crosse, béait.

Le jeune officier imagina tout de suite, quelque attentat de soldats ivres.

Il sauta dans la maison et arriva juste à temps pour arracher des mains de quelques brutes avinées une jeune fille aux cheveux épars qui se défendait comme une lionne. Non loin d'elle sa mère se lamentait vainement.

La jeune fille était presque une enfant, belle comme une vierge descendue d'un tableau de Raphaël.

Dès qu'elle aperçut l'officier, elle leva vers lui ses mains suppliantes.

Il chassa ses agresseurs.

Elle lui parut comme une fleur penchée au bord de l'abîme.

— Ne craignez plus rien, prononça-t-il fièrement, je vous prends sous ma garde, et vous, madame, relevez-vous.

Il aida la dame âgée à regagner un fauteuil et regarda autour de lui.

Il était dans un salon qui avait grand air avec ses vieilles tapisseries, ses toiles enfumées, ses meubles tout incrustés d'ivoire, ses crédences surchargées d'objets précieux.

Mais le plus précieux de tous était devant lui.

C'était la belle fille dont il avait préservé la vertu du plus lâche attentat.

Elle de son côté l'examinait sans haine.

Ne lui était-il pas apparu comme un chevalier sauveur !

La mère et la fille ne cessaient de

le remercier avec une effusion touchante.

Tout à coup, elles le virent pâlir. Il avait été blessé en protégeant d'Espinasse et dans sa fièvre ne s'en était même pas aperçu.

— Mais dit en italien la jeune fille, voyez, voyez, notre défenseur va mourir !

Les deux femmes s'élançèrent vers lui.

Il fut contraint de montrer sa blessure.

C'était un coup de sabre derrière l'épaule. Les chairs étaient largement ouvertes, mais fort heureusement l'os n'était pas touché.

Aussitôt pansé, le lieutenant voulut se retirer :

— Je vous ferai garder, promit-il.

L'idée de fuir lui était venue en regardant la trop délicate inconnue. Mais les deux femmes, mourant de peur, le supplièrent de demeurer.

Pouvait-il résister aux prières de cette belle bouche qui semblait pétrir avec des pétales de grenade ?

Il sentait sa tête tourner à regarder cette blanche figure entourée de mille boucles de cheveux noirs, cette taille souple comme un roseau de saule et que, malgré lui, il rêvait de serrer dans ses bras.

Le lieutenant de la Fresnaye avait reçu le coup de foudre et son cœur fut pris dès ce soir-là.

Il le fut davantage encore quand il connut les détails de la vie de ces deux dames, qui appartenaient à une excellente famille.

Le coup de foudre avait été réciproque. Le jeune marquis s'aperçut vite qu'il était aimé.

Il avait résolu d'épouser la belle Italienne aussitôt la paix signée.

Promu au grade de capitaine après Magenta, décoré de la Légion d'honneur à la fin de la campagne, un bel avenir militaire s'ouvrait devant lui.

Mais il n'était pas entré dans l'armée que pour faire plaisir à sa mère.

Après de tels succès il pouvait en sortir la tête haute.

Il donna sa démission, fut nommé commandant de réserve, et bientôt il épousa la jeune fille trouvée en un soir de bataille dans la maison de la madone.

Tantôt habitant Paris et tantôt Milan, ou l'une des grandes villes de l'Italie, ils furent entièrement heureux.

Ils eurent une fille qui, à l'âge de vingt ans épousa un gentilhomme

tourangeau, le vicomte de Montaut.

De ce mariage naquit une mignonne enfant qui reçut le prénom de Jeannine.

Pendant plus de vingt ans le commandant de la Fresnaye avait goûté un bonheur sans mélange. La destinée n'avait eu pour lui que des sourires.

Subitement le malheur s'abattit sur lui.

En quelques années des deuils successifs assombrèrent sa maison.

Sa fille mourut la première des suites de couches. Son gendre la suivit de près dans la tombe, victime d'une fièvre typhoïde.

Enfin sa femme mourut d'une maladie de langueur et l'officier en retraite resta seul au monde avec la petite Jeannine.

Il fut un grand-père admirable. Il remplaça les disparus auprès de la chère petite.

Avec le deuil, les soucis d'argent étaient entrés dans la maison du commandant.

A vrai dire, le brillant officier avait été un administrateur déplorable. Il n'avait jamais su mesurer ses dépenses à ses ressources. Il avait entamé son capital et celui de sa femme. Puis, pour rétablir ses affaires, il avait joué à la Bourse, il avait spéculé.

On connaît le résultat ordinaire de ce genre d'opérations. Un beau jour, le commandant s'aperçut qu'il était complètement ruiné.

Comment élever Jeannine ?

Le travail seul pouvait lui permettre de vivre et d'élever l'enfant. Résolument, avec le courage dont il avait déjà donné tant de preuves, il se mit à la besogne.

Il entra comme chef du personnel à la maison Rupelli et il y resta jusqu'à ce qu'une paralysie de la jambe le mit dans l'impossibilité de remplir sa fonction.

Pour la petite, il s'était repris à vivre ; ses regrets de mari et de père, il les avait enfermés en dedans pour ne montrer que des sourires à l'orpheline.

En consentant à vivre pour elle, quand il lui aurait été si doux de suivre dans la mort celles qu'il avait perdues, il s'était juré de la rendre heureuse, de l'entourer de toutes les joies et de toutes les tendresses.

Deux tombes s'étaient fermées sur son berceau ; elle était orpheline, une sombre destinée lui semblait promise. Eh bien ! le commandant avait juré qu'il changerait ce mauvais sort ; et le soleil avait lui sur la jeune plante qui avait poussé près de lui, robuste, belle et pure.

Contempler son oeuvre avait été pour lui la plus douce des récompenses. Tout avait marché à souhait jusqu'au jour où la paralysie avait cloué le vaillant lutteur sur son fauteuil.

Quel désespoir !

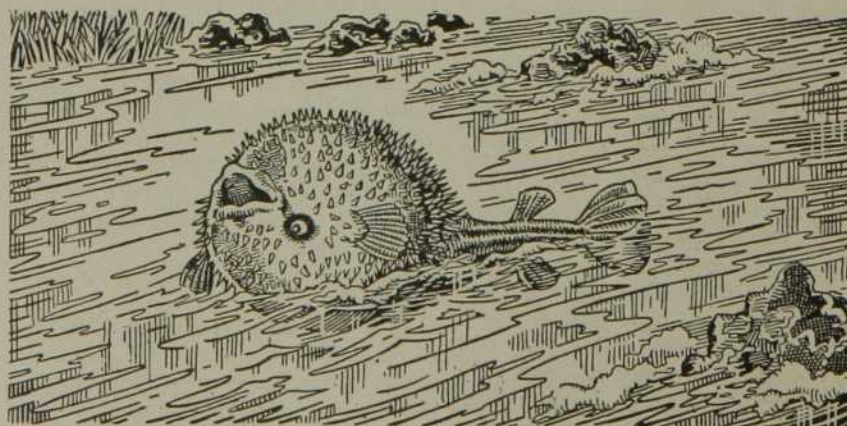
Le pauvre homme avait murmuré :

— Le bon Dieu aurait bien pu attendre, pour me rendre impotent, que Jeannine soit mariée !

En même temps que la maladie, la gêne, de nouveau, entra au foyer. Privé des beaux appointements qu'il touchait à l'usine Rupelli et réduit à d'insignifiantes pensions et au faible revenu du capital sauvé du naufrage, le gendre de vie de Jeannine et de son aïeul dut changer du tout au tout.

C'est alors que la petite-fille, bien digne du grand-père, avait entrepris

LE DIODON OU ORBE ÉPINEUX



Parmi les animaux étranges que l'on trouve dans les eaux tropicales l'orbe épineux est assurément l'un des plus curieux. Quand il est poursuivi par un requin, il monte à la surface et se gonfle comme un ballon de sorte que le requin est rebuté par cette boule armée de piquants. L'orbe se gonfle parfois si bien qu'il en éclate.

d'utiliser les dons de dentelière qu'elle avait conquis en se jouant.

Fanatique des dentelles précieuses, dont elle avait de beaux fragments dans ses tiroirs, elle avait appris à réaliser les points les plus rares avec son aiguille et, par l'entremise d'une marchande d'objets d'art, elle en avait à reconstituer plus qu'elle ne pouvait en faire.

Ces travaux délicats étaient très bien rétribués.

La maison s'était vite ressentie de l'apport des ressources que fournissait le travail de ses doigts.

D'abord, elle s'était cachée de son grand-père.

Puis, un jour, elle avait avoué.

Quels pleurs dans les yeux du grand-père!

Quelle indignation!

— Travailler de tes mains, toi, ma Jeannine. Toi ma fille, une descendante des la Fresnaye. Et je suis là, moi, et je suis obligé de voir ça? Et je n'y puis rien! Ah! vraiment, Dieu n'est pas juste qui permet de telles choses!

Jeannine émue par le chagrin de l'aïeul qu'elle vénérât s'était jetée à genoux près du fauteuil du paralytique.

— C'est une telle joie pour moi, grand-père chéri de ne plus être entièrement à votre charge.

Le vieux soldat avait eu un geste de dénégation désolée.

— Pauvre ange!

— Soyez raisonnable, bon papa. Vous savez que j'adore les dentelles, n'est-ce pas? Toujours, par plaisir, convenez-en, je me suis exercée à surprendre le secret des dentellières; j'ai appris joyeusement ce métier, comme si je devais l'exercer. Vous m'avez laissé faire en so uriant. Vous m'avez dit que je devais tenir ce goût de quelque coquette aïeule.

— Eh bien! tous ces chiffons soyeux que l'on me confie, tous ces réseaux délicats auxquels je restitue leurs dessins les plus fragiles, je suppose qu'ils sortent de mon armoire et vont y rentrer.

— Mettons les préjugés de côté, grand-père. Pourquoi vous chagriner, vous qui m'avez donné l'exemple de la vaillance et du courage?

La petite taille de la jeune fille semblait grandie en disant ces mots et le vieillard l'admirait, sans pourtant se rendre encore.

Il répondit:

— Il est naturel qu'un vieux grand-père travaille, une vieille bête de soldat aime à montrer qu'il sait manier autre chose qu'un sabre. Le commandant de la Fresnaye a pu faire ce qu'une jeune fille de ton monde doit éviter d'accomplir.

La jolie fille fit une moue.

— De mon monde! Ah! bon papa, où sont-ils les gens de mon monde? Notre médiocrité de fortune les écartera toujours de nous... J'ai grandi parmi des travailleurs intelligents, honnêtes et distingués aussi, car le travail élève plus les êtres que l'oisiveté.

— En ce siècle plus qu'en tout autre, on est le fils de ses œuvres...

— Sans doute, sans doute, consentit le vieillard, l'esprit nouveau souffle en toi; c'est tout naturel. Mais moi je suis vieux, ma petite, et je tiens encore aux distinctions sociales...

— J'aime mieux la noblesse du maintien et la noblesse de l'âme qu'une place peut-être usurpée dans l'armorial!

Le vieil officier sourit à cette crânerie.

— Petite révolutionnaire, va!

Cette scène se passait quelques jours avant le premier aveu de Pierre à Jeannine.

D'instinct, la jeune fille défendait déjà près du vieillard la possibilité d'une mésalliance.

— Enfin, grand-père, si un jour je me marie, ce ne sera sûrement pas à un homme titré.

Le marquis de la Fresnaye avait trop d'expérience et de bon sens pour opposer un démenti formel aux paroles de sa chère petite-fille.

Il aimait mieux répondre par l'énigmatique *chi la sa* cher aux Italiens.

Elle secoua en riant sa tête rebelle.

— Vous savez très bien, bon papa, que nos gentilshommes modernes sont beaucoup plus occupés de découvrir une dot accompagnée de rotture qu'un beau nom sans plus. Une fille d'industriel, si son père a des millions, a chance d'être marquise; une demoiselle comme moi doit tout attendre du bon vouloir d'un pauvre garçon qui l'aimera pour elle-même et peut-être pour le plaisir obscur de relever sa race...

Le commandant écoutait en silence. Il était tout de même un peu estomaqué. Il dit d'un ton incertain.

— Alors, tu te mésaillerais?

Sans honte, elle répondit:

— Dame, à moins de rester vieille fille!

— Comme tu acceptes cela!

— Comme vous avez accepté d'entrer à l'usine Rupelli!

— Et toi de reprendre de la dentelle.

— Absolument.

— Cela ne te ferait donc rien?

Elle se fit grave:

— Père, je respecte le passé, mais je ne veux pas être son esclave!

Le vieil officier la regardait avec surprise.

Il croyait avoir affaire encore à une enfant et c'était une femme qu'il avait devant lui.

— Tu es étonnante, petite, murmura-t-il jetant autour de lui les yeux.

Des portraits mignards de femmes poudrées du dix-huitième siècle le regardaient, belles femmes fragiles comme les saxes qui les représentent, pas plus belles que celle-ci, leur descendante à qui elles avaient légué leur fière beauté.

Il réfléchit à part lui:

— Ces temps ne reviendront jamais.

Et tout haut:

— Tu as peut-être raison, ma Jeannine.

Et une préoccupation qui n'était encore qu'un germe en lui grandit dans son cœur. Qui épouserait Jeannine? Quel protecteur lui susciterait la destinée?

Il était bien loin de penser à Pierre à Pierre, enfant sans nom, recueilli par les Bernard, puis adopté définitivement et qu'il avait vu grandir à côté d'eux.

Ce fut de la stupefaction quand sa petite-fille vint lui faire part de leurs sentiments mutuels, du désir qu'ils avaient de s'épouser.

SAVON

COMFORT



LES ménagères expérimentées choisissent le Comfort—le savon à laver jaune économique—le sachant toujours le même, inoffensif et digne de confiance.

Les coupons Comfort s'échangeant contre des cadeaux de valeur.

HEMORROIDES

L'Onguent du Dr Chase soulage la démangeaison, les sensations de brûlures et de piqûres presque immédiatement; depuis un demi siècle, elle ont prouvé leur efficacité comme traitement dans cette torturante affection. Pourquoi prendre le risque d'une opération quand cet onguent peut vous soulager?

L'ONGUENT
du Dr. CHASE

Dans LA REVUE POPULAIRE
du mois de Décembre, vous lirez:

Rançon d'Amour

par

Pierre Dhael

CE ROMAN SAURA
CERTAINEMENT
PLAIRE A TOUS
NOS LECTEURS
ET LECTRICES

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Province ou Etat _____

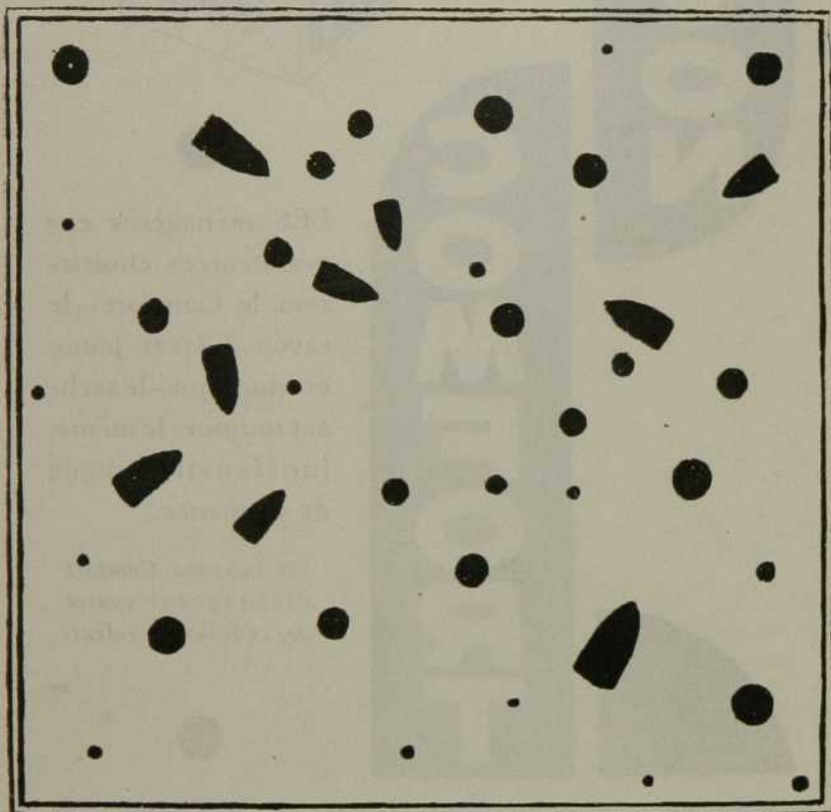
POIRIER, BESETTE CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Aussi en vente dans tous les dépôts de journaux à 15c le numéro.

NOTRE CONCOURS SPECIAL

10 prix à gagner

Le carré ci-dessous représente un champ de bataille où pleuvent des quantités de projectiles de toutes sortes. Il s'agit de découper le cavalier et de le placer dans le carré de manière à ce qu'il ne couvre ni ne soit touché par aucun des projectiles. Adressez à: CONCOURS SPECIAL, *Le Samedi*, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Canada.



COUPON DU CONCOURS SPECIAL DU "SAMEDI"

(No 2 — 8 décembre 1934)

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ PROV. _____

(Les réponses seront reçues jusqu'au 7 décembre inclusivement.)

Nous choisirons dix bonnes solutions qui seront récompensées chacune d'un prix. Les DIX prix que nous donnerons ainsi chaque semaine, pour ce Concours Spécial, seront dix jolis jeux de cartes que nous vous expédierons par la poste. Les noms des DIX gagnants de la semaine dernière paraîtront dans *Le Samedi* de la semaine prochaine.

AVIS AUX MUSICIENS

En vous présentant à nos bureaux avec ce coupon, nous vous remettons, gratuitement, un folklore canadien intitulé: "Fête rustique canadienne", pour orchestre seulement.

A ceux qui demeurent en dehors de Montréal, nous expédierons cette musique, à nos frais, sur réception de ce coupon.

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ PROV. _____

POIRIER, BESSETTE CIE LIMITEE, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Le vieil aristocrate qui dormait en lui s'éveilla dans un sursaut indigné.

Pendant deux jours il ne cessa de protester. Il ne pouvait se résoudre à donner son consentement. Mais au fond, il avait, l'âme romanesque ayant lui-même cédé à l'amour et d'autre part, il ne pouvait s'empêcher d'estimer Pierre, honnête et brave garçon s'il en fut. Aussi quand il fut sûr de l'attachement extrême que sa Jeannine avait pour le fils adoptif des Bernard, il lui dit:

— Ma Jeannine, j'avais fait d'autres rêves, pardonne à un vieux grand-père. Je le vois bien, il faut s'abandonner au courant et abjurer nos préjugés séculaires comme de vieilles erreurs. Si j'agis pour ton bonheur, mes chères mortes ne me le reprocheront pas... Te voir heureuse, ma chère petite, c'est mon dernier souhait sur cette terre.

— Je le serai, bon papa, et peut-être, plus tard, pourrai-je racheter la vieille demeure familiale, sur les bords de cette belle Loire dont vous m'avez tant de fois dépeint les charmes et la beauté.

— Les revoir seulement, Jeannine, ces lieux chéris! Ah! la Touraine et son peuple courtois d'un esprit vif et sans lourdeur, comme ses vins piquants. Serait-il bien possible que je puisse l'admirer encore!

— N'en doutez pas, s'écria la charmante enfant en pressant éperdument sur son cœur la tête blanche du noble infirme.

Plusieurs mois avaient passé et ce soir-là, le vieillard, tout en prêtant l'oreille au babillage de la servante italienne, qui dressait le couvert, attendait impatiemment le retour de Jeannine.

Chaque fois qu'elle le quittait, du reste, c'était ainsi.

L'oeil fixé sur la pendule, après que sept heures furent sonnées, il commença à pianoter sur le bras du fauteuil, ce qui, chez lui, était un signe d'énervement.

La pièce ressemblait à un vieux tableau de l'école hollandaise. Elle était presque absolument semblable au parloir moyenâgeux où il avait pénétré quarante ans plus tôt le jeune lieutenant, le soir de la bataille de Magenta. C'était le même éclairage mystérieux faisant valoir les superbes meubles bruns et noirs, les cuivres et les brocs d'argent.

Il aimait, dans ce décor, revivre les heures de sa jeunesse où l'amour lui avait souri.

Tout en devisant familièrement avec Juana, fidèle servante qui avait assisté à tous ses deuils, le vieillard comptait les minutes.

Enfin, son oreille perçut le galopement léger de deux petits pieds qui faisaient craquer le gravier du jardin.

Une porte s'ouvrit et l'enfant tout essoufflé parut.

— Je vous fait attendre, grand-père, cela n'est pas de ma faute; il s'est passé des choses ce soir...

— Il n'est rien arrivé de mauvais aux Bernard ni à ton fiancé, au moins?

— Oh! non, Pierre est ravi, au contraire.

— Comme à l'ordinaire, ironisa gentiment le bon vieux.

— Plus qu'à l'ordinaire.
— Du nouveau, alors? Parle donc, petite, tu me fais languir!

La jeune fille, aidée de Juana, roula silencieusement le fauteuil de son grand-père près de la table, qui était frugalement servie, mais couverte d'objets précieux que maniait, avec une sorte de dévotion fétichiste la servante.

— Parlerais-tu, petit masque? As-tu donc juré de me mettre à l'épreuve?

— En dinant, bon papa, répondit en riant la jolie dentelière. Je suis aussi impatiente que vous et la preuve, c'est qu'au lieu de rien vous conter, je vais vous poser des questions.

— Ça, c'est trop fort!

La jeune fille qui avait pris place en face du commandant, demanda:

— Aimeriez-vous rentrer en France?

Très surpris, le bon vieillard leva les yeux sur sa petite-fille.

Quant à elle, violemment émue, suspendue à ce qu'allait répondre son aïeul, elle avait joint les mains comme pour la plus fervente des prières.

— Quelle question, ma chérie, s'exclama le vieux soldat tout songeur! Tu sais bien que c'est mon plus cher désir, mais ce que je souhaite m'importe peu, c'est de toi qu'il s'agit. Je dirais volontiers comme Ruth à Booz dans l'Écriture: "Ta patrie sera ma patrie". Si Pierre se fixe en France, je vous suivrai.

Jeannine à travers la table lui envoyait un baiser.

— Tout ce que vous dites est adorable, mais il ne s'agit pas de cela.

— Je ne vois pas alors...

— Il ne s'agit pas d'attendre, bon papa, mais de partir bientôt, dans quelques mois enfin...

— Tu n'y songes pas, quitter les Bernard! Et puis, décemment, nous ne pouvons suivre Pierre.

Jeannine riait, tout à fait heureuse.

— Justement, c'est que les Bernard n'attendent pas... Juana, redonnez de ces caneloni à M. le marquis.

— Oui, mademoiselle.

— Je ne comprends toujours pas, répétait le commandant.

— C'est fini de vous taquiner, bon papa. J'ai appris tout à l'heure que M. et Mme Bernard ont l'intention de quitter Milan et de s'installer définitivement à Paris.

— Vraiment? Voilà qui s'appelle un vrai coup de massue, perdre ces bons amis!... Cela m'étonne et surtout m'attriste. Je n'aurais jamais cru que Bernard fût en état d'abandonner sa position.

— Moi non plus, mais ils sont assez riches, disent-ils. Et puis, ils ont soif de revoir la France.

— Et ils voudraient que...

— Nous les suivions... oui.

Les yeux du marquis s'étaient humectés; ses mains, qui tremblaient légèrement, heurtèrent le cristal du verre teinté de rose par un vin piquant d'Asti.

Les prunelles perdues dans un rêve, il murmurait:

— Attends, petite... Je me sens tout troublé. Revoir Paris, les bords aimés de la Loire! C'est possible, alors. Il me faut, vois-tu, m'habituer à cette idée si douce... Matériellement, il y a peu d'obstacles. La vie n'est pas plus coûteuse à Paris qu'à Milan et nos humbles ressources nous suivront. Mais...

Au feu et à mesure que parlait le commandant, le visage de Jeannine s'éclairait.

La joie, une joie profonde, illuminait ses traits purs où le sourire était comme une rose entr'ouverte.

— Bravo, fit-elle, enthousiaste, en frappant l'une contre l'autre ses mains mignonnes.

— Du calme, Jeannine. Voyons, toi qui es toujours si sage, ton exaltation m'étonne. Tu sais bien, cependant, qu'il faut compter quand on n'est pas riche. Il y a le voyage, trois personnes, car nous emmenons Juana, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Et tous ces objets si précieux, témoignés de ma jeunesse, reliques du passé les laisserons-nous ici? Il me serait pénible de vivre sans eux. Je n'ai pas dit impossible, car rien n'est impossible à un homme fort... Or, ma petite, bien que notre mobilier soit restreint, le transport en coûtera encore très cher.

La fiancée de Pierre ne fut pas abattue par l'objection que lui faisait le marquis. Elle triomphait visiblement, au contraire.

— Je vois bien, bon papa, que vous croyez avoir une petite fille sans prévoyance, une véritable étourdie, quoi. Que diriez-vous, pourtant, si je vous apprenais que je suis en mesure de couvrir tous ces frais?

Le commandant fronça le sourcil.

— Comment ça? Surtout pas de dettes, pas d'obligations qui nous lient. N'abdiquons pas la bonne fierté qui nous a toujours soutenus...

— A mon tour de vous dire: du calme, mon commandant, fit Jeannine avec une petite mine ployable de grâce et de gaminerie, je vais vous dire la vérité; vous ne me gronderez pas, promettez pour voir?

— Je promets.

— Eh bien, j'ai fait des économies, je possède, tout comme une paysanne, un gros bas de laine.

Le marquis railla:

— Tu n'as jamais mis que des bas de soie sortant de la maison Rupelli.

Mais il craignait de deviner une émotion bien vive lui étreignait la gorge.

— Des économies, pauvre petite, et sur quoi?

— Sur mon travail donc, fit l'héroïque petite travailleuse.

Le vieillard sursauta en proie à une émotion extrême.

— Je n'ose comprendre. Est-ce que tu ceillerais par hasard? Tu ne te contenterais pas d'abimer de longues journées les beaux yeux, quand moi je dors impuissant à te secourir et stupidement tranquille? Cela je ne le veux pas. Une telle pensée abrégerait mes jours, Jeannine.

— Ne dites pas cela, grand-père. Je suis si heureuse d'aimer le travail.

Le vieillard demeura muet, le cœur saignant, s'efforçant à considérer si la fatigue avait abimé ce cher visage.

Mais non, il la trouva fraîche comme l'aurore.

La jeune fille s'était levée et avait passé un bras câlin autour du cou du marquis.

— C'est fini, grand-père, je ne le ferai plus... Et vous allez bien voir que je dis vrai... J'ai accepté des travaux de la comtesse de Mansfield, cette milliardaire anglaise qui passa l'hiver dernier à Milan. Il s'agissait de reconstituer toute une robe et un voile

en malines. J'ai exécuté ces travaux en quelques semaines, le soir. Je ne pouvais lui sacrifier mes clients ordinaires et elle m'offrait douze cents francs; c'était une somme que je n'avais pas le droit de refuser. Mon gain est intact et il paiera notre déménagement.

— Ton énergie soulèverait des montagnes, affirma le marquis, tu sens comme la femme forte de l'écriture. De mes mains ton fiancé recevra un trésor d'abnégation, de gaieté, d'esprit et de cœur.

— Rien que cela, gazouilla Jeannine. Eh! bien, après mon mariage, je vous promets de ne plus réparer que mes propres dentelles.

— Embrasse-moi, ma petite chérie.

Les cheveux noirs se mêlèrent aux boucles blanches. Le jardin envoyait le parfum enivrant de toutes ses fleurs. Le soleil se couchant dans les nuages d'un mauve tendre frangé d'or; puis la nuit entra dans la vaste pièce où deux êtres rêvaient, chacun de leur côté, au changement survenu dans leurs vies.

Mais le vieillard était tourné vers le passé et une jeune fille vers l'avenir.

III

Les Bernard étaient arrivés à Paris.

Le mois qu'ils s'étaient accordé pour terminer leurs affaires à Milan avait été vite passé.

Pour les fiancés, ces jours mesurés qui leur restaient à vivre encore l'un près de l'autre, avant la courte séparation, s'étaient envolés, leur semblait-il, avec plus de promptitude que les feuilles d'une rose éparpillée par le vent du soir.

Serments, baisers et promesses de s'écrire avaient adouci la mélancolie de l'adieu ou plutôt de l'au-revoir.

Ils avaient vaillamment retenu leurs larmes, ne se montrant que des sourires.

— Nous allons vite préparer tout pour vous recevoir avait clamé Pierre dans un grand élan d'amour nous serons bientôt réunis, ma Ninine.

Il l'appelait ainsi quelquefois du doux diminutif qu'il employait pour elle étant enfant.

Elle y sentit passer toute la profondeur de sa tendresse.

Quand Pierre connut Paris, il ne tarda pas à en sentir le charme.

Ainsi que Jean Bernard l'avait promis à Lina, c'était loin de la fabrique Verdurel, hors de portée de leur ancien milieu, du théâtre de leurs joies et de leurs douleurs qu'ils s'étaient installés.

Un petit appartement à Passy avait rempli leurs désirs toujours modestes et ils s'occupaient de trouver non loin d'eux une habitation propre à recevoir le commandant et sa fille.

Avant d'être pris par les rigueurs du service, le jeune homme se hâtait d'apprendre à vivre dans ce nouveau milieu. Il ne s'ennuyait pas.

L'après-midi, ces belles après-midi de la fin de l'été qui sont la gloire de la grande ville, Pierre se dirigeait vers l'avenue du Bois.

Dans les voitures attelées de chevaux de race, dans les autos de luxe mollement capitonnées qui glissaient sans bruit vers le rendez-vous mondial de toutes les élégances, le jeune homme voyait passer des femmes parées,

étendues à demi sur les coussins, et d'une beauté provocante.

Des cavaliers les rejoignaient à la Cascade ou au Pré-Catelan, et le jeune homme inexpérimenté était ébahi par ces images de luxe et de plaisir.

Il les suivait longuement des yeux, imaginant tout ce qu'il dirait s'il pouvait, comme ces heureux du jour, faire la cour à de si charmantes compagnes.

Au fond de son cœur, il se disait bien:

— Je n'aime que Jeannine, et Jeannine est bien plus belle.

Mais il ne pouvait échapper à une sorte d'envie malsaine.

C'était un garçon délicat, loyal et ingénu, qui n'avait jamais quitté sa famille, ceux du moins qui pour lui la représentaient.

Dans toute sa vie ses yeux ne s'étaient arrêtés avec tendresse que sur Lina avec amour que sur Jeannine.

Il n'avait pas vécu; les passions sommeillaient en lui.

Il écrivait à sa fiancée des lettres enthousiastes sur Paris et pourtant jamais il ne lui parlait des monuments qu'il avait visités ni des œuvres réputées des grands musées qu'ils soulevaient si souvent d'admirer ensemble. La vérité est qu'il s'abandonnait momentanément au charme superficiel des choses.

Lina, elle, par superstition, sortait peu.

Elle était rentrée en tremblant à Paris.

De nouveau il lui faisait peur. Il lui semblait qu'elle n'y serait pas aussi heureuse qu'à Milan.

Son mari et son fils lui paraissaient l'un et l'autre détachés de la maison.

Jean cachait mal une préoccupation tenace.

Il avait promis à sa femme de ne pas s'enquérir de la fabrique Verdurel; il tenait parole. Mais avec quelle difficulté! Une curiosité étrange le tenaillait.

Etre si près et ne pas savoir!

Chaque jour ses marches au hasard le rapprochaient davantage de l'endroit qu'il s'était interdit de revoir.

C'était plus fort que lui.

Il rassurait ses scrupules en disant:

— Qui donc me reconnaîtrait?

Un jour même, il prit l'omnibus qui longe la rue du Cherche-Midi, afin de jeter un coup d'oeil sur ces lieux où il avait été si heureux et où il avait tant souffert.

La vieille voiture roulait cahin-caha dans la rue presque déserte.

Soudain, sans faire arrêter le véhicule, avec cette aisance hardie qui caractérise l'ouvrier parisien, un homme s'élança à l'intérieur et s'assit en face du mari de Lina.

Il avait la main bandée.

Bernard vit tout de suite qu'il sortait de la fabrique après s'être blessé sans doute.

Il tressaillit.

— Quelle imprudence, songea-t-il, je pourrais être reconnu!

Et, par précaution, il leva un journal ouvert entre lui et son voisin de face pour cacher son visage.

Jean Bernard avait un instant bien regardé l'homme. Il avait de larges yeux bleus dépolis, il avait regardé attentivement celui qui maintenant étendait entre eux la barrière du *Petit Parisien* comme pour se défendre.

Rien de comparable à la Mixture Buckley pour la Toux et le Rhume

G. Billings, de Colonsay, Sask., doit le savoir, car il prend de la MIXTURE BUCKLEY depuis des années. Il écrit: "Il n'y a rien sur le marché pour l'égal. Son action rapide comme l'éclair est la mort subite d'un rhume."

Peu importe la durée et la gravité de votre toux ou de votre rhume, essayez la MIXTURE BUCKLEY. Vous serez étonné du soulagement instantané qu'elle apporte. La première gorgée apaise la toux, et en un rien de temps, elle dégage la congestion, soulage et guérit les délicates membranes enflammées, les fortifiant contre les attaques futures.

La Mixture Buckley est "rapide comme l'éclair" — Une simple gorgée le prouve.

Refusez les substitutions.



**UNE
BELLE
TAILLE**
AUX LIGNES
HARMONIEUSES

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

MAL EN TRAIN? COMMENT VA VOTRE FOIE?

Stimulez la Bile de votre Foie

— Sans Calomel

Votre foie est un tout petit organe, mais il peut, assurément, mettre vos organes digestifs et éliminatoires hors d'état en refusant de déverser son afflux quotidien de deux litres de liquide biliaire dans vos intestins.

Vous ne corrigerez pas complètement cet état en prenant des sels, des huiles, des eaux minérales, des bonbons ou de la gomme à mâcher laxatifs ou des céréales. Quand ils auront libéré vos intestins, ils auront fini leur tâche et vous aurez besoin d'un stimulant pour votre foie.

Les Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie) auront tôt fait d'ensoleiller de nouveau votre vie. Elles sont purement végétales. Sûres, inoffensives. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés. 25c chez tous les pharmaciens. 48P



FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Écrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

Le médecin voit d'abord au rein!

Il sait que le rein en santé sort du sang les déchets formés par le corps humain qui se dépense et se renouvelle sans cesse. Mais si le rein fléchit, l'organisme se charge de poisons et on devient malade à tout coup. Comme sauvegarde de la santé—précaution sage—rincez-vous le rein régulièrement toutes les trois semaines avec les Pilules Dodd—tonique et remède favori du rein depuis plus de trois générations—ne faisant prendre aucune accoutumance—exemptes de drogues nocives. 259F

Pilules Dodd pour le Rein

MONTRES BRACELETS

POUR DAMES OU MESSIEURS



Montre-bracelet La Salle de 15 pierres dans une belle boîte à cadeau moderne. Entièrement garantie pour un an. Elle vous sera envoyée franco par le retour du courrier. Remplissez le coupon ci-dessous et ajoutez-y une piastre. Si vous êtes satisfait, gardez la montre et envoyez une piastre pendant 10 semaines consécutives. Satisfaction garantie ou argent remis.

Mainsteel Watch & Novelty Co.
190 Carré Dufferin Montréal

Messieurs:—Ci-inclus une piastre. Veuillez m'envoyer une montre bracelet — pour dam's () pour messieurs () à l'essai pour une semaine. Si j'en suis satisfait je donnerai une piastre pendant 10 semaines consécutives. Sinon je vous la retournerai en deça d'une semaine.

Nom Age
Adresse
Résidant à cet endroit depuis
Occupation
Patron L. S.

UNE GRANDE NOUVELLE!

LE FILM

de décembre

■ ■

52 PAGES AU LIEU DE 36

75 PHOTOS AU LIEU DE 50

UN ROMAN COMPLET
PLUS LONG

■ ■

EN VENTE PARTOUT
AU MEME PRIX

10 cents

Le mari de Lina était sûr d'avoir connu l'ouvrier dont il n'apercevait plus que les grands souliers rapiécés. Il l'avait peut-être même eu sous ses ordres.

Feignant toujours de lire son journal, il se promit de descendre dès le boulevard Montparnasse.

En effet, il se leva au moment où l'omnibus ralentissait sa marche derrière une voiture de laitier. Il sauta et prit le boulevard à gauche, tournant ainsi le dos au véhicule.

Mais l'homme avait sauté aussi, le visage plein d'étonnement, d'hésitation et de curiosité.

Jean Bernard entendit le bruit des grands pieds, il devina qu'il était suivi.

En effet, l'ouvrier le tira doucement par la manche.

— Faites excuse, monsieur, ça serait-y un effet de votre bonté de me dire...

Jean se retourna.

Les deux hommes étaient face à face.

Là, dans la lumière crue du jour, ils ne gardèrent plus de doute.

Le nom de l'homme revint en la mémoire du patron:

— Fernand Gicquel.

Il reconnut la grosse face rouge, luisante de sueur, et le regard des larges yeux bleu porcelaine, mais il se raidit, montra un front impassible.

— Quoi? fit-il. Que désirez-vous?

L'ouvrier reprit, obséquieux:

— Monsieur, vous m'excuserez si je me trompe. C'est rapport à la fabrique Verdurel que je voudrais vous parler.

Jean Bernard prit un air surpris:

— A moi? Il y a erreur, sans doute.

Le brave homme tordait sa casquette entre ses doigts d'un air d'insavoir comment se faire entendre et puissance désolée.

Timide comme tous les géants, il ne il se dandinait d'un air gêné.

Il dit enfin:

— Je ne crois pas faire erreur. N'êtes-vous pas M. Jean Bernard?

Le mari de Lina pâlit. L'homme vit sa pâleur, et n'ayant plus de doute, il continua:

— Oh! je vous ai reconnu tout de suite, moi! Vous ne me remettez pas: Fernand Gicquel. C'est même vous qui m'avez fait entrer dans la maison, un ami à vous qui m'avait recommandé.

Une conviction entêtée était dans les yeux de l'ouvrier.

Il répugnait à Jean d'avoir l'air de se cacher, il prit son parti de l'événement, tendit la main.

— Ce brave Gicquel! Mais si je vous reconnais fort bien... Vous étiez marié, je crois?

L'ouvrier serra la main de l'ancien patron à la briser.

— Oui, monsieur, même que l'aîné de mes fils a dix-huit ans.

— Et tout votre monde va bien?

— Oui, par bonheur, on s'en tire, monsieur Bernard, on a même fait bâtir une petite baraque à Clamart; mais c'est la fabrique qui ne va pas... Ah! ça a baissé depuis votre départ, patron! Tout le monde vous regrette. Dormeuil et sa matine de femme sont en train de tout manger.

— Je le sais; on m'a écrit...

— Une lettre pas signée, pas vrai? C'est un Italien qu'on a embauché chez nous qu'a donné votre adresse.

— Pourquoi n'avoir pas signé?

L'ouvrier fut embarrassé.

— C'est qu'on s'y est mis à plusieurs, et puis, des fois, les lettres qui vont si loin, ça peut se perdre.

— Je comprends!

— Ah! vous êtes bien vengé, allez!

Le mari de Lina sourit et haussa les épaules:

— Ceux qui n'ont rien à se reprocher n'ont pas besoin de vengeance. Ce que vous m'apprenez me fait beaucoup de peine, beaucoup...

— C'est pas pour Dormeuil, toujours, j'espère? grogna Gicquel. Celui-là, s'il demande son pain un jour, il ne l'aura pas volé.

— Non, répondit gravement Jean Bernard, c'est pour la petite fille de notre maître, c'est pour les ouvriers, c'est pour la fabrique elle-même.

— Tout le monde dit à l'atelier, du premier au dernier, vous savez, qu'il n'y a que vous qui pourriez nous sauver.

— Malheureusement, c'est impossible...

— Pourquoi donc, patron? insista chaleureusement l'ouvrier. Dormeuil est aux abois, que je vous dis. Il n'ose pas refuser l'argent à sa créature de femme, qu'est comme une sangsue après sa bourse.

— Il se rend compte de sa position et s'il savait où vous prendre, il irait vous en prier à genoux.

— Je n'accepterais pas, cria presque le mari de Lina avec un tremblement intérieur.

L'ouvrier eut l'air très chagriné.

— Voyez-vous, c'était une idée qui m'avait pris comme ça; je me disais V'là monsieur Bernard à Paris, lui qui a toujours été bon, y nous tirera tous de là. Puisque vous ne voulez pas, nous sommes fichus, n'y a plus qu'à faire le plongeon.

— Je suis très affligé, mon pauvre Gicquel, de tout ce que vous me dites.

— Je le vois bien, monsieur Bernard... Et autrement, madame Lina va bien?

— Très bien.

— Et le petit jeune homme?

— Le petit Pierre, il va bien aussi. C'est à présent un grand garçon, il va faire son service militaire.

— Comme ça pousse! Est-ce que vous voulez, monsieur Bernard, que je donne de vos nouvelles aux camarades?

Jean Bernard n'osa pas dire non; il connaissait Gicquel bon garçon, mais bavard, il sentait que toute défense serait vaine.

Troublé par la rencontre du travailleur, il avait hâte de le quitter pour s'abandonner à ses pensées.

Il lui tendit donc la main dans une hâte avec un sourire affectueux.

— Mon brave Gicquel, bonne chance, au revoir.

L'ouvrier leva sa casquette, esquissa aussi un geste de départ mais on sentait qu'il n'était pas satisfait, qu'il aurait voulu causer longuement encore.

Il rebroussa chemin, docile, et ses lèvres murmuraient des mots sans suite, tant sa préoccupation était intense.

Enfin il se frappa le front comme quelqu'un qui a fait un oubli grave.

Et Jean Bernard entendit de nouveau claquer derrière lui les grands souliers du pauvre homme.

Tout rouge de son audace, il tira une fois de plus par la manche le mari de Lina.

— M'sieur, m'sieur, j'ai oublié une chose. Je voudrais vous demander, s'y a pas d'obstacle toutefois...

— Parlez donc, mon ami.

— C'est rapport à votre adresse, si on pouvait savoir où vous trouver...

Jean Bernard sourit d'un air contraint.

— Vous êtes entêté, Gicquel, toujours cette idée qui vous revient...

Son trouble s'accrut.

Déjà l'oisiveté lui pesait, et il sentait au fond de lui que si on le réclamait dans la maison Verdurel, il aurait un véritable déchirement pour refuser.

Il continua, rêveur:

— Cette idée de me faire rentrer à la fabrique...

L'homme eut un gros rire.

— C'est pas la dernière fois, patron.

— Eh bien! voici mon adresse, mon brave, écrivez-la sur votre calepin: 5, rue de Passy.

Tout joyeux l'ouvrier s'en fut.

Et Jean Bernard revit tout son passé.

L'amitié grandissante de M. Verdurel, la situation privilégiée qu'il lui avait faite, la rencontre de Lina, leur mariage, l'enfant qu'un hasard, qu'il qu'il qualifiait d'heureux, avait mis sur sa route, puis l'incompréhensible drame où il avait été si atrocement mêlé...

N'avait-il pas en ce lieu même une noble revanche à prendre, une revanche que la destinée semblait lui offrir?

— Lina, songea-t-il, chassera les fantômes et les craintes chimériques qui la hantent. Elle comprendra que si je suis appelé à sauver quelques vestiges de cette fortune, je le dois.

Il s'exalta:

— Je le dois en souvenir de M. Verdurel, mon bienfaiteur, en souvenir de madame Valentine et pour la pauvre enfant qu'elle a laissée en ce monde.

"Ma femme a trop le sens des actes généreux pour m'interdire ce que je regarde comme un devoir. S'il en est besoin elle me relèvera de ma promesse.

IV

C'était par une radieuse matinée du mois d'août, à Dinard, la grande plage de la Bretagne.

La température, rafraîchie par l'orage de la veille, était idéale.

La mer scintillait sous la caresse du soleil, et son azur se moirait de-ci, de-là, d'un frisson d'argent.

Une jeune et svelte créature, drapée d'un peignoir de crêpe de Chine blanc fanfreluché de dentelles, contemplait, d'une fenêtre de l'hôtel Impérial, le tableau ravissant offert à sa vue.

Ses yeux erraient du sable d'or de la plage aux massifs boisés de la Malouine, où de somptueuses villas d'architectures variées sont enfouies à demi sous la verdure.

Ils s'égarèrent sur les îlots, les falaises majestueuses de la côté et sur le promontoire grandiose du cap Fréhel.

Ils suivaient, charmés, les évolutions des légères barques de plaisance qui sillonnent le golfe aux eaux d'émeraude et les lourds panaches de sombre fumée que laissent derrière eux les steamers, en s'éloignant vers la côte anglaise.

Cette jolie jeune fille qui rêvait ainsi accoudée au balcon de sa chambre, c'était Marguerite Dormeuil, arrivée le soir précédent avec sa belle-mère Sidonie pour terminer la saison d'été à Dinard.

Ainsi que le pauvre Théodore l'avait prévu, Sidonie avait obligé Maurice Dormeuil à l'épouser. Elle possédait son secret et il ne pouvait rien lui refuser. Bon gré mal gré il avait dû une fois encore en passer par tout ce que son amie désirait.

Le mariage eut lieu, discrètement, comme il convenait, étant donné qu'ils étaient veufs l'un et l'autre depuis peu de temps.

Sidonie s'installa dans l'ancien appartement de M. Verdurel, dans le somptueux hôtel où la reine Marie Leszcinska avait tenu sa cour.

Le fils de Théodore et la fille de Valentine grandirent côte à côte, comme frère et sœur, à peu près abandonnés à eux-mêmes, personne ne s'occupant d'eux.

Ce fut pour Sidonie une période de fêtes et de folies.

Elle puisait à pleines mains dans la caisse de la fabrique, et elle prenait, à gaspiller l'argent, un plaisir infini. L'été, sur les plages à la mode, l'hiver, à Monte-Carlo et à Nice, elle étalait des parures et des toilettes tapageuses dans tous les endroits où l'on s'amuse.

Quelquefois elle éprouvait une crainte: Théodore, à son lit de mort, lui avait dit qu'il serait vengé et que le châtement tomberait sur elle comme la foudre. Et quand elle y pensait, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir peur, car elle savait que les mourants

ne mentent pas. Mais les mois, les années avaient passé. Le châtement n'était pas venu. Elle commençait à ne plus y penser, à ne plus redouter la vengeance du mort.

Vis-à-vis de Dormeuil, sa situation s'était aussi modifiée. Le mariage, qui aurait dû les rapprocher, les avait au contraire éloignés l'un de l'autre. Lorsqu'elle avait été sûre de l'avenir, la fille de Florimonde s'était peu à peu lassée de l'amour de Maurice. Et celui-ci, qui avait subi l'amour de Sidonie sans le désirer, qui toujours avait éprouvé une certaine gêne en présence de la femme astucieuse qui avait su deviner son crime, avait repris sa liberté avec un véritable soulagement.

L'intimité avait cessé entre eux. Il avait des amies. Il passait de nouveaux les nuits au cercle ou ailleurs.

Quant à elle, sur ce point aussi, la prédiction de Théodore s'était réalisée. Elle ne se gênait pas. Toujours en quête de sensations nouvelles, elle avait eu des aventures dont on parlait. Dormeuil faisait semblant de ne rien savoir, mais il commençait à souffrir.

L'heure du châtement approchait.

Sidonie était restée très belle en pleine maturité. Elle prenait d'ailleurs un soin extrême de sa beauté. L'art des masseurs faisait disparaître momentanément les traces de fatigue et de déclin qui atténuaient l'éclat de ses charmes.

Ala grande surprise de tout son entourage, elle avait manifesté tout à coup pour la musique une véritable passion.

(A suivre dans le prochain No)

LA BONBONNIERE

(Suite de la page 5)

supérieure une incisive manquante. J'en fus d'abord rassuré jusqu'à la joie.

"C'est la première fois, songeai-je, qu'on aura vu un fantôme déjeuner!"

Le fantôme, en effet, se fit servir deux oeufs à la coque et du café au lait. Je demandai son nom: Karl Ebstein, de Vienne, le célèbre marchand de tableaux et d'objets d'art. Il occupait une chambre au même étage que la mienne. Je ne vis plus que la bizarrerie de l'aventure et je n'eus pas trop de peine à ridiculiser mes terreurs: "Seules les ombres des morts, me disais-je, ont le droit d'embêter les vivants; et ce marchand de bric-à-brac n'a pas son acte de décès. Si je le priais de se mettre en règle?"

Tout à coup, une autre idée, formidable, écrasante, tomba sur mon esprit, qui plia comme un homme croule sous le bond inattendu d'un tigre: "Ne ris pas! Cet homme t'est apparu parce qu'il va mourir!"

Toute la journée, je fus poursuivi par l'idée qu'il allait mourir et que, puisque je le savais, c'était mon devoir de le mettre en garde contre son destin. Mais il m'eût pris pour un fou. Les heures s'écou-

lèrent avec une lenteur désespérante.

Maintenant je désirais presque revoir ce double étrange qui, deux fois déjà, était venu me faire visite. Il vint. Et même, jamais, semblait-il, je n'avais si nettement distingué ses traits. La lueur violette qui l'éclairait me parut plus forte. Il était assis à ma propre table, mais sur cette table qui était mienne, un objet, aussi fantomatique que lui et dont je savais très bien qu'il n'avait aucune réalité palpable, brillait pourtant d'un éclat extraordinaire: une petite boîte oblongue, en or pâle et ciselé, probablement une bonbonnière ancienne. Toute une scène était peinte sur le couvercle: plus de cinquante personnages minuscules écoutaient le boniment d'un vendeur d'orviétan perché sur un chariot. Les couleurs étaient si vives et chatoyantes que je me mis à penser, avec une liberté d'esprit singulière, au talent de l'artiste qui, dans un travail de miniature, avait employé les procédés de division de tons de nos impressionnistes. Et je comprenais bien, cependant, que j'étais toujours le jouet d'une hallucination, puisque, si j'avais vu la bonbonnière réellement, j'eusse été

(Suite à la page 41)

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1748

MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

LES

ROMANS

DE LA

REVUE POPULAIRE

NOS romans remportent depuis quelques mois tout le succès qu'ils méritent. Les lecteurs et lectrices de *La Revue Populaire* peuvent être sûrs que la direction continuera à leur offrir ce qu'on peut trouver de plus nouveau et de plus intéressant comme roman d'amour. Nous reproduirons bientôt en primeur d'autres romans de Max du Veuzit, Marcelle Davet, Magali, etc.

Le roman d'amour com-
LA REVUE POPULAIRE
plet que reproduit en
décembre
a pour titre :

RANÇON D'AMOUR

Par PIERRE DHAEL

un sac de voyage avec sa garde-robe et une boîte avec ses pistolets.

Et la voiture partit au galop.

Plusieurs années s'étaient écoulées, la situation de mes affaires me forçait d'habiter un petit village du district de N...

A la distance de quatre verstes de ma maison se trouvait une riche propriété appartenant à la comtesse B... La comtesse y avait fait une apparition pendant un mois à peine la première année de son mariage et n'y était pas revenue; cependant, le second printemps qui suivit mon arrivée dans le pays, elle vint avec son mari s'installer pour l'été.

L'arrivée d'un riche voisin est un événement pour des campagnards ennuyés. Aussi, le premier dimanche après son arrivée, allai-je à leur campagne pour me recommander à Leurs Excellences comme leur plus proche voisin et leur plus humble serviteur.

Le comte était un homme de trente-deux à trente-trois ans, d'une belle et noble figure; il me fit un accueil franc et amical; j'étais sous le charme de sa conversation libre et enjouée, lorsque je vis tout à coup entrer la comtesse. Elle était véritablement fort belle.

Il me présenta à sa femme, je tâchai d'être aimable. Bientôt nous fûmes comme de vieilles connaissances causant avec confiance; pendant leur conversation, j'examinais tantôt les livres posés sur les tables, tantôt les peintures accrochées à la muraille. Je ne suis pas connaisseur en tableaux, mais l'un d'eux attira mon attention.

C'était un paysage de Suisse, mais ce n'était ni le site que représentait le paysage, ni l'exécution que je regardais, c'était une balle se doublant, et perçant le tableau.

— Diable! voilà un beau coup de pistolet, dis-je au comte.

— Oui, me répondit-il, c'est un coup remarquable, n'est-ce pas? Et vous, me demanda-t-il, tirez-vous bien?

— Passablement, lui dis-je; à trente pas je suis à peu près sûr, avec un pistolet qui me serait connu, de toujours loger une balle dans une carte à jouer.

— Ah! vraiment! me dit la comtesse attentive au plus haut degré. Et toi, mon ami, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, ferais-tu ce que fait monsieur?

— Nous essayerons, dit le comte. Il y eut un temps où j'étais d'une certaine adresse à cet exercice, mais depuis quatre ans je n'ai pas touché un pistolet.

— Alors, répliquai-je, je tiens un pari, c'est que vous ne toucherez pas une carte, même à la distance de vingt pas. Le pistolet deman-



UN COUP DE FEU

(Suite de la page 7)

de un exercice de tous les jours. Il ne faut pas se négliger, Excellence, ou sans cela on se déshabituait tout de suite. Le meilleur tireur que j'aie connu avait l'habitude de couper tous les jours avant son dîner trois balles sur un couteau. Il s'était accoutumé à cela comme à prendre son petit verre d'eau-de-vie avant le potage.

— S'il arrivait par hasard qu'il vît une mouche sur le mur, — vous riez, comtesse, je vous jure que je vous dis la vérité, — il criait: "Cousma, un pistolet." Le domestique lui apportait le pistolet tout chargé; à peine prenait-il le temps de viser: — paf! — la mouche était écrasée sur le mur.

— C'est merveilleux, dit le comte, et comment s'appelait-il?

— Sylvio, Excellence.

— Vous avez connu Sylvio? s'écria le comte en bondissant, vous avez connu Sylvio?...

— Comme ne l'aurais-je point connu, nous étions amis! Il avait été reçu au régiment comme un camarade, et voilà cinq ans que je n'ai entendu parler de lui; mais, d'après ce que vous dites, vous-même l'avez connu, Excellence?

— Oui, je l'ai connu, et bien connu, je vous jure. Si vous étiez son ami, il a dû vous dire le nom d'une personne qui lui donna un soufflet dans un bal?

— Non, Excellence, jamais.

— Puis, tout à coup frappé d'une idée et regardant le comte.

— C'est vous? lui dis-je.

— Oui, c'est moi, répondit le comte avec une vive agitation, et ce tableau percé est un souvenir de notre dernière entrevue. Vous avez su, monsieur, comment j'ai insulté votre ami; sachez aussi comment il s'est vengé.

— Il y a cinq ans que je suis marié. Le premier mois, je le passai dans ce village. A cette maison se rattachent mes plus doux instants de bonheur et mes plus tristes souvenirs.

— Un soir, on me dit qu'une visite m'attendait dans mon cabinet. J'entrai alors dans la chambre, et,

dans un coin, j'aperçus un homme avec une longue barbe et tout couvert de poussière. Il se tenait près de la cheminée.

— "Sylvio!" m'écriai-je.

— "Et j'avoue que je sentis mes cheveux se dresser sur mon front."

— "C'est à moi de tirer, me dit-il, es-tu prêt?"

— "Il avait le pistolet à la ceinture."

— "Je fis un mouvement de tête en signe que je reconnaissais son droit; et, mesurant douze pas, j'allai me placer dans l'angle de la chambre, le priant de tirer vite et avant que ma femme entrât."

— "Je n'y vois pas, dit-il; faites apporter de la lumière."

— "J'appelai le domestique et lui ordonnai d'allumer les bougies; puis je fermai la porte et allai reprendre ma place, en le priant de nouveau de ne pas me faire attendre."

— "Il visa; je comptai les secondes; je pensai à elle."

— "Il se passa un moment affreux."

— "Sylvio laissa retomber sa main."

— "C'est un malheur, dit-il, que le pistolet soit chargé d'une balle au lieu d'un noyau de cerise; il est lourd et me fatigue la main."

— "Puis, après une minute qui me parut un siècle:

— "En vérité, reprit-il, ce ne serait pas un duel, mais un assassinat. Je n'ai point l'habitude de tirer sur un homme désarmé. Re commençons, et tirons à qui fera feu le premier."

— "Ma tête tournait; je crois que je ne consentis pas d'abord. Cependant je me rappelle que nous rechargeâmes les pistolets, que nous refîmes deux billets, et les mîmes dans la casquette qui avait été percée par moi: le sort me favorisa. Cette fois encore, c'était à moi de tirer le premier."

— "Tu es diablement heureux, comte," me dit-il avec un sourire que je n'oublierai jamais.

— "Je ne sais pas comment cela se fit, mais en tirant, au lieu de toucher mon adversaire, je mis ma balle dans ce tableau."

Le comte montra du doigt le tableau. Je ne puis retenir une exclamation.

— "Sylvio leva de nouveau son pistolet et visa. Cette fois, l'expression de son visage me disait bien que je n'avais pas de grâce à attendre."

— "Tout à coup la porte s'ouvrit. Marie accourut, et avec un cri de terreur se jeta à mon cou."

— "Sa présence me rendit mon sang-froid."

— "Je fis un effort et éclatai de rire."

— "Folle! lui dis-je; ne vois-tu pas que nous nous amusons? Il s'agit d'un pari. Est-il possible de se mettre dans un pareil état? Voyons, va boire un verre d'eau, reviens, et je te présenterai un ancien ami."

— "Mais elle ne voulut en rien croire."

— "Monsieur, au nom du ciel! est-ce vrai? demanda-t-elle en s'adressant au sombre Sylvio, est-ce vrai que vous plaisantez? est-ce vrai qu'il s'agit d'un pari?"

— "Oui, oui, dit Sylvio, oui, nous plaisantons; c'est l'habitude du comte de plaisanter. Un jour, en plaisantant, il me donna un soufflet; un autre jour, en plaisantant encore, il me fit, avec une balle, ce trou à ma casquette; enfin, en plaisantant toujours, il vient de me manquer pour la seconde fois. A mon tour maintenant de plaisanter."

— "Et en disant ces mots, pour la troisième fois, il leva son pistolet à la hauteur de ma poitrine."

— "Marie comprit tout: elle se jeta à ses pieds."

— "Oh! m'écriai-je, comment n'as-tu pas honte?"

Et furieux:

— "Voyons, monsieur, continuai-je, en finirez-vous? tirez-vous, oui ou non?"

— "Non, répondit Sylvio, je suis content, j'ai vu ta crainte, tes angoisses, ta terreur. Deux fois je t'ai fait tirer sur moi, deux fois tu m'as manqué. Tu t'en souviendras; je te laisse avec ta conscience."

— "Et il s'avança jusqu'à la porte pour sortir."

— "Mais sur le seuil il s'arrêta, se retourna vers le tableau, prit à peine le temps de viser, fit feu et sortit. Pour que je ne doutasse point de son adresse, il avait mis sa balle juste sur la mienne."

Le comte se tut. Je venais d'entendre la fin du roman au commencement duquel j'avais pris un si vif intérêt.

Depuis lors je ne revis jamais Sylvio.

Le bruit courut que, lorsqu'en 1820 Alexandre Ypsilanti donna le signal de la révolution en Grèce, Sylvio commandait une compagnie d'Hellènes et avait été tué à la bataille de Dragachan.

ALEXANDRE DUMAS

OMBRE DE FEMME

(Suite de la page 11)

Il passa une mortelle après-midi. Tout travail lui devenait impossible. S'il ouvrait un livre, tantôt les mots n'étaient que des points confus et noirs, tantôt ils s'illuminaient de splendeur blonde... du blond de la belle inconnue.

Mais lorsque, à la nuit douce et calme, il vint s'accouder à sa fenêtre, il crut mourir d'émotion. Elle était là, en robe blanche, qui riait. Elle était donc seule... A cette pensée, il perdit la tête, sortit, traversa rapidement les quelques marches du perron de la villa fleurie, entra et la vit. Elle était grande, svelte, et lui apparut presque immatérielle, avec sa tête d'ange.

Il croyait rêver, tant il se sentait invraisemblablement divinement heureux. Mais, dès qu'elle l'aperçut, elle jeta un cri et alla se blottir sur un divan.

Il vint près d'elle, s'agenouilla, baisa la soie de sa robe, puis épancha son cœur en paroles ardentes.

Cependant, elle le regardait de ses magnifiques yeux pervenche. Un sourire charmant entr'ouvrait ses lèvres sur la frange nacré de ses dents. Ses belles mains, transparentes, lumineuses, jouèrent devant son visage de femme, et il perçut, à travers son trouble, ces syllabes étranges:

— Je... che... no... no... méchant... je...

Quelqu'un entra, s'approcha de Robert et, touchant son épaule:

— Voyons, voyons, levez-vous. Vous ne savez donc pas... mon pauvre monsieur?... Cette jeunesse est innocente... muette et... presque folle... Vous êtes le troisième locataire du Pavillon Bleu à qui cela arrive... Elle est si belle, si belle...

Robert se leva, assommé, presque égaré lui-même. Et il s'en alla en chancelant.

La dame de compagnie, apitoyée, le suivait:

— On aurait dû vous prévenir. Ah! c'est un grand malheur... A vingt ans!... Cela lui est venu presque subitement. On raconte qu'un grand sculpteur, d'une beauté rare... Ah! la jeunesse... la jeunesse!... Son malheureux père, qui n'a plus qu'elle au monde, ne s'en console pas... Ne vous frappez pas, monsieur, ne vous frappez pas...

Robert Nerville fut malade huit jours. Il eut des heures de délire.

Cependant, dès qu'il fut debout, il s'en alla à Paris, le cœur brisé. Il pouvait vivre, maintenant, dans la ville-plaisir, la ville dangereuse, il ne craignait plus rien, après cette cruelle épreuve, et il espérait y gué-

rir sa blessure, sinon y oublier l'Ombre de Femme qui lui avait fait connaître ce que l'amour contient de plus doux et de plus atroce.

Dans la villa, silencieuse et triste, malgré la joyeuse floraison des roses éclatantes, l'innocente pleura tout un jour le départ de son voisin. Elle éprouvait une douceur chaude, infinie à voir, tournée vers elle, sa tête brune, son visage jeune. Son instinct de femme, survivant à son intelligence, lui disait sans doute qu'elle était aimée, et cela suffisait à son tranquille bonheur d'inconsciente.

Et voilà que le volet s'était impitoyablement abaissé sur cette douceur. Un grand froid la pénétrait, et elle gémissait, comme elle savait:

— Je... che... méchant... no...

Et, de nouveau, les passants s'arrêtaient devant cette pancarte, extraordinaire de nos jours: *Pavillon à louer.* MATHILDE OSSO

Un soir d'automne...

(Suite de la page 26)

malheureuses qui n'ayant qu'une chambrette pour limites, sont captives d'un foyer qui les voue à l'isolement. Comme tant d'autres, elles voudraient s'écrier avec le poète:

*Savourer le bonheur,
Ignorant le chagrin qui passe;
Jouir, connaître assez d'espace
Pour y loger mon cœur!*

... elles envient la félicité de votre sort. Et pourtant, dites-moi, ces créatures frémissantes d'amour, fleurs délicates qui ont tant besoin de sève et de vie, n'aspirent-elles pas vers cet idéal de grandeur, de sublimité qui est vôtre: se donner au jeune homme dont elles seraient l'idole?

Lucille, nom qui d'espoir fait battre mon cœur, la poussière de l'oubli ne t'effacera jamais! C'est que vois-tu, malgré l'éloignement, malgré ta famille si versatile à mes élans de poursuite vers ta conquête, tu es l'objet de mes convoitises, celle qui endort ma peine avec l'assoupissement d'un regret. Quand l'épreuve te sera lourde, cruelle, quand de la vie éphémère tu ressentiras le dégoût, pense à moi qui souffre, à moi qui partage les angoisses de ta destinée. Je te suis fidèle comme au premier jour de notre union, et j'attends l'heure où rapprochés l'un de l'autre, nous pourrions faire éclore la vie d'un amour qui renaitra plus intense, plus fécond!

GABRIEL OUMET

Tous droits réservés.

LA BONBONNIERE

(Suite de la page 39)

obligé d'en rapprocher mes yeux, et probablement de me servir d'une loupe, pour reconnaître ces détails que je voyais ici impossiblement, à distance.

... Subitement il se passa une chose qui me dressa tout droit sur mon lit, avec une sensation d'épouvante plus âcre, plus directe mille fois que toutes celles qui m'avaient bouleversé depuis trois jours. J'ai dit que les traits de l'ombre avaient eu jusque-là l'immobilité d'un portrait. Je les vis subitement ravagés par une expression de souffrance et de peur indicibles. La bouche s'ouvrit, les bras, les jambes battirent l'air, il tomba.

"C'est fait, me dis-je, je le savais bien. Il meurt. Il meurt en ce moment... On le tue."

J'ouvris ma porte. Je courus en chemise dans le couloir. Rien. Toutes les autres portes fermées. Des rangées de bottines sur les seuils. Un silence lourd. La lueur calme des ampoules électriques, de distance en distance. Un rayon de lune à la fenêtre ogivale qui s'ouvrait sur ce couloir. Et toujours rien, rien! Pas un cri. Mais je savais bien qu'on aurait eu beau crier, dans cet hôtel confortable, avec ce système de portières pesantes, de petites antichambres et de doubles cloisons, nul ne pouvait entendre. Je ne pouvais pas aller réveiller le valet de garde pour lui dire: "Il se passe quelque chose chez M. Ebstein!" Il m'aurait demandé ce que j'en savais, il m'aurait pris pour un fou. Un fou, toujours.

D'ailleurs, à partir de ce moment, l'hallucination quitta ma chambre. Mais j'avais le soupçon poignant d'avoir compris pourquoi! Je ne sortis pas de l'hôtel le lendemain matin: j'étais sûr, avec le désir brûlant de me tromper, cependant, qu'on allait découvrir le drame qui s'était passé durant la nuit chez cet Ebstein. Je ne me trompais pas. Vers midi, après avoir vainement frappé, une femme de chambre pénétra dans sa chambre. La serrure avait été adroitement crochétée et Karl Ebstein était étendu sur le tapis, le crâne broyé. Qui était l'auteur du meurtre? On ne le sut jamais. Pourquoi l'avait-on assassiné? On en fut réduit aux doutes, car il demeura impossible de savoir si, parmi les objets précieux qu'il gardait dans ses bagages, quelques-uns avaient été dérobés.

On parla de ce crime quelques jours. Et puis tout le monde oubli-

Tout le monde oubliera excepté moi. Et voilà ce qu'il faut que je dise maintenant! Il y a quelques jours un ami m'emmena chez... mais pourquoi nommer ce collectionneur, et quelle force aurait mon témoignage, basé sur de si étranges visions! Seulement, je le jure, au milieu de bronzes de Caffieri, de délicats portraits de Boilly, de quelques petits chefs-d'œuvre d'Isabey, j'aperçus une bonbonnière, et je la reconnus! Je reconnus son or pâle, verdi sur les ciselures, et le vendeur d'orviétan, et les personnages si éclatants et fins dans leur petitesse miraculeuse.

— Ah! oui, dit mon ami, c'est la bonbonnière peinte par Van Blarenberghe, le joyau de la collection de M...

— Ah! fis-je, presque malgré moi, je la reconnais. Je l'ai vue à Londres.

Le collectionneur blêmit affreusement. Je suis sûr que je l'ai vu blêmir, je suis sûr que c'est lui qui a tué cet Ebstein, il y a trente-cinq ans. Mais l'accuser solennellement, devant un tribunal! Allons donc! Vous ne le feriez pas, je ne le ferai pas.

Et pourtant... Si nos deux cerveaux, à cet homme et à moi, avaient été pareils, il y a trente-cinq ans, à ces cohéteurs des télégraphes sans fil, qui vibrent identiquement au passage des mêmes ondes? J'ai été hanté durant les épouvantables nuits que je passai à Londres, non point par l'âme, ou le double, ou le fantôme, comme il vous plaira de dire, de la victime qui, à ce moment, était parfaitement vivante et ne songeait à rien. Non, mais j'ai été possédé, j'en suis sûr, par la volonté rapace, exaspérée, criminellement grandissante de l'assassin. A mesure qu'il s'abandonnait au désir furieux de se procurer le trésor qu'il souhaitait avec une ardeur maniaque, à mesure qu'il s'affermait dans le dessein de se le procurer par un meurtre, j'ai vu comme lui la figure de celui qu'il voulait tuer, la forme et la couleur de l'objet qu'il voulait ravir, enfin j'ai aperçu aussi fort et réel que la réalité, le spectacle horrible qu'il a gardé lui-même dans sa mémoire: les traits de l'agonisant, ces traits convulsés par l'épouvante et la douleur! C'est certain, je vous dis, c'est certain. Je n'ai été que le cohéteur d'un télégraphe sans fil dont l'autre cohéteur était dans le cerveau de l'assassin; mais allez donc expliquer ça aux jurés!

PIERRE MILLE



Les Indiens Navajos de l'Arizona professent toujours une ancienne croyance d'après laquelle tout homme qui regarde une femme seulement à demi vêtue devient immédiatement aveugle.

Les familles nombreuses sont encouragées et récompensées par le propriétaire d'un gros immeuble, à Biella, Italie; à chaque naissance nouvelle chez un de ses locataires, celui-ci est dispensé d'un mois de loyer et un don en argent est fait au nom de l'enfant.

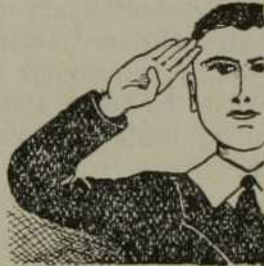
Un papillon, le "Drurya antimachus" est certainement un des plus coûteux parmi ces jolis insectes; une expédition envoyée en Afrique pour en rapporter un vivant a dépensé au delà de dix mille dollars sans obtenir le résultat cherché.

Nous sommes au siècle où les tortues elles-mêmes vont vite; soixante et une de ces intéressantes bêtes ont récemment traversé les montagnes des Andes et accompli le parcours en une heure et demie seulement; il est vrai qu'elles étaient transportées en aéroplane à destination d'un jardin zoologique.

Un homme d'Ingham, Queensland, qui doit certainement trouver le nombre treize malchanceux est ce prisonnier qui a été condamné le 13 d'un mois à 13 mois de prison après avoir été jugé pour 13 délits. Il avait été arrêté après un parcours de 13 milles dans une auto volée et la prison où il est renfermé est à 13 milles de la ville d'Ingham.

On parle beaucoup, depuis quelque temps, de voyages dans la lune au moyen d'appareils mus par des fusées; or, on vient de calculer qu'un tel appareil devrait emporter vingt mille tonnes d'explosifs et peser environ le double, c'est-à-dire quarante mille tonnes. A moins de trouver autre chose, les voyages dans la lune semblent donc, scientifiquement, devoir être remis à beaucoup plus tard.

ORIGINE DU SALUT MILITAIRE



L'origine du salut militaire est assez curieuse, à en croire quelques érudits. Ils prétendent que cette manière de saluer remonte aux temps de la chevalerie alors que des combats ou des tournois avaient lieu en l'honneur de belles dames. Le vainqueur passait alors à cheval devant la tribune où siégeait l'élue de son cœur et quand il arrivait en face d'elle il élevait le bras et mettait la main devant ses yeux, ce qui était la manière d'exprimer qu'il était ébloui par sa grâce et sa beauté, ce qui était évidemment flatteur pour la dame. Le geste, un peu modifié a été conservé en manière de salut.

UN EDIFICE "THERMOS"

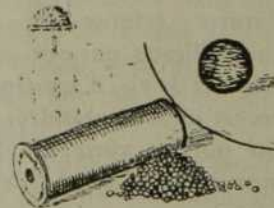
Après la bouteille "thermos", la maison du même genre! Un laboratoire destiné à l'étude des atomes à une température invariable a été construit aux Etats-Unis. Les murs de ciment sont recouverts d'une épaisse couche de liège puis de plusieurs rangs de briques; il n'y a pas de fenêtres.

Si la température intérieure est portée à 70 degrés, il faut un mois de froid pendant le plus dur des hivers pour la faire baisser d'un degré seulement.

Une maison bâtie de cette façon serait certainement très économique au point de vue du combustible.

FABRICATION DES CARTOUCHES

Le plomb des cartouches de chasse pour petit gibier a différentes grosseurs, mais il n'est pas façonné ainsi dans des moules ou mécaniquement. On le fabrique dans de hautes tours au sommet desquels le métal est fondu puis passe dans une sorte de crible à trous plus ou moins gros. De là il tombe dans un grand réservoir d'huile placé au bas de la tour. Pendant la chute, les grains de plomb prennent la forme exactement ronde qu'on leur connaît et l'huile dans laquelle il tombe les refroidit en leur conservant cette forme.



QUAND CONFUCIUS S'AMUSE



Le premier de l'an est célébré de façon inusitée, en Chine. Les fêtes durent au moins trois jours. Les étrangers en savent quelque chose car il leur est impossible de dormir durant ces cérémonies incessantes. Des processions parcourent les rues décorées de mille couleurs et la musique est remplacée par un vacarme à réveiller les morts.

Une commande assez curieuse vient d'être reçue à Birmingham de la part de douze chefs africains; il s'agit d'ombrelles ayant plus de sept pieds de diamètre et devant être faites de velours avec franges.

Ce qui semble être un record mondial de pluie a été enregistré à Cherrapunji dans l'Assam où il est tombé trente-six pouces de pluie en vingt-quatre heures seulement. En un semaine on y a enregistré 116 pouces et demie de pluie.

En septembre 1882, un militaire anglais du 16^{ième} lanciers a été réformé pour maladie de cœur et admis à la pension après dix-huit années de services; les médecins ne lui accordaient alors que peu de temps à vivre. Il a aujourd'hui 93 ans et, naturellement, retire toujours sa pension.

L'os de la cuisse d'un homme normal peut supporter un poids d'une tonne et demie sans se briser, ce qui représente une force de résistance à peu près égale à celle du fer forgé.

Dans la ville d'Abington, Virginie, un théâtre accepte les prix d'entrée en nature; on peut payer son siège avec un oeuf, une salade ou un jeune cochon. Pour cette dernière valeur, le client a droit à l'un des meilleurs sièges.

Le village de Ruiva, près de Lisbonne, Portugal, mérite certainement le surnom de "Village de longue vie" qui lui a été donné par les occupants; au cours de l'année dernière on n'y a enregistré que trois décès, et ces partants avaient respectivement 101, 104 et 115 ans.

Chez les peuplades des Nagas d'Assam, le meurtre est considéré comme un simple délir punissable légèrement; par contre, le parjure est sévèrement réprimé. Un Naga coupable de parjure n'a que la ressource de se suicider s'il ne veut pas avoir la tête tranchée.

Noël 68 PAGES *Le Samedi* **Noël** 68 PAGES



**NUMERO
DE LUXE**

**En vente le 15
DECEMBRE**

•
Un nouveau feuilleton :

**LA DAME
EN NOIR**

[Mystère, Intrigue, Amour]

Par Emile Richebourg

•
LE PLUS BEAU NUMÉRO
DE L'ANNÉE

Au même prix : 10c



SOYEZ PRUDENT

Cet Hiver

**EMPLOYEZ
L'HUILE À MOTEUR**

RED INDIAN

EN BIDONS
Cachetée

**À LA
RAFFINERIE**
Assure **DOUBLE
PROTECTION**

• L'Huile Red Indian, raffinée et éprouvée pour les températures au-dessous de zéro, est depuis longtemps reconnue comme un lubrifiant supérieur pour l'hiver. Pour plus ample protection, elle est maintenant présentée en bidons cachetés à la raffinerie, de sorte que vous avez l'assurance d'obtenir le type requis et la mesure exacte. Soyez prudent et évitez les frais de réparation — adoptez dès aujourd'hui la Red Indian.



M^C COLL-FRONTENAC OIL CO. LIMITED

Une compagnie
EXCLUSIVEMENT CANADIENNE

152F